

Le Témoin gaulois

[Au Fil des jours](#)

René Collinot
2013

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les texte de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012.

Ce livre prend le relai. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

ANNÉE 2013

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Contresens

Le petit monde de la critique littéraire et artistique connaît ses modes, aussi bien que celui de la couture. La seule différence réside (peut-être ?) dans les motivations de ceux qui les lancent. Naguère, à ce qu'il me semble, mais sans doute jadis pour ceux qui n'ont pas vécu cette révolution, la « Nouvelle critique », réagissant contre le monopole de l'histoire littéraire, a proclamé qu'il fallait étudier chaque texte « dans sa clôture », c'est-à-dire en s'en tenant aux mots qui le composent.

Cela posait évidemment quelques problèmes. Il est bien évident que si je décide de m'en tenir à un fragment d'un texte, je lui impose une clôture arbitraire. Mais un roman, un recueil de poèmes, s'ils doivent leur clôture à l'auteur, ne se comprennent bien que situés dans l'œuvre, dont il convient de comparer des pages ou des aspects à des pages ou des aspects (thématiques, stylistiques, etc.) du texte envisagé. L'œuvre elle-même appartient à de plus vastes ensembles : celui du genre (artificiel), celui de l'époque, de l'aire culturelle, etc. Admettons que pour étudier un texte, chacun soit libre de fixer cette « clôture » à n'importe quel niveau. Mais on ne peut empêcher que le texte déborde de toute part la clôture qu'on veut lui imposer. C'est un tissu dont la chaîne (le syntagme) est parcourue en tous sens par une trame faite de fils de couleurs variées (les paradigmes) qui renvoient nécessairement le lecteur à son savoir ou à son ignorance, au monde réel... et à lui-même. C'est bien pourquoi on ne peut comprendre un texte, et toujours partiellement, sans convoquer bien d'autres disciplines que la linguistique, à commencer par l'histoire littéraire et à l'histoire tout court. Car le contresens existe, tout enseignant a pu l'observer, et je viens d'en faire

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

l'expérience.

J'ai lu pour la première fois, la semaine dernière, *The Vicar of Wakefield* : comprendre *Le Curé de Wakefield*, et non le vicaire, suivant une traduction courante. Une autre traduction fort appréciée, parue à Londres en 1787, *Le Ministre de Wakefield*, marquait bien qu'il ne s'agissait pas d'un prêtre catholique, mais la petite église anglicane est restée si proche de la romaine (la séparation n'avait pas de causes théologiques, mais politiques) que cette distinction ne s'impose pas. Le *vicar* est donc le titulaire responsable de la paroisse, et le Dr Primrose, héros du roman, explique d'ailleurs pourquoi il n'a pas voulu se faire aider par un *curate*, c'est-à-dire un vicaire : ce n'est pas que nos voisins d'Outre-Manche soient contrariants, mais comme disait de Gaulle, « *l'Angleterre est une île* ». Tout cela vous est sans doute connu, mais on voit que déjà, la traduction du seul titre brise toutes les clôtures et oblige à aller voir ailleurs que dans le texte.

C'est un titre qui m'était familier depuis mes lointaines études d'anglais : en ce temps-là, l'école et l'université françaises enseignaient cette langue morte à des fins littéraires. On ne se souciait guère d'entrer en contact avec les étrangers qui pourtant la parlaient, mais de faire connaître une littérature dont on reconnaissait tout l'intérêt, et une civilisation qui offrait bien des traits amusants à l'observateur gaulois, bien campé dans sa différence qu'il prenait pour de la supériorité, et l'oral tenait autant de place dans cet enseignement que dans celui du latin. Mais on me dit qu'aujourd'hui encore, les cours de langues étrangères, au collège et au lycée, se font en français ! Quoi qu'il en soit, je n'avais retenu, au sujet du roman de Goldsmith, que son titre et sa notoriété.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Muni de ce mince bagage, j'entrepris donc sa lecture. La langue et la société à laquelle il se référerait me permirent de le situer sans peine au XVIII^e siècle. Il faut dire que j'avais en main un de ces adorables exemplaires des éditions Nelson, qui ne comportent ni date, ni notes, ni commentaire, ni le moindre appareil critique. C'est l'histoire d'un brave curé de campagne qui mène une vie d'autant plus agréable entre sa femme, leurs quatre fils et leurs deux filles, qu'il jouit d'une fortune personnelle et peut laisser les fort minces revenus de sa charge à ses pauvres. Le bonhomme est des plus sympathiques (il tient sur les prisons un discours si raisonnable que, plus de trois siècles plus tard, il n'a été entendu que dans le nord de l'Europe), et chaque membre de sa famille est beau et exemplaire par ses sentiments et sa conduite. Bref, tout baigne dans les saintes huiles, et ce texte écrit entre 1762 et 1764 et publié en 1766 (je me suis renseigné après l'avoir lu) est à la société victorienne ce que l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau est au romantisme : il fait plus que l'annoncer.

Il n'y aurait pas de récit, nous enseigne la narratologie, sans rupture de ce bel équilibre initial, et elle intervient bientôt, suivie de beaucoup d'autres, sous la forme de malheurs qui s'abattent sur notre héros et sa famille : cela va de la ruine au déshonneur (« *et mon bonheur... où diable on l'a placé !* », dit le comte Almaviva dans *Le Mariage de Figaro*, III,4) pour finir sur la paille humide d'un cachot. Le brave homme montre une telle constance dans l'adversité, une telle soumission à la Providence, ses interminables prêches sont si verbeux et édifiants que le lecteur moderne ne peut que s'en esbaudir, et que j'ai cru avoir affaire à une aimable satire de ce milieu et des ses croyances. Et puis un doute m'est venu, et j'ai fini par consulter la documentation assez abondante fournie par Internet. Et je me suis aperçu que ce livre a été reçu

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

avec le plus grand enthousiasme par le public de son temps, et que la société victorienne s'y est reconnue, sans y voir une once de malice. La presse française du XIX^e siècle ne tarit pas non plus d'éloges à propos du « *meilleur ouvrage de morale qui soit jamais sorti des mains de l'homme* ». Il est donc avéré que j'avais fait un contresens complet sur l'œuvre au cours de cette première lecture « sauvage ».

Mais je viens de m'apercevoir que cet ivrogne d'Oliver Goldsmith a traduit les *Lettres philosophiques* et écrit une biographie de Voltaire en 1761, juste avant d'entreprendre *The Vicar*, qu'il l'aimait et s'en est souvent inspiré. Quels étaient donc ses sentiments réels à l'égard du Dr Primrose ? Et pourquoi ses premiers lecteurs n'auraient-ils pas été ses dupes ? Après tout, les heureux habitants du château de Thunder-ten-tronckh, s'ils avaient lu les premières pages de *Candide*, auraient-ils perçu l'ironie de son auteur ?

Lundi 7 janvier 2013

Égalité

« *Sed quis custodiet ipsos custodes ?* » (Juvenal, Satires, VI)

« *Dans chaque niche, il y a un chien qui mord* » (Gilles Carrez, UMP)

Une polémique s'est engagée au sujet de la récente décision du Conseil constitutionnel qui a retoqué le fameux prélèvement exceptionnel sur les plus hauts revenus par une tranche supplémentaire d'impôt de 75%, que le Parlement avait votée pour tenir une promesse de campagne du candidat Hollande : le Conseil, gardien de la Constitution, n'a-t-il pas grossièrement outrepassé ses droits en décidant de ce que pouvait être un taux « confiscatoire », et en se substituant ainsi aux représentants du peuple ? Laissons ce grave sujet aux spécialistes du droit constitutionnel. Ce qui devrait frapper bien davantage le citoyen *lambda*, c'est l'hypocrisie générale avec laquelle tous ont accueilli le prétexte donné à l'annulation du dispositif. Il paraît qu'il attende à un principe constitutionnel intangible qui est, tenez-vous bien, « l'égalité de tous devant l'impôt » !

Voilà un fil d'Ariane qui pourrait enfin permettre à nos gouvernants de s'orienter dans l'in vraisemblable labyrinthe de notre fiscalité pour entreprendre une réforme toujours promise et toujours différée. Commençons donc par une sévère toilette des textes, en les expurgeant de tout ce qui porte atteinte à ce principe sacrosaint. Il ne s'agit pas de réduire ou de supprimer une ou deux niches fiscales, mais bien de les supprimer toutes (468 aux dernières nouvelles), depuis les exonérations totales des bas revenus (eh oui !) jusqu'aux juteux placements immobiliers et autres qui permettent aux grandes fortunes d'échapper totalement à l'impôt, en passant par l'abattement de 10% sur les revenus

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

imposables consenti aux salariés et aux retraités. Il s'agirait en somme d'en finir avec ces publicités ignobles d'agences spécialisées qui proposent à tout un chacun leurs services pour échapper à l'impôt. Demandez donc sur Google ces derniers mots : *échapper impôt* ; il vous renverra « Environ 1 070 000 résultats (0,21 secondes) » ! l'anglais *escape taxes* donne « environ 37 800 000 résultats (0,19 secondes) » et l'espagnol *escapar impuestos* « Environ 4 220 000 résultats (0,26 secondes) », dût en souffrir notre orgueil national. Ainsi fait-on de grands peuples des « *peuples de cochons* » qui ne voient pas plus loin que leur auge, pour reprendre les termes de la lettre des surréalistes à Paul Claudel.

En dépit de cette proposition, on n'entend pas, dans nos campagnes, mugir de féroces soldats, non que les cochons en question ne soient incapables d'une telle métamorphose si l'on s'en prend à leur pâtée, mais elle paraît sur un site trop confidentiel pour faire l'ombre d'une vaguelette sur l'océan du web. Les quelques lecteurs qu'elle trouvera souriront de tant d'ingénuité, et des objections de bon sens afflueront dans l'esprit de ceux qui lui accorderont une minute de réflexion : les niches fiscales coûtent cher en apparence (73 milliards par an, officiellement), mais ce n'est qu'un manque à gagner, et qui rapporte, puisqu'elles financent la construction outre-mer, aident les entreprises à produire et à vendre, donc à créer des emplois qui génèrent des cotisations sociales (de moins en moins, merci aux socialistes qui ont les premiers donné l'exemple d'exonérations des entreprises) et de nouvelles richesses sur lesquelles l'État prélève sa part, notamment par le biais de la TVA, etc. On trouvera un excellent exemple de cet argumentaire dans le journal [Les Échos](#) du 3 août 2011, qui ne craint pas de citer l'exemple du cadeau de 3 milliards de TVA accordé alors par

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Sarkozy aux restaurateurs qui, sauf rares exceptions, l'ont mise tranquillement dans leur poche.

De tels arguments ne tiendraient pas si l'on avait la volonté politique de substituer à ce genre d'aide économique, si opaque que personne ne peut dire quelle en est l'efficacité, des transferts parfaitement clairs et ciblés. Bien sûr, on vient d'écrire un gros mot, c'est-à-dire un mot de gauche, et l'on entend les cochons couiner : « voilà encore un *partageux* qui veut piquer dans notre auge ! » Pourtant on sait très bien opérer des transferts, à droite aussi, mais c'est de la poche des pauvres ou des minables vers celle des vrais nantis, et les fameuses niches fiscales en sont un bel exemple. Si l'abattement de 10 % sur les montants des pensions (y compris les pensions alimentaires) et des retraites coûte 2,55 milliards à l'État (rapport d'information du 5 juin 2008 de la Commission des finances à l'Assemblée nationale) et même 2,70 en 2010, à la grande indignation du *Figaro* qui y dénonce une des niches les plus coûteuses, qu'il ne songe pas à comparer à celle des 80 000 ou 120 000 restaurateurs qui se sont partagés une TVA de 3 milliards et à toutes les autres, dont les grands bénéficiaires sont les plus riches, elles ne rapportent pas grand chose à chaque retraité, tandis qu'une enveloppe comparable (soit 2,576 milliards en tout) servie aux grandes fortunes offre à chaque contribuable un gain d'autant plus appréciable qu'il est inversement proportionnel aux revenus, comme le montre le tableau de la page suivante, publié par un site qui mérite le détour, [L'Observatoire des inégalités](#).

Laissons la conclusion à la très conservatrice assemblée de 2008 qui, dans son titre A, dénonçait dans l'inégalité de l'assiette de l'impôt « UNE ATTEINTE À L'ÉQUITÉ FISCALE » d'autant

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

plus grave que si, comme elle le notait, certains revenus sont bien connus, d'autres le sont beaucoup moins. Et faisons confiance à notre actuel gouvernement « socialiste » pour y porter remède en mettant fin à la pratique des niches fiscales : nul doute que « les juges intègres » du Conseil constitutionnel ne trouvent rien à redire et même applaudissent des deux mains à ce retour au principe sacré de l'égalité de tous devant l'impôt.

Lundi 14 janvier 2013

Nombre de contribuables	Gain par contribuable	Coût pour le budget de l'Etat
100 000 contribuables qui réduisent le plus leur impôt	15 240 €	1,5 milliard d'€
10 000 contribuables qui réduisent le plus leur impôt	67 000 €	670 millions d'€
1 000 contribuables qui réduisent le plus leur impôt	296 000 €	296 millions d'€
100 contribuables qui réduisent le plus leur impôt	1,1 million d'€	110 millions d'€

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Les va-t-en guerre

« a light soil in which the Gallic cock can scratch. »

(Lord Salisbury, à propos du Sahara, 1890)

Depuis quelques jours, je suis en bien mauvaise compagnie : M. Giscard (qui se prétend d'Estaing) se pose aussi des questions sur l'intervention française au Mali, et se demande, avec cette ingénuité qui fait une bonne partie de son charme, si elle n'aurait pas des relents de néocolonialisme. Et que dire des critiques plus récentes des U.M.P. Villepin, Luca et Hortefeux ? Sous le règne d'un certain Valéry, la Françafrique connaissait pourtant encore de beaux jours... Rien de tel que d'être tenu à l'écart du pouvoir pour se poser de bonnes questions. À l'écart du pouvoir, mais tout près encore, trente-deux ans après avoir été congédié par les électeurs, grâce au cadeau fait jadis à M. Coty par de Gaulle en remerciement de sa docilité, qui lui permet de participer à son contrôle via le Conseil constitutionnel, comme on l'a vu tout récemment pour la tranche « confiscatoire » de 75%.

Commençons par la fin (très provisoire) des événements, je veux dire la prise d'otages d'In Amenas. La riposte algérienne a été brutale. Il est vrai que la clique militaire au pouvoir depuis l'indépendance de ce malheureux pays n'a « rien à cirer », comme on dit dans tous les jargons bottés, des otages étrangers et des droits de l'homme que lui rappelle pieusement une O.N.U. bien placée en Syrie et ailleurs pour lui faire la leçon. Mais il est également vrai qu'il n'y a pas d'autre solution à ce type de chantage, exercé par ce genre de forbans. Bien sûr, il n'est guère possible de l'approuver pour les démocraties, liées par leurs « valeurs » et qui ont exprimé – avec beaucoup de retenue – leur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

consternation, du Japon aux U.S.A. en passant par la Norvège et la Grande-Bretagne. Mais un épisode cocasse rapporté par la télévision montre combien ces protestations sont hypocrites. Devant la Chambre basse, on a pu voir M. Cameron déplorer de n'avoir pas été informé de l'opération algérienne. Autour de lui se pressaient comme à l'accoutumée, serrés comme des sardines sur les fameuses banquettes vertes, les députés : spectacle édifiant de l'unanimité d'un grand peuple dans l'épreuve et le deuil. Mais à la fin de la séquence un zoom arrière malicieux découvrait le spectacle de la grande salle absolument vide, à l'exception de la quinzaine de figurants entassés autour de l'orateur ! On ne saurait mieux dire à quel point on se moque des grands principes en général et du sort des otages en particulier.

Et pourtant, c'est au nom des principes qu'on a déclenché l'expédition française : il s'agit, comme toujours, de défendre la civilisation, comme le serinent à longueur de journée les médias. C'est pour la défense de cette même civilisation (que de l'autre côté on appelait *Kultur*) qu'ont souffert et sont morts par millions les héros – consentants ou non – de la première guerre mondiale. Grâce au Ciel (*In God we trust*), la civilisation a eu raison de la *Kultur* (*Gott mit uns*), moyennant quoi, vingt ans après cette petite mise en bouche, des massacres d'une ampleur autrement admirable ont repris et n'ont plus cessé depuis le début de la seconde guerre mondiale. Il est vrai que cette fois, notre nouvel ennemi héréditaire est particulièrement odieux, et qu'on serait mal venu de plaider pour ces bandes de tueurs et de tortionnaires qui instrumentalisent l'islam et, au nom d'une conception immobile de l'histoire, prétendent ramener les sociétés musulmanes au point (mythique) où les a laissées le Prophète et poursuivre la résistance aux Croisés, dans un monde passablement

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

déchristianisé. Et il est vrai aussi que le pacifisme intégral tel qu'il s'est développé entre les deux guerres mondiales est une position intenable, et qu'il est des situations où l'on est bien obligé de se défendre, ou de secourir les victimes d'agressions.

Il ne s'agit pas non plus de faire un procès d'intention à François Hollande. Sans doute était-il sincère quand, dans son discours de Dakar du 12 octobre dernier, il affirmait : « *Le temps de la Françafrique est révolu : il y a la France, il y a l'Afrique, il y a le partenariat entre la France et l'Afrique, avec des relations fondées sur le respect, la clarté et la solidarité [...]. Les émissaires, les intermédiaires et les officines trouvent désormais porte close à la présidence de la République française comme dans les ministères* ». Mais à la première alerte, il a réagi à la menace qui pesait sur l'ancien Soudan français avec les vieux réflexes de l'ancien colonisateur devenu le protecteur autoproclamé (et très sollicité par les dirigeants locaux) des frontières « intangibles » laissées par la colonisation. Bien sûr, il ne manquait sans doute pas dans son entourage de défenseurs patentés de nos « intérêts » : le nord envahi est riche en uranium, que nous exploitons, et la création d'un état islamique serait une sérieuse menace pour ses voisins et à terme pour l'Europe, car nous sommes confrontés une fois de plus à une « vision du monde » qui prétend s'imposer à toute l'humanité. Et puis il fallait que le nouveau président montre qu'il n'était pas seulement un habile négociateur, et qu'il pouvait, lui aussi, endosser l'habit de « chef de guerre » : l'a-t-on assez répété depuis huit jours dans les colonnes aussi martiales qu'obséquieuses du journal *Le Monde* ?

Pourtant, cela méritait bien une vraie réflexion. Il faut replacer la poussée islamiste dans le contexte de la décolonisation. Elle est le fruit et l'expression d'une longue humiliation des peuples qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

permet à des émirs voraces et sans scrupules, pillards et trafiquants de drogue à leurs heures mais bourreaux impitoyables des petits voleurs, souteneurs à l'occasion mais qui prétendent imposer aux femmes leur conception archaïque de la pudeur, de recruter sans peine des troupes toujours renouvelées d'ignorants qui veulent jeter, avec l'eau du bain colonial, le bébé : ces fameux droits humains que les anciens vainqueurs n'ont guère respectés à leur égard, mais au nom desquels ils les ont pour un temps obligés à renoncer à certaines coutumes barbares qu'ils avaient abandonnées pour leur part depuis un siècle. Il serait bon aussi de s'interroger sur ces frontières dessinées arbitrairement au gré des avancées de nos « explorateurs », qui transgressent toutes les réalités de la vie africaine, veulent diviser des ethnies et parquer des nomades qui les ignorent, et qui sont devenues les limites artificielles de fiefs de chefs dévoués, quel que soit leur discours, à l'ancien colonisateur, lesquels se contentent, sous sa protection, d'en piller consciencieusement les ressources, ou du moins de ramasser les miettes que leur laissent leurs maîtres. Ces circonscriptions dont la seule raison d'être est le partage des ressources africaines et qui résultent de petits arrangements entre amis n'ont jamais constitué de véritables états.

Que faire donc, en présence de cette invasion ? Admettre que l'Afrique devra retrouver par elle-même son équilibre, au prix sans doute de profonds et douloureux bouleversements ; y intervenir directement ne peut qu'ajouter à son instabilité et à ses malheurs. Si des Africains demandent notre aide, leur fournir les moyens de se défendre, dans la mesure de nos possibilités, sans nous substituer à eux. Les Américains ont donné le mauvais exemple, à leur habitude, en dépensant 600 millions de dollars pour désigner eux-mêmes, équiper et entraîner les Maliens qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

leur ont semblé les plus aptes : ils ont choisi les Touaregs, qui ont saisi cette aubaine pour poursuivre la guerre millénaire des nomades contre les sédentaires, en s'alliant à Al-Qaïda. Après quoi, nos alliés se sont empressés de ne plus bouger. Aujourd'hui, les Touaregs craignent non sans vraisemblance qu'une reprise en main du nord par le sud, grâce au soutien des Français, ne provoque un nouveau génocide, comme celui du Rwanda. Fallait-il vraiment qu'une fois encore le coq gaulois s'en aille gratter le sable du Sahara ?

Lundi 21 janvier 2013

Un sondage

Si vous voulez connaître la fiche technique du récent sondage publié par *Le Monde* daté du Vendredi 25 janvier, ne la cherchez pas sur les pages de ce « *quotidien de référence* » qui prétend apporter « *une plus-value* » à l'information, vous ne la trouverez que sur Internet à l'adresse d'[IPSOS](#). La voici donc :

Sondage effectué pour Le Monde, Fondation Jean Jaurès et le Cevipof

Échantillon 1016 personnes constituant un échantillon représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus.

Dates du terrain Du 9 au 15 janvier 2013.

Méthode Échantillon interrogé par Internet grâce au Panel on line d'Ipsos

Méthode des quotas : sexe, âge, profession de la personne de référence au sein du ménage, région et catégorie d'agglomération.

On voit sur quelles larges bases – un panel de 1016 personnes contactées par Internet – est fondé le titre accrocheur « *Les crispations alarmantes de la société française* ». D'emblée, on évalue la marge d'erreur à 3%, empiriquement, c'est-à-dire en comparant les résultats des sondages précédents à ceux des consultations réelles, aucune méthode mathématique ne s'appliquant à la méthode des quotas. Mais dans un sondage d'opinion comme celui-ci, il n'y a jamais d'élément de comparaison ! Ajoutons que les utilisateurs d'Internet, seuls participants au panel, ne sont évidemment pas représentatifs de l'ensemble de la population française, dont le taux de pénétration en septembre 2012 était de 79%. Et puis, pour accepter de répondre à un si long questionnaire, il faut n'avoir rien de mieux à faire, ce qui revient à

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

privilégier les inactifs : chômeurs et pré-retraités en particulier, puisque le statut professionnel du sondé n'intervient pas, mais seulement la « *profession de la personne de référence au sein du ménage* ». Si vous travaillez, ou si vous êtes un retraité actif et satisfait de son sort (sinon de celui de beaucoup de ses concitoyens), vous refuserez évidemment votre participation. C'est dire que les différences de 1 à 3 points par lesquelles on prétend distinguer le FG du PS et le Modem de l'UMP n'ont aucune valeur.

Pour une fois, je vais quand même jouer le jeu, du moins sur quelques questions qui m'intéressent, en tâchant d'y répondre, mais sans me priver du droit de tout citoyen d'examiner préalablement la question posée et de commenter sa propre réponse, ce que la méthode des sondages lui interdit, dévoilant par là sa nature anti-démocratique.

1. Parmi les domaines suivants, quels sont les trois qui sont, selon vous, les plus préoccupants aujourd'hui en France ?

– Le chômage (avec 56% du panel, et non des Français, comme le prétend IPSOS), mais je ferais suivre par les inégalités sociales (qui recouvrent presque tout le reste) et l'environnement.

2. Selon vous, dans les années qui viennent ...Le déclin de la France est inéluctable/Le déclin de la France n'est pas inéluctable

– Je refuse de répondre : à question idiote, réponse aléatoire (49% et 51%, kif-kif).

3. Diriez-vous que, ces dix dernières années, la puissance économique française...

– a décliné, ce n'est pas une opinion, c'est dans toutes les statistiques, cette question ne figure ici que pour mieux préparer le sondé au pessimisme et assombrir le tableau dont les résultats étaient évidemment télécommandés.

4. Diriez-vous que, ces dix dernières années, le rayonnement culturel français...

– désolé, je ne voyage pas assez pour répondre ; encore une réponse connue à l'avance, on aurait aussi bien pu demander s'il n'y a plus de saisons ou si le niveau scolaire baisse !

5. L'adhésion à une série d'affirmations sur l'autorité

Mais où va-t-on les chercher ? Même remarque que ci-dessus.

5.1. On a besoin d'un vrai chef en France pour remettre de l'ordre

– « *Il n'est pas de sauveur suprême, ni dieu, ni César ni tribun* », air connu, comme celui de cette question qui revient à agiter la *muleta* sous le nez du *toro* !

5.2. L'autorité est une valeur qui est trop souvent critiquée aujourd'hui

– c'est ben vrai, mon pauvre M^ossieu, même mes petits-enfants n'écoutent guère mes radotages !

6. La confiance et la défiance dans différents domaines

6.1. On peut faire confiance à la plupart des gens

– Bien sûr : le crédit et les assurances reposent sur ce principe (avec quelques garde-fous).

6.2. On n'est jamais assez prudent quand on a affaire aux autres

– Bien sûr, ne serait-ce que pour ne pas les offenser involontairement. C'est comme dans la foi : il faut tenir les deux bouts de la chaîne !

6.3. Les communautés sont plutôt quelque chose de positif : elles permettent aux gens de s'intégrer et d'avoir une vie sociale

6.4. Les communautés sont plutôt quelque chose de négatif : elles isolent les gens et conduisent au repli sur soi

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

– « *Toute chose a deux anses : l'une par où on peut la porter, l'autre par où on ne le peut pas.* » (Épictète) Il faut lire Internet, c'est mieux que les pages roses du *Petit Larousse* !

6.5. La mondialisation est une opportunité pour la France

6.6. La mondialisation est une menace pour la France

– Tout bouleversement offre de bonnes occasions à qui sait les saisir, et des risques aussi. Signé : M. de La Pallice.

6.7. La France doit s'ouvrir davantage au monde d'aujourd'hui

– Faut s'ouvrir à ce qui est bon (exemple : le caviar iranien)

6.8. La France doit se protéger davantage du monde d'aujourd'hui

– Faut se protéger de ce qui est dangereux (exemple : le nucléaire iranien) Franchement, atteindre de telles profondeurs, et s'y maintenir, c'est épuisant !

7. L'opinion sur la vie politique en France

7.1. La corruption des hommes et des femmes politiques est un phénomène qui reste très minoritaire

7.2. La plupart des hommes et des femmes politiques sont corrompus

– Je n'ai pas d'éléments suffisants pour répondre : sur quels faits précis se fonde votre propre opinion ?

7.3. Le système démocratique fonctionne plutôt bien en France, j'ai l'impression que mes idées sont bien représentées

7.4. Le système démocratique fonctionne plutôt mal en France, j'ai l'impression que mes idées ne sont pas bien représentées

– Nouvelle tricherie : on pose deux questions à la fois ! C'est pas de jeu ! Je réponds quand même :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

1^{ère} question : une monarchie absolue, même élective, n'est pas un système démocratique.

2^{ème} question : un système représentatif n'a pas pour fonction de bien représenter les idées de chaque citoyen, mais de les confronter, pour aboutir à des décisions qui ne reflètent exactement aucune opinion particulière.

7.5. Les hommes et les femmes politiques agissent principalement dans l'intérêt des Français

– Comme si tous les Français avaient les mêmes intérêts !

7.6. Les hommes et les femmes politiques agissent principalement pour leurs intérêts personnels

– Ambiguïté de « principalement » : demande-t-on si tous les politiciens agissent surtout pour leur intérêt personnel, ou si la plupart n'agissent que pour leur intérêt personnel ? On joue sur les mots...

8. L'opinion sur le travail des médias

8.1. Aujourd'hui en France, diriez-vous que les médias (la télévision, la radio et la presse) font – mal bien – Assez bien – Assez mal – Très mal – leur travail

8.2. Les journalistes sont coupés des réalités, ils ne parlent pas des vrais problèmes des Français/ Les journalistes sont en phase avec la réalité, ils parlent des vrais problèmes des Français

8.3. Les journalistes... Sont indépendants, ils résistent globalement bien aux pressions du pouvoir politique/ Ne sont pas indépendants, ils ont tendance à céder face aux pressions du pouvoir politique

– Tous dans le même sac ? Il faut être débile ou avoir la tête ailleurs pour répondre à de telles questions !

9. Trop de fonctionnaires Pas assez de fonctionnaires Ni trop, ni pas assez de fonctionnaires

– De quels fonctionnaires parle-t-on ? Des infirmières ? Des enseignants ? Des policiers ? Des douaniers ? Des agents du fisc ? Des douaniers ? Des fonctionnaires de l'État ou de ceux des collectivités publiques, et desquels ? Encore une question piégée, destinée à faire réagir par réflexe pavlovien, hors de toute réflexion.

Ma patience est à bout la vôtre aussi, j'imagine...

Alors, je zappe, et m'en tiendrai à trois opinions « qui sont les miennes, et que je partage », comme disait à peu près M. Prudhomme, mais que je ne reprocherai à personne de rejeter :

1. Le questionnaire demande souvent de choisir entre des réponses qui ne s'excluent pas nécessairement, par exemple : L'argent a corrompu les valeurs traditionnelles de la société française/ C'est bien de vouloir gagner beaucoup d'argent.
2. Aucune église n'est tolérante, parce que chacune détient la Vérité, ce qui n'est pas le cas de votre serviteur. Certains croyants peuvent être tolérants, mais ils ne sont pas conséquents. Et les églises ne tolèrent que ce qu'on les oblige à tolérer.
3. Les Français (ceux qui acceptent d'être manipulés par IPSOS) reconnaissent que, des quatre principales religions pratiquées en France, la catholique cherche le moins « à imposer son mode de fonctionnement aux autres » : en pleine polémique du mariage pour tous (?), cette constatation s'impose, en effet !
4. Sur « La compatibilité de différentes religions avec les valeurs de la société française », la musulmane est la plus mal placée : c'est un compliment, si ces « valeurs » sont celles que prétend révéler cette enquête magistrale : peur et repliement sur soi !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Concluons, comme IPSOS, par la révélation « *des cinq groupes* » de sondés, que les magiciens d'(ips)OZ ont tirés de leur chapeau : bobos 15% – libertaires 12% – ambivalents 27% – crispés 27% – populistes 19% ! Mais où vont-ils chercher tout ça ? Cerise sur le gâteau, on apprend avec intérêt qu'il y a, parmi les bobos (bourgeois bohèmes, je crois ?) 12% d'employés et 7 % d'ouvriers : voilà débusqués des social-traitres, comme on disait au bon vieux temps du stalinisme ! Merci au *Monde* pour la « *valeur ajoutée* » qu'il apporte à l'information ! Et pour le mépris dans lequel il tient ses lecteurs.

Lundi 28 janvier 2013

Dernière minute – L'exploitation médiatique de ce sondage truqué en dit long sur sa finalité :

1) La grande presse en retient que les Français seraient allergiques à l'islam : il faut bien soutenir le moral de l'arrière, au moment où nous sommes lancés dans une nouvelle guerre postcoloniale. À ce propos, il est amusant de voir le très belliqueux journal *Le Monde* s'interroger brusquement sur les objectifs de cette guerre ; explication : comme toujours, il emboîte le pas de son grand frère, le *New York Times*. Il y a lieu, en effet, de se poser des questions. Notre armée va libérer Tombouctou, et sans doute atteindre bientôt la frontière nord, sans rencontrer de grande résistance. Si elle se retire, des forces intactes et qui ne connaissent pas « nos » frontières, réfugiées à l'est et à l'ouest du Sahara, reprendront le même jeu !

2) Débat révélateur ce matin sur *France-Culture*, toujours à propos de ce sondage, destiné à aider les journalistes à retourner leur veste : ils s'y préparent avec de grands *mea culpa*, et se repentent de n'avoir pas compris la France profonde !

Rhétorique

Comment ne pas s'interroger sur le retour en force de la vieille rhétorique dans l'enseignement des lettres en France, après avoir mis en ligne à l'intention des potaches et de leurs maîtres débutants un aide-mémoire sur la versification ? Du moins a-t-on évité l'outrecuidant « poésie », car celle-ci relève d'une tout autre approche. Et comment, en alignant des instruments de dissection pour les appliquer à des textes que l'on sait bien vivants, et quelques-unes de ces « figures » qui firent les délices des vieux pédants, ne pas se souvenir des vers vengeurs de Hugo :

*« Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! magisters ! je vous bais, pédagogues !
Car, dans votre aplomb grave, infailible, hébété,
Vous niez l'idéal, la grâce et la beauté !
Car vos textes, vos lois, vos règles sont fossiles !
Car, avec l'air profond, vous êtes imbéciles !
Car vous enseignez tout, et vous ignorez tout !
[...]
O fermoirs de la bible humaine ! sacristains
De l'art, de la science, et des maîtres lointains,
Et de la vérité que l'homme aux cieux épèle,
Vous changez ce grand temple en petite chapelle !
Guichetiers de l'esprit, faquins dont le goût sûr
Mène en laisse le beau ; porte-clefs de l'azur,
Vous prenez Théocrite, Eschyle aux sacrés voiles,
Tibulle plein d'amour, Virgile plein d'étoiles ;
Vous faites de l'enfer avec ces paradis !
(À propos d'Horace)*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Bien sûr, les enseignants échappent aujourd'hui dans leur immense majorité à un autre grief du poète, qui est sans doute le principal dans ce texte : ceux dont il parle étaient des ecclésiastiques du temps du « saint curé d'Ars¹ » dont les statues ornaient les églises de mon enfance, serviteurs zélés et inquisiteurs d'une morale étriquée et répressive. Ces adeptes de la feuille de vigne faisaient à coup sûr de singuliers initiateurs aux littératures grecque et latine, écloses dans un monde d'avant le péché ! Et l'on comprend qu'ils se soient acharnés à mettre à la question ces œuvres impies en puisant sans relâche dans l'arsenal perfectionné jusqu'à l'absurde de la rhétorique pour séparer, en vue de l'analyser, la forme du fond, afin de mieux oublier ce dernier, traitant comme des cadavres les chefs-d'œuvres toujours vivants et par conséquent subversifs des langues mortes qu'ils enseignaient. Il y eut chez les maîtres une attitude intermédiaire, et les meilleurs élèves de tel professeur de latin d'un lycée parisien se réunissaient naguère autour de lui, à la fin du cours, pour entendre les traductions et interprétations qu'il n'avait pas osé faire en classe.

Mais le travail d'analyse des textes auquel nous nous livrons et dont on trouvera sur ce site quelques échantillons est-il légitime ? Dans quelle mesure ne contribue-t-il pas à détourner les jeunes de la lecture dont on voudrait leur donner le goût ? Et d'abord, comment expliquer ce regain d'intérêt pour la rhétorique, qui semblait il y a cinquante ans reléguée au magasin des antiquités ? C'est précisément qu'elle « semblait » démodée, sans vraiment l'être. On avait cessé de l'enseigner, mais on y recourait sans cesse au bon vieux temps de la « lecture expliquée », quand officiait

¹Jean-Marie Baptiste Vianney, curé d'Ars, dans l'Ain (1786-1859)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Pierre Clarac² :

...l'exercice d'explication de texte, « gloire de l'enseignement français », ne souffrait plus des incertitudes qui avaient entouré sa naissance au XIX^e siècle. Son déroulement faisait l'objet d'une codification rappelée par les inspecteurs au fil de leurs articles ou dans le courant de leurs inspections. « Qu'on étudie une fable de La Fontaine à l'école, au collège, au lycée ou en Faculté, le ton du commentaire peut changer, mais non le but et la méthode », déclarait Clarac en tête de son ouvrage sur l'enseignement du français.

L'explication était, en principe, préparée par les élèves à l'aide d'un questionnaire, conçu idéalement par l'enseignant, ou inspiré, sinon calqué sur un manuel. En classe, le texte devait d'abord être situé dans l'œuvre dont il était tiré. Le professeur annonçait ensuite l'axe selon lequel il se proposait de construire son explication. Suivait la lecture du texte, que les inspecteurs trouvaient plus judicieux de confier au professeur lui-même, tant elle était cruciale pour la suite de la séance. Après avoir dégagé le plan de l'extrait, le professeur pouvait enfin rentrer dans le corps de l'explication, de concert avec la classe qui, aiguillonnée par les questions du professeur, devait participer à l'exercice. Une conclusion venait synthétiser l'ensemble de ces remarques, confirmées par une deuxième lecture expressive.

Si les étapes de cet exercice étaient, à quelques détails près, précisément codifiées, il n'en était pas de même de sa matière, qui, de l'aveu même des inspecteurs, pouvait et même devait varier d'un texte à l'autre, et d'un professeur à l'autre. Y concouraient, selon les textes, des remarques de grammaire, de style, des faits de l'histoire littéraire, des observations sur les sources et la biographie, le tout orchestré en fonction de l'intérêt propre du passage étudié. Au cours d'une année scolaire, c'étaient vingt ou vingt cinq textes qui devaient faire ainsi l'objet d'une étude minutieuse. La leçon de texte, comme l'explication et l'incertitude relative dans laquelle flottait

2 Pierre Clarac (1894-1986) : cet inspecteur général a édité les *Œuvres diverses* de La Fontaine dans la collection de la Pléiade (1942)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

l'exercice de « lecture suivie et dirigée » concouraient à faire du fragment, de l'extrait, le support le plus courant de l'enseignement littéraire. L'étude des œuvres littéraires, dans l'ordre chronologique, devait permettre d'introduire, en 3e, 2nde et 1ère, des notions d'histoire littéraire, du Moyen-Âge, en 3e, à la période contemporaine, en 1ère.

Extrait de la thèse de Clémence CARDON-QUINT, 2010 :

LETTRES PURES ET LETTRES IMPURES ?

LES PROFESSEURS DE FRANÇAIS DANS LE TUMULTE DES
RÉFORMES

HISTOIRE D'UN CORPS ILLÉGITIME (1946-1981)

Qu'on nous pardonne cette longue citation, mais on ne saurait mieux résumer des pratiques anciennes qui ont laissé – à juste titre, croyons-nous – bien des traces. De même la rhétorique du XIX^e siècle, en dépit de son « effondrement », était en réalité bien présente dans le discours du maître. On l'utilisait encore, mais on ne l'enseignait plus ! La réhabilitation, par la « Nouvelle Critique » des années 1960, d'une rhétorique qu'on disait également nouvelle, mais qui ne l'était que très partiellement, jointe à la nécessité pour les enseignants confrontés à un public prodigieusement élargi, et qui ne trouvait généralement plus dans le milieu familial la culture et l'appui que supposaient les anciennes pratiques, de s'adapter à cette nouvelle donne, les a conduits à donner eux-mêmes à leurs élèves les outils dont ils se servaient. Comme souvent, dans ces mouvements pendulaires, le balancier risque d'aller trop loin. S'il faut sans doute que les élèves aient accès à certains instruments d'analyse des textes, il faut aussi que ces derniers gardent ce statut instrumental et ne soient pas pris comme objets d'étude. Un cours *ex cathedra* sur les genres fixes, l'analyse rythmique ou les figures du discours serait à coup sûr contre-productif au collège ou au lycée. Mais on ne doit pas se servir de ces notions sans en donner les clés, au passage.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Équilibre bien difficile à tenir, certes, mais indispensable. Internet est à coup sûr le média idéal pour mettre à la disposition des élèves ces connaissances, et elles y sont d'ailleurs si largement et souvent si bien traitées que la goutte que ce site ajoute à cet océan n'a d'autre justification que d'amuser son auteur.

Reste que le goût des beaux textes ne peut se transmettre par cette voie. Le naïf « Voyez comme c'est beau ! » qu'on a souvent entendu citer comme un exemple de ce qu'il ne faut pas faire, et qui procède du désir de partager, vaut mieux, à tout prendre. Reste aussi que les générations formées par les « cuistres » honnis par Victor Hugo comptent parmi celles qui nous ont donné nos meilleurs écrivains !

Lundi 4 février 2013

La Fin de l'histoire

L'autre jour, de vieux amis gémissaient sur l'abandon de la chronologie dans l'enseignement de l'histoire à l'école et, passant allègrement de l'idée de chronologie aux repères chronologiques qui leur avaient été donnés il y a quelques siècles, puisque cela se passait dans notre jeunesse, ils finirent par confondre chronologie et histoire... de France. Affligé de ce que Jean-Jacques Rousseau appelait joliment « l'esprit de l'escalier », je ne trouvai rien à dire sur le champ. Ils me pardonneront, j'en suis sûr, de revenir ici sur ce sujet.

Ce n'est donc pas le mythe de la fin de l'histoire, cher à tous ceux qui, bénéficiaires d'un ordre des choses humaines – transitoires par définition – aimeraient arrêter le mouvement de cette « *branloire pérenne* », que je voudrais examiner, mais cette idée que l'histoire de France a pris fin ou est en train de se terminer sous nos yeux, idée qui préside assurément à la conception de nos programmes d'histoire, de l'école primaire au lycée. Car la chronologie, si elle a disparu de nos programmes scolaires, y est bien revenue : l'école primaire doit de nouveau fournir aux élèves « *des repères historiques : les différentes périodes de l'histoire de l'humanité (les événements fondateurs caractéristiques permettant de les situer les unes par rapport aux autres en mettant en relation faits politiques, économiques, sociaux, culturels, religieux, scientifiques et techniques, littéraires et artistiques), ainsi que les ruptures ;* » et au lycée l'enseignement commun de l'histoire, en seconde, a pour « *Objectifs d'apprentissage [de] Maîtriser des repères chronologiques – nommer et périodiser [sic] les continuités et ruptures chronologiques – situer un événement dans le temps court ou le temps long* ». Notons au passage qu'on reste rêveur devant l'ampleur des ambitions affichées, au regard du très petit nombre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

d'heures consacrées à cet enseignement, et qu'on ne sait s'il faut rire ou pleurer en constatant la tranquille assurance des rédacteurs qui n'ont jamais remis les pieds dans une classe depuis leur enfance. Oyez plutôt, bonnes gens, cette introduction au programme de seconde : « *Au cours de la scolarité obligatoire, les grands repères chronologiques ont été situés, les fondements d'une culture historique commune ont été posés et les capacités inhérentes à une première formation intellectuelle que porte l'enseignement de l'histoire ont été acquises.* » À défaut d'expérience, ils n'ont même pas la curiosité de s'informer de l'état des lieux, alors qu'il n'est question que de l'illettrisme à l'entrée au collège, quand on ne parle pas franchement d'analphabétisme. Mais l'élaboration des programmes est désormais une chose trop sérieuse pour être confiée aux enseignants !

Ce point réglé, puisque la maîtrise de la chronologie, assurément indispensable, est réinscrite en lettres d'or sur le fronton de nos écoles, collèges et lycées, et parfaitement acquise dès l'entrée en seconde, si l'on en croit nos experts, nous voici en mesure d'examiner plus calmement le sort qu'ils ont réservé à l'histoire de France. Que les esprits chagrins se rassurent, la vocation encyclopédique de nos programmes et de leurs savants auteurs ne pouvait leur permettre de faire la moindre impasse, même sur ce point de détail. Aussi, « *À l'école primaire [on étudiera] les périodes et les dates principales, les grandes figures, les événements fondateurs de l'histoire de France, [mais] en les reliant à l'histoire du continent européen et du monde.* » Personnellement, je ne vois pas ce qu'on pourrait trouver à redire à cette dernière recommandation, si ce n'est qu'on ne peut relier que des choses connues, et que cela fait beaucoup pour des têtes de six à onze ans, mais puisqu'on nous assure que c'est fait... Chose plus admirable encore, en classe de seconde, on voit

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

apparaître, sortie du chapeau de prestidigitateur qui semble servir à fabriquer les programmes, « *La Révolution française : l'affirmation d'un nouvel univers politique. La question traite de la montée des idées de liberté avant la Révolution française, de son déclenchement et des expériences politiques qui l'ont marquées jusqu'au début de l'Empire.* » Certes la Révolution française est un grand moment de notre histoire et de celle de l'Europe et du monde. Mais il ne faut pas être grand clerc pour reconnaître dans le fourre-tout de nos programmes de lycées qui balayent quinze fois l'histoire universelle à partir de thèmes hétéroclites la main des divers spécialistes universitaires qui ont tenu à placer leur marchandise, et le résultat de leurs tractations.

Qu'on m'entende bien. Je ne sais pas jusqu'à quel point il est nécessaire d'enraciner les connaissances historiques des jeunes dans notre terroir – ce que font pourtant la plupart de nos voisins européens et qui facilite la compréhension de leur environnement humain et culturel immédiat, à commencer par celle des textes littéraires écrits dans leur langue – et je n'éprouve aucun attachement particulier pour les « grands hommes » et les rares femmes qu'on m'a donné comme exemples et comme repères dans mes jeunes années. Je sais que l'histoire, et d'une façon générale les « sciences humaines », sont de même nature que le fameux pâté d'alouette : une alouette et un cheval. L'alouette, ce sont les monuments et documents rigoureusement identifiés, décrits et expliqués. Le cheval, c'est toute la part d'idéologie et de fiction que tout récit historique charrie. Et il n'y a rien de choquant dans le fait que notre époque, comme les précédentes, récrive l'histoire en fonction des besoins d'une société changeante. Quand on construit l'Europe, bien des héros nationaux dont le principal mérite est d'avoir rossé les voisins

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

deviennent encombrants. Il se peut aussi que l'échec des Arabes devant Constantinople en 718 soit plus important que la bataille de Poitiers en 732, que Charlemagne, Charles-Quint et Bismarck soient des figures européennes plus représentative que Clovis, François Ier et Napoléon III. Ce qui me paraît intolérable, c'est que l'on offre aux élèves, au lieu d'un récit cohérent (et aux ambitions modestes dans l'enseignement primaire), qui leur permette de mettre un peu d'ordre dans la masse prodigieuse d'informations dont les médias les assaillent nuit et jour, ou si l'on veut un fil d'Ariane pour retrouver leur chemin dans ce dédale, une espèce de pudding indigeste, composé comme la masse des informations qu'ils ont à traiter d'un entassement désordonné de connaissances, par des spécialistes gonflés, que ce soit à tort ou à raison, de l'importance de leurs recherches et parfaitement ignorants du reste du monde et des modes d'acquisition des jeunes esprits.

Dans des temps qui paraîtront bien lointains à beaucoup de lecteurs, c'est-à-dire alors qu'il exerçait les fonctions de président de la République, un certain Valéry Giscard (mais sûrement pas d'Estaing), à qui l'on demandait quelle empreinte il souhaitait laisser dans l'histoire, répondit avec beaucoup de bon sens que le temps était passé où un président français pouvait espérer y laisser sa marque. L'histoire de France est peut-être terminée comme celles de la Bourgogne, de Sparte et de quelques autres états. Dans ce cas, ouvrons un nouveau chapitre pour raconter aux jeunes le monde qui naît sous nos yeux. Mais ce nouveau récit n'a pas de raison d'être s'il ne les aide pas à s'y orienter et ne fait qu'ajouter à la confusion née du tumulte médiatique.

Finissons par une anecdote plus souriante, et qui offre un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

exemple parmi bien d'autres des écueils qui guettent les meilleurs historiens, précisément en raison de leur spécialisation. Une émission matinale de France Culture m'a donné le vif désir de lire *Le Rhinocéros d'or* de François-Xavier Fauvelle-Aymard, chercheur qui a compris que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne pouvait écrire que des *Histoires du Moyen Âge africain*, et que le temps des vastes synthèses n'était pas venu dans ce domaine. Ayant noté que les marchands d'or africains ont soigneusement caché l'emplacement de leurs mines à leurs clients arabes, ce qui ne devait pas être bien difficile en l'absence de cartes, il imagine qu'ils ont inventé pour eux la fable de l'or qui poussait dans certains sols « comme des carottes ». Or n'importe quel potache un peu attentif, ayant étudié *Les Conquérants* de José Maria de Heredia :

« *Ils allaient conquérir le fabuleux métal*

Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines »

sait que l'alchimie, dont Newton fut un adepte, et dont la chimie du XIX^e siècle eut bien du mal à se séparer, enseignait que les métaux mûrissaient dans la terre. Ce qui était au Moyen Âge une vérité reçue par tous les savants ne devait donc rien à l'imagination mercantile !

Lundi 11 février 2013

**Lettre ouverte à Mme Duflot, Ministre
de l'Égalité des territoires et du Logement**

Madame la Ministre,

Ayant appris par la presse que vous aviez lancé le mercredi 16 janvier 2013 une concertation sur la mise en place d'un nouveau système d'attribution des logements sociaux, je me permets de vous soumettre respectueusement deux suggestions simples à appliquer et qui ne devraient heurter aucun intérêt, mais pourraient apporter une solution à quelques problèmes.

1, Permettre l'échange d'appartements trop grands pour leurs occupants, à loyer constant : il n'est pas rare que des personnes occupant 4 ou 6 pièces qui leur ont été attribuées quand elles avaient à élever une famille nombreuse se retrouvent seules avec l'âge : les enfants élevés sont partis depuis longtemps, le conjoint est mort, et elles se retrouvent dans un logis surdimensionné. Elles demandent à l'échanger contre un deux pièces ou un studio. On le leur accorde, mais pour un loyer très supérieur à celui qu'elles acquittent. Alors elles préfèrent rester...

2, Accepter un plus grand nombre d'occupants par appartement : il est compréhensible que l'on ne veuille pas créer de taudis surpeuplés, mais comment admettre que chaque soir des femmes seules s'apprentent à passer la nuit dehors avec un ou deux enfants, ce qui est courant dans certains quartiers comme le XI^e, alors que chacun sait que les H.L.M. vides, et en particulier les studios, ne manquent pas, en vertu d'une réglementation stricte du taux d'occupation ? Vaut-il mieux loger trois personnes dans un studio

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

prévu pour une, ou les laisser à la rue, ou leur louer à prix d'or une chambre dans un hôtel pourri ?

Je croyais pouvoir vous faire remettre ce mot en mains propres, de crainte qu'il ne s'égaré dans la corbeille d'un secrétariat, mais on m'assure que vous ne pouvez ignorer ce type de situations, mais qu'il est impossible pour un ministre, en France, d'apporter la moindre réforme dans le fonctionnement d'une administration. Est-il besoin de vous dire que, connaissant votre désir de faire bouger les lignes, j'espère bien que vous en apporterez le démenti.

Dans l'espoir d'une réponse que je publierai, comme la présente lettre, sur mon site, et en vous souhaitant bon courage et bonne chance, je vous prie d'agréer, Madame la Ministre, l'expression de ma haute considération.

René COLLINOT

Mardi 12 février 2013

Page 65 : réponse datée du 20 mars, reçue le 23 à ma lettre à Mme Duflot, page 36. Je l'en remercie, ainsi que son équipe.

Un Monde sans travail

Non, ce n'est pas du chômage qu'il sera question, c'est un problème trop grave pour être traité à la légère, mais d'un « sujet de réflexion » proposé dans un manuel de français – excellent au demeurant – des éditions Magnard pour la classe de troisième. On y demande, en gros, si l'on peut concevoir un monde où l'on ne travaillerait pas, de décrire son fonctionnement, et de dire si cela paraît souhaitable.

Le sujet peut paraître bien difficile, et je me suis demandé comment une tête de quatorze ans pourrait le recevoir. La première idée qui est venue au collégien qui me demandait de l'aide a été que dans un tel monde il n'y aurait plus de lois. Cela m'a fort surpris : pour les gens de ma génération, le travail est d'abord le moyen de s'assurer le vivre et le couvert, mais pour la sienne, du moins dans la bulle où s'est déroulée son enfance, ce sont là choses acquises, et les métiers de ses parents ont en effet quelque rapport avec l'application de la loi. Après tout, c'est un élément de réponse auquel je n'aurais pas songé, mais qui n'est pas sans intérêt : supprimez les activités humaines de production et d'échange de biens matériels, faites en sorte que l'humanité entière jouisse de l'*otium* cher aux Anciens, dont les activités d'organisation et de régulation de la société, politique et justice, sont parties intégrantes pourvu qu'elles soient librement choisies, il n'en reste pas moins vrai que certaines d'entre elles peuvent n'être pas moins pesantes que les tâches d'un travailleur manuel, et mériter le nom de travail, avec ce qu'il y a de pénible dans les connotations de ce mot. Mais passons.

Le genre scolaire « sujet de réflexion » exige une introduction. Il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

est recommandé de commencer celle-ci par une « phrase d'appel » faisant si possible référence à une œuvre de l'esprit, et puisqu'on est en français, le correcteur appréciera tout particulièrement le choix d'une œuvre littéraire. Hélas, de nos jours, même un bon élève, à qui son aisance dans le maniement de la langue vaut de très bonnes notes, n'est pas nécessairement un grand lecteur. Celui-ci lit scrupuleusement les ouvrages inscrits au programme dont j'ai récemment parlé : il s'agit soit de littérature « pour la jeunesse », c'est-à-dire de pur délassement, soit des œuvres de vulgarisation comme le *Mahâbhârata*, non pas celui de Jean-Claude Carrière, excellent écrivain qui a tiré des 250 000 vers de l'épopée indienne un roman de 320 pages mais, de Serge Demetrian, une version « allégée » : rien de plus indigeste et de mieux fait pour dégoûter de la lecture ! En dehors de cette corvée, il trouve de préférence matière à rêver dans les jeux vidéo et au cinéma... Si bien que, s'il s'est montré très intéressé quand je lui ai parlé de *La Machine à explorer le temps* (1896) de H. G. Wells, il m'a aussitôt demandé s'il en existait une version filmée, ce qui est d'ailleurs le cas avec la belle version de [George Pal](#) (1960) et celle de [Simon Wells](#), arrière-petit-fils du romancier (2002), sans compter un jeu vidéo.

On connaît le sujet : un inventeur imprudent s'égare en l'an 807 201, et découvre que notre planète est devenue un vaste jardin uniquement peuplé de nos descendants, les Éloïs, jeunes gens et jeunes filles d'une grande beauté (le problème de leur reproduction étant, me semble-t-il, éludé) qui mènent une existence paresseuse et vivent de fruits magnifiques d'origine mystérieuse. Bientôt, le héros perce le mystère : les Éloïs sont en fait entretenus par un peuple hideux, les Morlocks, issus des ouvriers du XIX^e siècle, et enfouis dans un monde souterrain

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

dont ils ne sortent que la nuit pour enlever des Éloïs dont ils feront leur pâture. Wells, authentique prolétaire et homme de gauche élevé à la condition de bourgeois par son talent, exprime ainsi sa mauvaise conscience et l'angoisse secrète qu'il éprouve à l'égard de ceux qui l'entretiennent par leur travail. On remarque au passage deux autres clichés de l'époque : la crainte de la dégénérescence et, à la manière de Jules Verne, la conquête de la femme : les Éloïs sont peut-être dégénérés, mais le voyageur ramènera la plus belle d'entre eux, qui fera une petite bourgeoise anglaise très présentable, en sa fin de siècle charbonneuse mais qu'il croit rassurante.

Voilà donc un monde sans travail... pour les humains, parce qu'ils sont entretenus, mais exploités, par ce qui est devenu une race inférieure. On voit que le bilan de l'opération n'est pas très encourageant : privée de la stimulation du travail et de la recherche de moyens d'y échapper, l'humanité s'absorbe dans la consommation et les jeux : littéralement, elle s'avachit et devient bétail, magnifique car sélectionné par ses éleveurs ! Remplacez les Morlocks par les machines et robots du XXI^e siècle – bientôt pensants, c'est parti – et vous obtiendrez un résultat assez semblable : réduits au chômage et incapables de partager leurs richesses pour créer une société plus harmonieuse, incapables aussi de limiter leur production pour sauver leur petite planète, les hommes, s'ils se lassent un jour de s'entretuer, finiront dans l'abrutissement des paradis artificiels : ça aussi, c'est parti ! Quant aux robots, n'étant pas carnivores, ils finiront sans doute par se demander pourquoi ils servent ces parasites, et par s'en débarrasser. À moins que le développement de leur monde électronique ne mette automatiquement fin à toute vie sur terre.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Voilà, en substance, ce que j'aurais pu m'amuser à écrire si j'avais eu à traiter ce « sujet de réflexion ». Bien sûr, ce travail bâclé qui ne respecte même pas les lois du genre m'aurait valu une mauvaise note ! C'est pourquoi je me suis contenté d'aider mon collégien à classer les idées, très différentes, qui lui venaient à l'esprit, en lui souhaitant bonne chance.

Lundi 25 février 2013

De bonnes nouvelles de l'islam

« *La femme est l'avenir de l'homme* » (Aragon)

Ayant entrepris d'adapter, dans le cadre de la rubrique *Entre lire et écrire* de ce site, un ancien travail sur *Le Sacrifice d'Abraham*, récit mythique où s'affrontent deux religions, je suis en ce moment plus attentif à ce qui se passe dans un univers mental que j'ai connu de l'intérieur, dans ma première enfance puis aux alentours de ma vingtième année, mais dont je me suis éloigné, depuis cette époque, à des années-lumière. Et j'en rapporte de bonnes nouvelles de l'islam, où l'on perçoit en ce moment beaucoup de raisons d'espérer.

Non que j'attende rien de bon des religions elles-mêmes. Je crains de chagriner les croyants de toutes obédiences, que je respecte profondément, non pour leurs croyances que j'ai pris le temps d'examiner et que j'ai rejetées, mais parce que ce sont, dans leur diversité, des êtres humains, capables comme nous tous du meilleur et du pire, comme de tomber dans l'erreur mais aussi d'atteindre à des vérités (toujours partielles et provisoires) et par là dignes en tous points de bénéficier des droits de l'homme, quels que soient les jugements que certains d'entre eux portent sur cette question. Mais enfin, je ne puis voir dans les religions que des survivances d'un passé où l'humanité, confrontée à un univers mystérieux et ambivalent, à la fois accueillant et nourricier, hostile et meurtrier, s'est inventé des mythes et des légendes pour se le concilier et l'appivoiser : en ce sens, les religions ont été un premier pas vers la rationalité. Au fur et à mesure que notre espèce s'appropriait la planète et qu'elle grandissait, ce cocon est devenu une prison, cette coquille

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

protectrice un obstacle à son développement qu'il faut briser, tâche reprise en Europe à la fin du XVII^e siècle après la longue nuit du christianisme triomphant, mais entreprise dès l'Antiquité, et qui est loin d'être terminée. S'y opposent des sentiments très légitimes – attachement à des croyances inculquées dès la première enfance et à des traditions familiales, besoin d'un père ou de repères rassurants – mais aussi l'inertie des mentalités et tout le poids des pouvoirs qui tirent parti des religions : clercs qui servent les dieux et vivent douillettement, voire grassement, des offrandes des fidèles, tyrans qui exploitent leur conservatisme, et cette énorme masse de mâles opprimés qui s'en servent pour justifier la seule parcelle d'autorité – redoutable – qui leur soit accordée, celle qu'ils exercent sans frein sur les femmes.

On comprendra que sur ces bases, les seules bonnes nouvelles qui puissent me parvenir des religions sont celles de leur évolution dans un sens humaniste, c'est-à-dire des fissures qui les travaillent et finiront bien un jour par les faire voler en éclats. Cette évolution paraît fort avancée en ce qui concerne le catholicisme qui demeure la structure la plus sclérosée des églises chrétiennes : assise entre deux chaises, la Raison à laquelle elle fait constamment appel au risque de décevoir les esprits tournés vers le mysticisme, forme incandescente de la sensibilité, et l'Autorité dont elle entend bien ne pas lâcher un pouce, minée par des affaires de mœurs dues à la discipline monstrueuse qu'elle s'est imposée, elle ne cesse de perdre du terrain face à l'athéisme et à l'indifférence religieuse et, en Amérique du Sud, au profit de ses concurrentes évangéliques. La démission de son chef qui a pris effet à la fin du mois dernier, par-delà l'honnêteté d'un vieil homme qui a pris la décision qu'exigeait son état de santé, illustre bien l'impuissance et le désarroi de l'Église romaine, à l'heure où

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

les croyants eux-mêmes se font individuellement une religion sur mesure, ignorants de ses dogmes et rejetant sa morale. Mais cet affaiblissement s'inscrit dans le temps long : il a commencé quand, pour la première fois de sa longue histoire, des hommes qu'elle considérait comme hérétiques ont réussi à s'imposer dans une bonne partie de l'Europe d'où ils ont essaimé dans le monde entier. Ce fut le temps de la Réforme, au XVI^e siècle, alors que l'univers connu des chrétiens se dilatait prodigieusement (« découverte » de l'Amérique, redécouverte de l'Antiquité gréco-romaine-romaine et de sa pensée), et que l'accroissement inouï des échanges commerciaux favorisait une classe, la bourgeoisie, qui ne pouvait se développer que dans la liberté.

Aujourd'hui c'est, contrairement à ce qu'on pourrait croire, de l'islam que nous viennent les meilleures nouvelles. Jamais sans doute, dans la tourmente déclenchée par la décolonisation, les mouvements les plus rétrogrades, encouragés et financés comme par hasard par des émirs aux relents de pétrole, n'ont autant travaillé les sociétés musulmanes. Mais après tout, nous sommes au XV^e siècle de l'Hégire ! Comparaison n'est pas raison, sans doute, mais c'est au cours du XV^e siècle chrétien que l'on a commencé à persécuter sorciers et sorcières, sans relâcher la lutte contre les hérésies (hussite et vaudoise en particulier), pour la plus grande gloire de l'Inquisition, et c'est aussi l'époque où se mettent en place les idées qui seront reprises par la Réforme et triompheront au siècle suivant : condamnation de l'Église romaine, traduction de la *Bible* en langue vulgaire, liberté de prêcher, communion sous les deux espèces, pain et vin... Or l'islam est confronté aujourd'hui à des défis majeurs : la mondialisation est pour lui moins une chance qu'un problème : les grands mouvements migratoires exportent cette religion en Europe et en Amérique, où les croyants découvrent des sociétés

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

profondément différentes de celle où s'est épanouie leur religion, et le plus grand pays musulman, l'Indonésie, fait une entrée remarquable dans la modernité et s'apprête à dépasser l'Allemagne comme puissance économique. De même que le protestantisme s'est établi en Europe du nord, aux marges de l'ancien monde romain, c'est loin de l'aire traditionnelle de l'islam que se manifestent les signes avant-coureurs de son *aggiornamento*.

Dans le monde musulman, ce n'est pas une classe sociale particulière qui souffre le plus de la chape de plomb imposée par une religion figée, même si c'est des rangs de la classe moyenne, plus instruite, que s'élève la critique. Certes l'islam, comme jadis l'Église, interdit le prêt à crédit, mais ses casuistes ont depuis longtemps trouvé les moyens de contourner cette interdiction. Ce qui bouleverse le plus profondément les populations confrontées au monde occidental après la parenthèse coloniale, c'est la découverte des droits humains (dont il ne les a guère fait bénéficier) et surtout celle d'une relation entre les sexes qui, s'il nous reste bien du chemin à parcourir, n'en paraît pas moins bien enviable aux femmes soumises à un régime patriarcal sans faille. C'est pourquoi les mouvements féministes sont à la pointe de la révolution religieuse dont nous commençons à percevoir les prémices. Ils s'expriment pour le grand public (occidental) par le roman – *Le Collier de la colombe*, de la saoudienne Raja Alem, par exemple – et le cinéma : l'admirable *Wadjda*, de son amie Haifaa Al Mansour, est le dernier en date ; tourné en Arabie saoudite, pays où les salles de cinéma sont interdites, ce film tout en sensibilité et en poésie, qui a obtenu le prix du meilleur long métrage arabe, au festival du film de Dubaï, est une dénonciation impitoyable de la condition de la femme musulmane dans ces pays, les plus arriérés de la planète. Le seul fait que son tournage

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

ait été possible et qu'il ait été primé – à l'intention des pays occidentaux, sans doute, mais c'est un aveu de faiblesse – en dit long sur la puissance d'un mouvement qui s'est emparé des réseaux sociaux comme *Facebook* et ne manque pas d'alliés, particulièrement en Égypte, parmi les jeunes hommes. La dernière réplique de *Wadjda* (l'inoubliable Waad Mohammed), fillette qui au terme d'un long combat a obtenu le droit de monter sur une bicyclette, instrument satanique interdit aux femmes, est un défi à son jeune ami Abdallah, interprété par le lumineux Abdullrahman Al Gohani : « Rattrape-moi si tu peux ! » et fait écho au slogan féministe « *ne me libère pas, je m'en charge* ».

Un tel mouvement, qui conteste le régime patriarcal, a des répercussions inévitables sur une religion qui s'y est identifiée, et l'on voit apparaître des femmes imam en Amérique, en Europe et en Afrique du sud, et des théologiennes musulmanes comme la Turque Hidayet Tuksal¹ qui exigent que l'on cesse d'enseigner les *hadiths* misogynes, demande prise en compte par le ministère des affaires religieuses de son pays, qui a entrepris d'en purger ses publications. Bien mieux, on a vu en 2012 une femme, Ani Zonneveld, imam de la mosquée de Los Angeles, procéder au mariage de deux femmes, exemple suivi, en février dernier, par l'imam de Sevrans qui a marié le président de l'association Homosexuels Musulmans de France et son compagnon ! Mais c'est bien tout l'édifice religieux qui est remis en cause : ainsi, la théologienne Ziba Mir-Hosseini², de Londres, et bien d'autres historiens musulmans, récusent à la manière des protestants la

1 http://www.lemonde.fr/idees/article/2013/02/18/theologiennes-feministes-de-l-islam_1834339_3232.html

2 Indonésie : les femmes musulmanes à l'heure de la mondialisation (Siti Ruhaini Dzuhayatin, <http://www.lebret-irfed.org/spip.php?article637>)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

tradition pour affirmer la primauté du Livre, le *Coran*, soumis lui-même aux méthodes scientifiques de la critique. Or cette approche scientifique de l'islam coranique, selon laquelle « *Le Coran est authentique, il n'en va pas de même pour la sunna. Elle a été mise en question dès sa naissance* » (Mohamed Talbi¹) n'est pas moins dévastatrice pour l'islam que le fut celle de nos humanistes pour le christianisme. C'est ainsi que, voulant défendre Mahomet de l'accusation de misogynie, il prend à bras le corps le problème posé par la fameuse sourate IV, *Les Femmes*, verset 34 : « *Les hommes ont autorité sur les femmes, en raison des faveurs qu'Allah accorde à ceux-là sur celles-ci, et aussi à cause des dépenses qu'ils font de leurs biens. Les femmes vertueuses sont obéissantes (à leurs maris), et protègent ce qui doit être protégé, pendant l'absence de leurs époux, avec la protection d'Allah. Et quant à celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, éloignez-vous d'elles dans leurs lits et frappez-les.* » Replaçant cette exhortation dans le contexte historique où elle a été écrite (ou plutôt dictée par Allah), et dans la perspective d'une Révélation qui serait faite de manière progressive, un peu comme l'imaginait Teilhard de Chardin, chaque croyant devant la réinterpréter dans la perspective d'un approfondissement de la foi, il s'agit sans le vouloir tout l'enseignement religieux.

L'islam du XV^e siècle de l'hégire n'est pas la chrétienté du XV^e siècle de notre ère. Les deux religions à vocation universelle sont déchirées par des schismes et des hérésies, mais la seconde est fortement centralisée sur le modèle impérial romain et byzantin, tandis que les autorités religieuses de la première ne connaissent pas semblable hiérarchie. Il n'empêche que nous assistons bel et

1 http://www.lescabiersdelislam.fr/Traduction-de-l-article-de-Mohamed-Talbi-sur-la-sourate-Les-femmes-paru-dans-la-revue-Le-Maghreb_a128.html

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

bien aux prémices d'une réforme de l'islam, que la réaction intégriste ne fait que confirmer. Le chemin sera long et douloureux comme en témoigne le sort de la journaliste palestinienne Asmaa El-Ghoul, victime de la régression fondamentaliste du Hamas qu'elle dénonce, et celui de tant d'autres, et on peut prévoir que le patriarcat et la version archaïque de la religion subsisteront plus longtemps dans les régions qui ont vu naître l'islam, mais l'Histoire s'accélère. Reste que l'humanité n'est probablement pas mûre pour se passer du youpala religieux : on peut donc craindre que de l'affadissement et de la dissolution des deux grands monothéismes naisse quelque nouvelle religion...

Lundi 4 mars 2013

Pot pourri

Ce titre et ce sujet s'imposent, à l'issue d'une semaine qu'aucun événement important n'a marquée et où il faut se résigner à commenter quelques nouvelles, et en un temps où l'on feint de s'apercevoir que l'industrie alimentaire déverse dans nos assiettes des mets peu ragoûtants.

Commençons par là, et par un beau titre du journal *Le Monde* (qui a encore raté une belle occasion de se taire), daté du mercredi 6 mars, et apparu sur le monde.fr le 5 mars 2013 à 16h38 dans la rubrique *Planète* : « *L'affaire de la viande de cheval conforte les adeptes d'une alimentation sans animaux* », comprendre : sans viande. Le même jour, à 15h59, dans le même journal électronique mais à la rubrique *Santé* (à ma connaissance, cette information n'a pas été reprise le jour suivant dans la version papier) on lisait pourtant, à propos des tartelettes *chokladkrokant* d'Ikea : « *D'après le quotidien anglophone Shanghai Daily, des tests avaient permis de déterminer qu'ils contenaient "un niveau excessif de bactéries coliformes". Ces bactéries, normalement peu dangereuses pour les consommateurs, sont généralement "une indication de contamination fécale, même si ce n'est pas toujours le cas", a expliqué à l'AFP un microbiologiste de l'autorité de sécurité alimentaire suédoise, Mats Lindblad. Les tartes retirées ont été fabriquées par un fournisseur suédois, Almondy.* » Bon appétit, messieurs et mesdames les « vigarans » ! Je sais que si les colibacilles sont des coliformes, toutes les bactéries « coliformes » ne sont pas des colibacilles, mais alors, pourquoi retirer de la vente ce produit ? En vrai petit Salomon, je n'ai rien contre la viande de cheval que je trouve fort goûteuse, ni contre n'importe quelle viande, du moment qu'elle provient de bêtes saines, et je n'ai rien non plus à reprocher aux végétariens, végétaliens et autres vegans, ces derniers s'interdisant

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

l'utilisation de tout produit (cuir, fourrure, graisse, etc.) d'origine animale. Rien à reprocher, à condition qu'ils veuillent bien se montrer tolérants, et admettre que tout le monde n'adhère pas à leurs principes et ne se plie pas à leurs pratiques. Je me souviens d'avoir un jour surpris involontairement cette réplique : « *J'ai dit à cette dame qui osait porter une fourrure : "La plus bête des deux n'est pas celle qu'on pense"* ». Si j'avais été mêlé à cette conversation, j'aurais rappelé cette *Pensée* de Pascal : « *L'homme n'est ni ange, ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête* » ! Sur le fond, il se peut que le renoncement à l'exploitation des animaux soit un jour considéré comme un progrès comparable à l'abolition, somme toute récente, de l'anthropophagie et celle, encore toute théorique de l'esclavage, si toutefois la prolifération de notre propre espèce ne finit pas par éliminer les autres mammifères, poissons et crustacés, processus déjà bien avancé, si bien qu'on lorgne sur les insectes, qu'après tout bien des peuples consomment. En attendant, je compte bien conserver pour le peu de temps qui me reste à vivre des habitudes alimentaires contractées dès la première enfance, et qui m'apportent beaucoup de plaisir... en évitant – dans la mesure du possible – la merde des produits industriels mal contrôlés, les décideurs européens, convaincus (par quels moyens ?) par les lobbies alimentaires, s'opposant à leur traçabilité.

Passons à ces nouvelles qui ne font pas événement. La disparition de Stéphane Hessel, en dépit de l'hommage officiel, est celle d'un beau grand vieillard sympathique qui a réussi son entrée (*Jules et Jim*) et sa sortie (*Indignez-vous*), mais qui avait ses zones d'ombre : incroyable légèreté de ses propos sur Israël de la part d'un homme qui avait fréquenté longuement le monde diplomatique et aurait dû connaître le poids des mots, tendance à la mythomanie

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

qui l'a conduit à entretenir le mythe médiatique de sa participation à la rédaction de la Déclaration des droits universels de l'homme, le tout pour attirer l'attention sur sa personne et plaire à son public ! Quant à Hugo Chávez, bien que sa mort fasse pleurer dans son marigot archéostalinien ce vieux crocodile de Mélanchon qui ne connaît pas les meilleures paroles de l'Internationale – « *Il n'est pas de sauveur sur terre/Ni dieu, ni tribun, ni tyran* » – le défunt président du Vénézuéla ne fut qu'un tribun hissé par les classes populaires au rang de tyran. Non que je lui reproche d'avoir fait reculer la pauvreté et progresser l'instruction dans son pays. Mais ce fut un tyran au sens historique du terme, c'est-à-dire un homme désigné par le peuple pour combattre aristocratie et oligarchie, rôle positif en somme. Son tort fut de se comporter en maître, de fraterniser avec des dictateurs sanglants, et d'avoir gaspillé d'énormes ressources pétrolières au jour le jour, encourageant ou tolérant la corruption de son entourage, comme tous ceux qui bénéficient de cette manne, et comme nos dirigeants le feraient si pareille aubaine se présentait : leur intérêt pour le gaz de schiste en témoigne. En somme, bien qu'il se soit pris pour un dieu, ce ne fut qu'un de ces militaires (« *Patria, Patria, Patria querida !* ») démagogues et sans envergure, que l'Amérique du Sud a si souvent produits.

Faut-il faire un sort au troisième non-événement ? Je veux parler de ce « nouveau grand Paris » annoncé à grand son de trompe par notre premier ministre et relayé avec fracas par tous les médias. Il reprend sans honte le projet Sarkozy, naguère justement critiqué parce qu'il ne visait qu'à faciliter les migrations quotidiennes de la main-d'œuvre des banlieues dortoirs aux lieux de travail, coûteuses pour la collectivité et épuisantes pour les travailleurs, afin de préserver la ségrégation sociale. Cerise sur le gâteau, on ne

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

créera nullement un « grand Paris », c'est-à-dire une unité administrative d'une dimension correspondant à celles des agglomérations comparables, mais on coiffera sa mairie et les dizaines de baronnies qui l'entourent par un machin du nom de Paris Métropole (autant de copains à caser, et tant pis pour le cochon de payant !), dont la principale fonction sera de répartir les constructions entre ces micro-communes, c'est-à-dire de préserver l'actuel *Paris intra muros*, et de le confirmer dans sa fonction de ville-musée. Encore une fois, cette incapacité à réformer est caractéristique des régimes à bout de souffle. Mais qui parle de régime ? Il ne s'agit que de la mauvaise gouvernance d'élus locaux, à laquelle le gouvernement – celui de l'Europe¹ – devra mettre fin dès qu'il en aura la force.

Pour terminer, lu un jugement amusant des *Simpsons* sur les Français : « *Des singes capitulards mangeurs de fromage* ». On ne contestera pas, à quelques gênes près, l'application du titre de singe à notre espèce, d'autant que le Q.I. des concepteurs de cette série doit être proche de celui du gorille, si l'on en juge par leur produit. Et comment un Gaulois ne se sentirait-il pas flatté d'être qualifié de « *mangeur de [365 sortes de] fromage[s]* », addiction à laquelle nous devons, selon de Gaulle, d'être ingouvernables ? Enfin, un peuple qui s'est donné ou résigné au régime de Vichy n'a pas volé l'épithète de « *capitulards* » ! J'ai la chance d'appartenir à une famille qui, dès la première heure, n'a pas pardonné sa trahison au vieux maréchal, mais je demande si nos amis Américains, ayant perdu (à Dieu ne plaise !) 11,4 millions de leurs soldats, et environ 2,4 millions de civils, sans compter les blessés (ce furent, toutes proportions gardées, nos pertes en 14-18), et vu

1 C'est si vrai qu'il va imposer au pseudo-gouvernement français la libre circulation des cigarettes européennes dans ses frontières.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

ravager près d'un quart de leur territoire en un seul conflit, pour retrouver les mêmes perspectives vingt ans après, ne compteraient pas, parmi eux, une majorité de capitulards ?

Lundi 11 mars 2013

Pour une refondation syndicale

Entendu vendredi sur France-Culture¹ ce constat singulier : les syndicats français seraient mieux représentés dans les entreprises que les syndicats allemands, bien que les premiers soient exsangues tandis que les effectifs des seconds sont, comme on sait, bien plus nombreux. Cette observation a pour mérite de rappeler que l'organisation et le fonctionnement de ces organismes dans notre pays est des plus suspects, ce qui explique en grande partie la désaffection dont ils sont l'objet.

Dans l'après-guerre et jusqu'aux années 1960, pour m'en tenir à la période que je connais, on entrait dans l'enseignement comme on entre en religion. L'institution vous prenait entièrement en charge et vous munissait immédiatement de quatre viatiques, soit deux mutuelles (M.G.E.N. – santé – et M.A.I.F. – auto et habitat), une centrale d'achats, la C.A.M.I.F., qui fut rachetée en 2009 par une entreprise privée, et un syndicat, le S.N.E.S. étant largement majoritaire, mais devant compter avec deux ou trois concurrents. J'allais oublier une assurance contre les risques du métier, dont j'ai oublié le nom, mais l'une des premières choses qu'on nous a dites quand j'ai intégré l'E.N.S.E.T.² fut que nous étions désormais

1 Il semble qu'en France la musique ne fasse pas partie de la culture, du moins si l'on s'en tient à celle qui accompagne les émissions du matin de cette chaîne : on n'y entend que ce que Saint-Exupéry nommait « de la musique pourrie » : vieilles rengaines éculées et musique vendue au kilomètre ! En revanche, si la culture des journalistes est souvent prise en défaut (dernière perle : « *Il n'y a pas eu de pape jésuite depuis le XIII^e siècle* »), ils connaissent les bonnes adresses, et c'est en somme tout ce qu'on leur demande.

2 devenue, en laissant tomber les enseignements généraux et le mot « technique » jugé déshonorant, l'École Normale Supérieure de Cachan, désormais entièrement vouée... aux disciplines techniques !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

fonctionnaires et que, pour être exclu de la fonction publique, il fallait avoir tué père et mère ! Ce fonctionnement tout ecclésiastique de l'institution perdue, comme le montre l'histoire toute récente de cet instituteur pédophile qui, après un premier attentat, fut simplement muté dans une autre école où il put poursuivre ses exploits. Quoi qu'il en soit, je passai sans hésiter de l'U.N.E.F. au S.N.E.S. : je savais assez d'histoire pour reconnaître tout ce que les travailleurs devaient aux syndicats depuis l'époque héroïque des typographes, et tout ce que nous avions encore à attendre de ces organisations émancipatrices fondées sur la solidarité. Je n'eus pas à m'en repentir : en ce temps-là, l'Éducation Nationale était véritablement cogérée par l'administration et les syndicats, et le mien veilla efficacement à l'évolution de ma carrière et à la défense de nos intérêts, comme à celle des idéaux de gauche. Certes, je pouvais reprocher au S.N.E.S. Son soutien inconditionnel des positions corporatistes les plus rétrogrades et un déficit de démocratie : les communistes, majoritaires, surtout dans le Technique, ne reculaient pas devant quelques manipulations, comme disposer les bulletins de vote de manière à ce que ceux des concurrents soient plus difficiles à voir et à atteindre, ou discréditer tout opposant, en recourant au besoin à l'injure, au mensonge et à la calomnie. Je combattais bien sûr ce jeu, mais j'en avais appris les règles dans le syndicalisme étudiant, et passais ces vices par pertes et profit. C'est finalement sur une question bien différente, celle d'Israël, où les vieux réflexes staliniens et de plus anciens, manichéens, se sont donné libre cours, que j'ai rompu en 2009.

Mais déjà le déclin syndical était bien enclenché. Avec la dénonciation des crimes du stalinisme par Kroutchev et l'effondrement de l'U.R.S.S., la fin de la guerre froide avait déjà

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

mis fin à bien des mythes et remis en cause bien des choix. La plus douloureuse de nos découvertes, sur le plan national, était la manière dont nos syndicats, de conquête en conquête, avaient fini par se laisser passer au cou le collier doré de l'asservissement aux pouvoirs de l'État et du patronat, par le biais de :

– subventions officielles et occultes, comme celles de l'U.I.M.M. (2007) ;

– décharges de service totales ou partielles généreusement accordées aux responsables syndicaux³ ;

- gestion opaque de divers services sociaux, de comités d'entreprises et d'organismes de formation.

Dès 2004, un rapport de l'Inspection Générale des Affaires Sociales (I.G.A.S.), que je viens seulement de découvrir, dressait un tableau comparatif éloquent du financement des syndicats dans les principaux pays d'Europe :

Pays	Taux de syndicalisation*	Nombre de syndiqués	Somme des cotisations
Belgique	65,00%	3,2millions	400 M€
Allemagne	29,00%	8,9millions	1 300,00 M€
Grande-Bretagne	29,00%	7,3millions	1 000,00 M€
Italie	25,50%	11,3millions	1 100,00 M€
Suède	83,00%	3,9millions	900 M€

* Les taux de syndicalisation désignent le ratio actifs syndiqués sur population active. Or, dans certains pays, les syndicats regroupent de nombreux inactifs. 50% des adhérents des syndicats italiens par exemple sont retraités.

Le rapport⁴ notait en outre que ces cotisations représentaient entre 80% et 90% des ressources de ces syndicats, chiffres à

3 Entreprises publiques : 30.000 à 40.000 salariés mis à disposition des syndicats, Fonction publique : 14.000 selon le Rapport Perruchot, 2010

4 <http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/044000588/0000.pdf>

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

comparer avec ceux des confédérations françaises en 2003 selon le rapport Hadas-Label :

Syndicat	Cotisations	Part dans le budget de la confédération
CGT	75M€	34 % (70 % selon Thibault, 2012)
FO	35M€	57 %
CFDT	69M€	50 % (44 % selon Chérèque, 2012)
CFTC	12M€	20 %
CGC	n.d.	40 %

En 2006, on peut dresser le tableau suivant⁵, à partir des déclarations des confédérations :

Syndicats	Adhérents
CFDT	803.000
CGT	720.000
UNSA	360.000
CGT-FO<	300.000
CFTC	140.000
ICFE-CGC<	<140.000
USS (SUD inclus)<	90.000
CNT (anarcho syndicalistes)	4000
Total ⁶	2.557.000

Pour ce qui est du nombre de cotisants, les chiffres donnés sont si fantaisistes qu'on en est réduit à des estimations : « *Andolfatto et*

5 http://www.lemonde.fr/societe/article/2011/12/13/rififi-autour-d-un-rapport-parlementaire-sur-le-financement-des-syndicats_1617763_3224.html qui mentionne un total de 3,2 millions déclarés (?)

6 à comparer à ceux de l'INSEE (1,8 millions) et du rapport Perruchot de 1910 (environ 1,917 millions, soit 8% des salariés actifs)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Labbé estime que le nombre de cotisants syndicaux représente à la fin des années 1990 entre 8 % et 10 % de la population active salariée. Quelle que soit la mesure exacte du taux actuel de syndicalisation en France, il s'avère l'un des plus faibles des pays industrialisés, se rapprochant davantage des taux enregistrés dans les pays en voie de développement comme le souligne Amadiou. » (*Syndicalisme et négociation collective en France à l'aube du XXI^e siècle*, Reynald Bourque, Université de Montréal, 2003)⁷. Cette situation malsaine a perduré, parce qu'elle était institutionnalisée depuis la Libération par le biais de la « représentativité » des syndicats, qui figeait la situation, le premier critère retenu étant l'« *Attitude patriotique pendant l'Occupation* » (loi de 1950) et il a fallu l'intervention de l'U.N.S.A. pour que la loi de 2008, en le remplaçant par le « *Respect des valeurs républicaines* » et en modifiant les autres critères débloque quelque peu la situation. Mais les choses évoluent lentement, parce que tout le monde – État, patronat et syndicats en place – y trouve son compte. Tout le monde, à tel point que le Rapport Perruchot de 2010⁸ selon lequel, en France, les cotisations des membres ne couvrent que « 3 à 4 % » du budget des syndicats, crédités de 1,719 millions d'adhérents, a été interdit de publication (voir tableau reporté à la fin de cet article). Tout le monde, sauf bien sûr les travailleurs, représentés arbitrairement : le rapport Perruchot s'étonne que « *des cheminots négocient une convention collective de la boulangerie* » ; on peut aussi s'étonner de l'accord tout récent passé tout récemment par le C.P.E. avec les éditeurs aux termes duquel les premiers cèdent aux seconds leurs droit d'édition numérique, opération dans laquelle les éditeurs ne fournissent en échange aucune prestation. Aussi les électeurs aux prudhommes et aux comités d'entreprise votent-ils avec leurs pieds, et les

7 <http://id.erudit.org/iderudit/007498ar>

8 <http://www.lepoint2.com/pdf/rapport-perruchot.pdf>

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

syndicats, devenus parasites, voient fondre leurs effectifs.

Pour terminer, j'emprunterai au rapport Perruchot cette citation : « *Les confédérations CGT, CFDT, FO, CFTC ou CGC sont des organisations épouvantablement complexes et quasiment ingérables. Chacune coiffe une myriade de fédérations, de syndicats, et d'unions départementales ou régionales. Les relations de pouvoir qui les lient sont à peu près aussi simples à résumer que les liens de féodalité dans l'Europe occidentale du XII^e siècle* » (Erwan Seznec, *Syndicats, grands discours et petites combines*, Hachette, collection *Les Docs*, 2006). Ainsi, le paysage syndical français est-il à l'image de nos institutions : de multiples centres de pouvoirs jaloux de leurs privilèges dérisoires, mais bien incapables d'intervenir dans le champ social. De « grandes » confédérations surtout préoccupées de leur survie, mais trop polies pour s'être trop longtemps frottées aux pouvoirs qu'elles sont censées combattre, uniquement occupées à la défense des corporatismes et sans la moindre perspective sur le champ mondial où se joue pourtant le sort des travailleurs. Et à la base, des sections syndicales impuissantes et sans direction d'ensemble, tentées par toutes les dérives du désespoir. Plus que jamais, de vraies forces syndicales sont nécessaires, à l'échelle du continent et du monde. Dans ce domaine, tout est à reconstruire. Comment ? On ne sait trop, mais la vie est inventive, il faut lui faire confiance.

Lundi 18 mars 2013

Mariage pour tous ?

« *J'ai l'honneur de
Ne pas te demander ta main,
Ne gravons pas
Nos noms au bas
D'un parchemin.* » (Georges Brassens)

Maintenant qu'est passée la tempête dans un verre d'eau provoquée artificiellement par le vote d'une loi sur le mariage homosexuel, il est possible d'examiner une polémique destinée à amuser le public, gonflée par les médias, et qui n'a jamais mobilisé que des minorités – homos d'une part, conservateurs à tous crins de l'autre – lesquelles ont droit au respect, bien sûr, mais ne sont guère représentatives de l'ensemble de la société française, qui n'a opposé presque aucune résistance¹ à cette réforme et se montre aujourd'hui, à juste titre, très tolérante vis-à-vis d'inclinations et de pratiques sexuelles qui, longtemps, ont été impitoyablement réprimées.

Car à cet égard, comme à bien d'autres, nous venons de loin. Certes, on ne brûle plus depuis belle lurette les « sodomites », mais enfin, la génération qui a précédé la mienne, née au tournant du XIX^e au XX^e siècle (excusez du peu), n'éprouvait que haine et que mépris pour les « pédérastes » et « gouines » qu'elle traitait de vicieux, de déviants, ou en qui elle ne voyait, au mieux, que des

1 Presque aucune résistance : écrit avant la manifestation du 24, à Paris, qui a rassemblé beaucoup de monde. Mais je note que si des politiciens d'extrême droite comme Coppé et Guaino y figuraient, l'U.M.P. est plutôt embarrassée par cette affaire...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

malades qui ne pouvaient inspirer que de la répulsion : c'était le temps des « maladies honteuses » ! Puis on s'est progressivement avisé que de nombreuses sociétés s'étaient montrées plus ou moins tolérantes et parfois même bienveillantes vis-à-vis de mœurs qui avaient toujours et partout existé, et qui d'une certaine façon n'étaient pas moins « naturelles » que d'autres, puisqu'on les rencontrait même chez les animaux : ce fut en particulier l'argumentation présentée par André Gide dans son *Corydon*. L'affaiblissement des croyances religieuses et surtout l'abaissement de l'autorité de l'Église naguère « triomphante » fit le reste, et si subsistent des « homophobes », la grande majorité des familles s'adaptent à la situation quand en leur sein, d'aventure, un enfant se déclare homosexuel. Il s'ensuit que la revendication d'un contrat valant reconnaissance sociale de l'union entre deux hommes ou deux femmes qui déclarent s'aimer a connu un premier succès avec le pacte civil de solidarité (PACS), contrat passé entre deux personnes majeures, de sexe différent ou de même sexe, institué par le gouvernement socialiste de Jospin en 1999. Mais comme toujours, le P.S. s'était contenté d'une demi-mesure qui n'assurait pas aux couples « pacsés » les mêmes droits qu'aux couples mariés. Les intéressés auraient pu demander l'égalité des droits. Ils sont allés plus loin, en réclamant le droit de se marier.

Le mariage est à l'origine, dans nos sociétés, si l'on en croit les historiens, une institution strictement civile. Seuls les patriciens, à Rome, le consacraient par l'intervention d'un prêtre, et dans notre Moyen Âge, jusqu'au XIII^e siècle, le curé ne s'en est mêlé que pour l'enregistrer. Mais l'Église s'y est intéressée de bonne heure, combattant la polygamie des Francs puis des Normands convertis et les unions consanguines, et a fini par imposer au concile de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Latran (1215) la bénédiction religieuse. Devenu sacrement, le mariage ne s'est jamais imposé à tous, et les fiches de police du XVIII^e siècle, pour ne pas remonter plus loin, montrent que le concubinage est un mode d'union très courant dans les classes populaires. Avec la déchristianisation (mais les sociétés européennes, la française en particulier, ont-elles jamais été chrétiennes en profondeur ?), la laïcisation de la société et l'anticléricalisme qui a répondu chez nous, surtout à partir du XIX^e siècle, à la crispation d'une Église devenue réactionnaire, l'union libre est devenue une revendication libertaire. Elle se répand plus largement à la fin du XX^e siècle, si bien que Louise de Vilmorin, dans les années 1960, répondit à ceux qui la pressaient de « régulariser sa situation » avec André Malraux : « *Nous marier ? Aujourd'hui, il n'y a plus que les prêtres qui se marient !* ». Ce n'est pas que le mariage soit une mauvaise chose, et je puis témoigner que La Rochefoucauld s'est grandement trompé en écrivant la fameuse maxime 113 : « *Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.* », quoique cette formalité n'y ait été pour rien. Mais enfin, j'approuve sans réserve le choix de l'union libre, si fréquent dans ma famille et dans mon entourage, comme le mieux adapté aux mœurs actuelles, où la libération des femmes par la pilule fait que de toutes façons, une proportion croissante de mariages – plus de 44% en 2011 – se terminent tôt ou tard (et au bout de cinq ans le plus souvent) par un divorce. C'est pourquoi l'engouement de la majorité des homosexuels (mais non de tous) pour cette institution me laisse rêveur.

Quant au slogan du « mariage pour tous », dont on nous a rebattu les oreilles, il est parfaitement stupide. D'abord parce que tout le monde, comme on a vu, ne souhaite pas se marier. Ainsi formulée, la revendication vous a des relents totalitaires

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

parfaitement insupportables. Ensuite parce que dans aucune société on ne tolérerait que le mariage, ou simplement l'union sexuelle, soient permis dans tous les cas de figures, et la nôtre ne fait pas exception à cette règle. En fait, elle estime licite, à l'exception de l'interdit de l'inceste, toute union entre humains adultes et consentants, ce que le Témoin gaulois approuve, étant d'un naturel très conformiste. Mais il se veut lucide également, et constate que si « l'orientation sexuelle » d'un quidam ne lui permet de trouver son plaisir qu'avec de très jeunes garçons – ce qu'on ne reprochait à personne dans la Grèce antique, ni à André Gide il y a cent ans, du moins dans le milieu des arts et des lettres – ou avec des fillettes de douze ans, ce qui est parfaitement licite de nos jours sous d'autres cieus, et sacralisé par le mariage, il encourra les foudres de la justice et devra affronter le mépris, voire la haine, en tous cas la réprobation de ses concitoyens. Quant à la zoophilie, qui est pourtant une « orientation sexuelle » repérable – « Environ 2 720 000 résultats (0,13 secondes) » sur Google, et Wikipedia (« *Ab, cette culture Wikipedia !* », comme dirait Mme Sallenave, de l'Académie française) Wikipedia, donc, vient de m'apprendre que certaines sociétés (« *Indiens Hopi, Eskimo Copper, Kusaians, Masai, Riffians, Fez* ») s'en accommodent très bien – elle nous paraît parfaitement incongrue ou choquante, selon notre caractère et notre éducation ; en tous cas, essayez de vous marier avec votre chienne ou votre jument, votre chien ou votre étalon, devant M. le Maire !

Bien entendu, si je ne mets pas sur le même plan toutes les pratiques sexuelles, je discerne le même amour humain chez les hétéros et homosexuels et leur reconnais la même dignité et les mêmes droits. Mais enfin, il me semble qu'il faut savoir de quoi on parle, et ne pas forger sans s'en rendre compte de nouvelles

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

chaînes pour les générations futures par l'emploi machinal de formules aussi grotesques que « le mariage pour tous ».

Lundi 25 mars 2013

Page suivante : réponse datée du 20 mars, reçue le 23 à ma lettre à Mme Duflot, page 65. Je l'en remercie, ainsi que son équipe.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III



MINISTÈRE DE LAÉGALITÉ DES TERRITOIRES ET DU LOGEMENT

La cheffe de cabinet

Paris, le 20 MAR. 2013

Référence : BDC/CCY/ID/13007343/SN

Monsieur,

Vous avez bien voulu faire part à Mme Cécile DUFLOT, ministre de l'Égalité des territoires et du Logement, de vos observations et de vos suggestions relatives au logement locatif social.

La ministre a pris connaissance de votre correspondance avec intérêt et vous en remercie.

Elle m'a chargée de transmettre votre courrier à la direction générale de l'aménagement, du logement et de la nature, afin qu'il soit procédé à son examen.

Soyez assuré que vos suggestions viendront alimenter les réflexions en cours.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.


Mathilde CASTERAN

Monsieur René COLLINOT

Carte postale : Budapest

*« Le tout est de tout dire
Et je manque de temps »*

Nous revenons de ce qui sera probablement notre dernière excursion en groupe, préférant, en règle générale, découvrir une ville par nos propres moyens. Ce fut sans doute, dans le genre, la plus réussie. Nous avons retenu cette formule afin d'assister aux trois premiers concerts du treizième Printemps de Budapest. Bien nous en prit, d'autant que nous n'avions pas songé à l'obstacle de la langue, qui est sérieux : « Le hongrois, a dit joliment notre guide, est presque à lui seul une famille linguistique ». Elle a un peu exagéré : si 14 millions de personnes parlent le hongrois, 11 autres millions parlent des langues finno-ougriennes ! Toujours est-il que dans ces chuintements, l'on ne reconnaît que quelques mots récemment introduits de la novlangue universelle.

Pourquoi nous attendions-nous à trouver une petite ville comme Prague ? Budapest est comme Vienne la capitale surdimensionnée et splendide d'un empire défunt. Les habitants de ce pays, comme de vrais Gaulois, ne se remettent pas de ce deuil, et rêvent encore, comme tant de nos compatriotes, aux grandeurs du passé. Mais tandis que nos dirigeants, qui n'ont pas encore pris la mesure de notre déclin, sombrent dans une sorte de folie douce et croient encore gouverner un grand pays, la folie du grand chef hongrois est plutôt du genre furieux. Question de tradition nationale ? Ou simple avance historique de celui-ci sur ceux-là ? Dans la débâcle actuelle, le populisme pousse ses fleurs vénéneuses à travers toute l'Europe, et le pays qui a inventé le régime de Vichy n'est sûrement pas à l'abri de cette contagion. Heureusement, les temps

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

ont changé, et Orbán Viktor n'est pas moins dépendant de l'Europe que nos petits roitelets : ces derniers font semblant de s'opposer sur des programmes politiques et économiques, mais sont bien obligés, en dernier ressort, d'appliquer les directives de Bruxelles ; Orbán, pour sa part, a dû retirer ses milices à brassards rouges des villages tziganes où ils prétendaient faire régner l'ordre fasciste : tous ne font que semblant de gouverner ! Il n'empêche : une chape de plomb a de nouveau recouvert la patrie dont Béla Bartók, qui lui était si attaché, choisit jadis de s'exiler (la visite de sa maison de Buda est aussi émouvante qu'instructive). Même le visiteur bien protégé dans sa petite bulle CLIO (publicité gratuite) peut le percevoir, ne serait-ce qu'à la présence de ces tontons macoutes qui vous prennent en charge à la grille du château pour vous escorter jusqu'à l'entrée, et vous attendent à la sortie pour tenter de vous rançonner, au défilé des groupes folkloriques qui rappellent au vieil homme que je suis notre glorieux passé maréchaliste, au long détour imposé, sous prétexte de travaux, à ceux qui voudraient se recueillir sur le monument minimaliste et d'autant plus poignant dédié aux 564 000 victimes de la Shoah, dont 350 000 pour Budapest : une simple rangée de chaussures de bronze, sur le quai où des milliers de juifs furent fusillés et leurs corps jetés au Danube par les Croix Fléchées, à cette ubuesque couronne royale extraite du Musée de l'histoire nationale pour être exposée au centre... du Parlement !

Reste que le musée des Beaux-Arts regorge de collections magnifiques, où sont particulièrement représentés les Flamands, les Italiens, les Espagnols et les Français, que la place des Héros a de belles proportions et grande allure, que l'église triomphante étale son opulence dans de somptueux édifices, que la résidence de Gödöllő, le Sans-Souci de la très populaire Élisabeth

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

d'Autriche, a beaucoup de charme et le Danube qui sépare l'altière Buda de Pest la plate, toute parée de la belle architecture Art Nouveau est si majestueux que notre Seine paraît un ruisseau, que l'équipement touristique respecte les normes européennes, que notre petit groupe était extrêmement sympathique, et sa guide si charmante, patiente et cultivée que je ne me risquerai pas à paraphraser ses brillants exposés. Mais je n'aurai garde d'oublier le Festival de Printemps : dans une salle immense, sobre et belle, que déparait bizarrement une espèce d'affiche publicitaire annonçant cet événement, Christophe Prégardien nous a donné le spectacle étonnant d'un artiste alternant ses prestations de chanteur et de chef d'orchestre dans une superbe *Passion selon Saint Jean*, les musiciens du Louvre nous ont donné sous la direction de Marc Minkowski une autre belle soirée consacrée à J.S. Bach, et Patricia Petitbon, accompagnée de l'orchestre philharmonique de Munich a remporté un immense succès, avec en particulier une étonnante interprétation de neuf poèmes des *Illuminations* de Rimbaud sur une musique de Benjamin Britten : hélas, le public, enthousiaste, n'a pas compté les morceaux et l'a interrompue par ses applaudissements à la fin du huitième : *Parade*, mais cette grande dame ne nous en a pas voulu...

Mercredi 4 avril 2013

Souvenirs de vacances

Je chanterai les héroïnes et les héros combattant nuit et jour au bord de l'Achéron les Forces naufrageuses qui cherchent à entraîner sur l'autre rive de ce fleuve les faibles humains. Car l'hôpital, c'est d'abord pour celui qui y échoue cette formidable armée mobilisée en permanence contre la mort : brancardiers, employées de surface, aides-soignants, infirmiers et infirmières, médecins... Cette forte hiérarchie est fondée sur des compétences diverses, savoir-faire et savoirs, et cette armée s'appuie sur une intendance qu'on ne voit pas sur le champ de bataille : services de restauration et d'hébergement, d'entretien, services techniques et administratifs assurent le fonctionnement de cette énorme machine. La grande clinique du XV^{ème} arrondissement dont je parle a progressivement envahi et remodelé le pâté de maison où elle est inscrite, jetant tout autour d'elle des antennes dans les immeubles voisins. Par ses dimensions, la diversité des disciplines qui s'y trouvent réunies et la qualité des soins, c'est un hôpital.

J'y fus accueilli en urgence par le service de soins intensifs de cardiologie. Comme les rares chambres à un lit étaient occupées, on me plaça, côté fenêtre, dans une vaste salle. L'autre lit se trouvait entre le mien et la porte, et nous étions séparés par un étroit rideau censé nous assurer un minimum d'intimité, mais que mes deux voisins successifs, placés tout contre, ne cessèrent de tirer pour me parler. Le premier, un vieillard à l'agonie au corps massif et à la voix tonitruante, ne cessait de geindre (il avait mal au ventre) et d'appeler à grands cris les infirmiers s'ils ne répondaient pas dans l'instant à ses incessants coups de sonnette. La nuit, ce fut bien pire, il ne cessa de hurler pour appeler le personnel de garde et entreprit de se lever, bien qu'il fût

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

« branché », si bien qu'il fallut l'attacher. De trois à quatre heures du matin, il poussa des cris épouvantables, me conjurant de le détacher : « Monsieur, je vous en prie, détachez-moi ! Monsieur, par pitié, appelez à l'aide ! » Puis, sans doute épuisé, il nous accorda trois heures de sommeil. Le même scénario se reproduisit le jour et la nuit suivants. Je demandai donc qu'on me trouve à tout prix une chambre à un lit : il venait de s'en libérer une, où l'on préféra transporter mon malheureux voisin, dont j'entendis encore quelque temps les cris, mais très assourdis. C'était un week-end : je demeurai seul et pus enfin dormir.

Au matin du cinquième jour, on installa de nouveau dans le lit demeuré libre un vieillard également gâteux et agonisant. Ne souffrant pas, il se montra d'abord assez calme. Très différent de la brute qui l'avait précédé, c'était un homme fluët qui s'exprimait d'une voix douce et avait des moments de lucidité. Le second jour, une superbe et gracieuse infirmière d'origine africaine aux formes sculpturales que je devais retrouver tout au long de mon séjour, entra pour nous annoncer le menu du lendemain. À la mention « carbonade de bœuf », il demanda de quel morceau il s'agissait. L'infirmière, sans réfléchir, lui désigna de l'index droit son épaule gauche où roulaient des muscles redoutables, et j'entendis mon voisin se joindre à nos rires. Son problème était qu'il avait perdu tout repère, aussi, ne comprenant que par intermittences qu'il était hospitalisé, appelait-il jour et nuit sa femme, vieille dame charmante qui vint le voir chaque jour et me confia qu'il en allait de même chez eux : il ne tolérait pas qu'elle le quitte d'une semelle et ne cessait de l'appeler dans le peu de temps où elle faisait les courses indispensables.

La seconde nuit de son séjour et la sixième du mien fut très

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

éprouvante. Dix fois les soignants répondirent patiemment aux appels qu'il adressait à sa femme et parfois à son fils. Ils le réinstallaient sur son lit, le prenant par la main et le raisonnaient avec beaucoup de douceur et de respect :

« M. X*, vous êtes à l'hôpital, votre femme ne peut vous entendre. Où êtes-vous, M. X* ?

– À l'hôpital

– Et votre femme ?

– À la maison ».

On le laissait plus calme, mais après quelques minutes, il recommençait à s'agiter. Comme son prédécesseur, il voulut se lever. On mit des barreaux à son lit pour le préserver d'une nouvelle chute : il avait trouvé, dans la journée, le moyen de tomber assez rudement sur le dos au cours d'un examen. Malgré l'étroit rideau qui nous séparait, je pouvais voir le pied de son lit, et le découvris bientôt à genoux, essayant d'escalader les barreaux. Je demandai de l'aide, on vint aussitôt et il fallut l'attacher à son tour. Après cinq minutes de calme, je l'entendis se démener à nouveau, et bientôt j'entendis un air connu : « Monsieur, je vous en prie, détachez-moi ! » Je lui expliquai que je n'avais ni le droit ni la possibilité de me lever, étant moi-même sous perfusion. Après quelques nouvelles requêtes – « Monsieur, je vous en supplie, détachez-moi ! » – il se remit à appeler sa femme et son fils d'une voix de plus en plus forte. Soudain, je vis le couloir s'éclairer : deux infirmières accouraient, poussant un petit chariot. L'une d'elles entra et se hâta vers le lit, portant une espèce de bonbonne munie d'un long tuyau, tandis que la seconde disparaissait pour revenir bientôt, accompagnée d'une demi-douzaine de personnes dont deux robustes brancardiers (?). De ce qui suivit, je n'ai vu qu'une partie de la scène et devinai le reste qui se déroula en ombres chinoises derrière le rideau, le seul

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

éclairage étant celui de la veilleuse du lit voisin. Le pauvre homme avait une attaque, et on entreprenait de le ranimer. Six ou huit personnes l'entouraient, on avait apporté de nouveaux appareils. Au bout d'un long moment il reprit connaissance et, terrifié, m'appela à l'aide : « Monsieur, défendez-moi, ils me battent ! » ; je criai en retour : « Ils ne vous battent pas, ils vous soignent, n'ayez pas peur ! ». Après quelques soins et quelques mots de réconfort, on put enfin le laisser. Je croyais pouvoir dormir (je n'ai jamais trouvé le sommeil dans la journée à l'hôpital), mais il reprit bientôt ses appels, crescendo, jusqu'à pousser un cri autoritaire, et d'une force dont je ne l'aurais pas cru capable. Le silence se rétablit l'espace de quelques secondes, meublé seulement par l'alarme du scope (la machine de contrôle), puis la scène précédente reprit à l'identique, avec peut-être la participation de moins d'acteurs. Je pouvais deviner qu'on tentait à nouveau, par des massages, de ranimer le vieillard, victime d'une seconde attaque.

Enfin, de mon lit, j'assistai à une scène étrange : les secouristes, vaincus par la mort, refluèrent au pied du lit et s'immobilisèrent, tous tournés vers le défunt, leurs yeux fixes et brillants éclairés par la veilleuse. Je compris qu'ils observaient une interminable minute de silence, et n'ai jamais vu rendre plus bel et plus émouvant hommage à un défunt. Puis on éclaira la salle en grand, afin de réparer le désordre. Une odeur épouvantable se répandit aussitôt. Je demandai aux infirmiers, qui ne semblaient nullement incommodés, d'ouvrir la fenêtre. Ce fut comme s'ils s'avisèrent tout à coup de ma présence : ils m'annoncèrent qu'une chambre à un lit venait de se libérer ; elle me revenait, dirent-ils, je l'avais bien méritée, et ils m'y conduisirent aussitôt. Au passage, je ne pus m'empêcher de me retourner pour voir une dernière fois le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

corps de mon compagnon. Son visage était méconnaissable, et sa gorge me parut noire. Je dis à l'infirmière qui m'accompagnait : « Je ne voudrais à aucun prix qu'on s'acharne à me maintenir en vie si je venais à perdre la raison ou si l'heure de ma mort était arrivée.

– Moi non plus, répondit-elle, mais si vous voulez l'éviter, il faut l'écrire, sinon nous serons obligés de lutter jusqu'au bout. »

J'en pris bonne note, connaissant vaguement la loi Léonetti², bien décidé à suivre cette procédure et à la conseiller à mes proches.

Si j'ai raconté en détail la première partie de mon séjour – l'autre, qui ne concerne que moi, n'ayant aucun intérêt – c'est que je tiens à dire le dévouement, l'infinie patience et le respect que le personnel soignant témoigne à chaque patient. Les jeunes femmes lui apportent en outre l'éclat de leur printemps, leurs espoirs et leur gaieté, et leurs aînées l'entourent de soins plus maternels, attitude insupportable en temps normal pour un vieillard, mais qu'en ces circonstances on accueille avec reconnaissance. J'appréciai d'autant plus cet entourage féminin que, tout désir éteint, les femmes qui naguère m'auraient attiré sont aujourd'hui, pour moi, et selon leur âge, comme d'autres petites-filles ou les filles que je n'ai pas eues. C'est l'un des nombreux bonheurs que nous apporte la vieillesse, en compensation de son travail de sape. Parmi le personnel masculin, j'ai cru discerner des attitudes plus diverses. Tous aussi prompts à répondre à un appel, tous aussi empressés, ils communiquaient généralement moins avec le patient. J'en excepte un seul qui était si chaleureux qu'une nuit où nous en étions venus à parler, je crois, de ma famille, il me dit tout-à-coup : « Je vis avec une femme sans que nous soyons

2 Lettre modèle sur le site : http://tempsreel.nouvelobs.com/abc-lettres/genere_modele_rtf.php

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

mariés, qu'en pensez-vous ? » Certains au contraire, non moins serviables et efficaces dans l'accomplissement de leurs tâches, me parurent s'en acquitter au plus vite. Je me suis d'abord demandé si le sentiment de déclassement, en un temps où les sur-diplômés doivent accepter n'importe quel gagne-pain, n'expliquait pas certains comportements, et comment pourrais-je les leur reprocher, moi que la vie a tant gâté ? Puis je me suis fait la réflexion que les jeunes femmes connaissent les mêmes problèmes. Finalement, je crois que l'angoisse si fréquente des hommes, peu habitués à la souffrance, face à la maladie et à la mort, est une explication bien suffisante.

Mais je voudrais insister sur la gaieté réconfortante de cette équipe, qui présentait le visage « Benetton » que j'aime tant de la France nouvelle, Gaulois et Blacks, Beurs et autres, travaillant à la tâche commune. À une infirmière que distinguait un superbe accent exotique, je demandai si elle n'était pas d'origine hongroise : « Ah, non, s'exclama-t-elle, on m'a déjà demandé si j'étais Italienne, ou Espagnole, ou Tunisienne, mais on ne m'a jamais fait ça ! » Le jeu se poursuivit le jour suivant : je proposai Roumaine, Yougoslave... et il se termina quand je jetai, en désespoir de cause : « Turque ? » et quelle me répondit en riant : « Ne m'insultez pas, je suis Arménienne ! » Tout était prétexte à rire : une aide-soignante, qui me conduisait en fauteuil roulant à quelque examen, m'avait enveloppé d'un drap plié pour me préserver du froid. Contemplant son œuvre dans le miroir de l'ascenseur auquel nous faisons face, elle me dit que j'avais l'air d'un moine tibétain. Je levai les yeux pour le vérifier, et vis que mon reflet ne me renvoyait qu'un sourire béat qui ne devait rien à la spiritualité et tout au plaisir enfantin de rouler dans une poussette, hors de ma chambre, puis je compris que c'était mon

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

costume qui avait suscité son observation. Je protestai :

« Je n'ai peut-être pas beaucoup de cheveux, mais tout de même !

– Ce n'est pas des cheveux que je parlais ! », et de rire...

Ma seconde chambre où je passai cinq autres jours était située en face du poste technique. Les infirmiers de garde de nuit laissaient ma porte ouverte jusqu'à vingt-deux heures, et j'entendais les échos des rires frais et des plaisanteries de ses occupants. Un jour, tandis que la brune M* piquait mon bras à la recherche de l'artère, je lui confiai que, de mon point d'observation, j'avais l'impression de voir un beau vampire penché sur mon poignet, et elle me rassura : « Mais je n'ai pas de dents pointues ! » Finalement, elle s'exclama : « Zut, j'ai piqué une veine, c'est du sang veineux qui coule ! » et elle quitta la chambre en me disant de ne pas m'inquiéter, qu'elle revenait tout de suite. Mais ce fut sa collègue S* qui revint (équitablement, je lui fis observer que décidément, cette maison foisonnait en charmants vampires), sur quoi elle réussit du premier coup la prise de sang. Quand je revis M*, je lui dis, parce que c'est vrai, mais aussi parce que je suis ce qu'on appelait jadis dans mon pays « *un moqueur d'bêtes* », que j'admiraux les infirmières, qui font à longueur de journée des opérations que je serais incapable même de tenter, et elle eut cette réponse admirable : « Je pense que dans ce monde, chacun a ses talents, et que le problème est seulement de trouver sa place ! » Deux jours après, je vis avec soulagement que c'était S* qui était chargée d'une nouvelle prise de sang artérielle. Hélas ! Cette fois, elle n'y parvint pas non plus et fit venir un collègue sympathique, J* qui, dit-elle, était leur grand recours dans les cas difficiles, et qui de fait réussit sans problème l'opération. Puis, au moment de ma sortie, ce fut de nouveau M* qui tenta sa chance, et qui fit à son tour appel à J*. Comme il réussit de nouveau avec la même aisance, je dis à ce dernier combien j'admiraux son habileté ; il me

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

répliqua avec modestie : « C'est une question de chance ! ». J'avais fait la remarque à une infirmière, puis à une aide-soignante, que l'équipe paraissait très gaie et très soudée, et je reçus à chaque fois la même réponse : « Quand on travaille au milieu de gens qui souffrent, c'est indispensable pour tenir ! » Lors de ma sortie, quand l'ascenseur s'arrêta à notre étage, il était occupé par un long chariot, un grand et gros garçon à la mine joviale, et une petite infirmière brune qui avait le piquant d'une soubrette sortie tout droit d'une comédie de Molière. Pour nous faire place, il lui dit : « Viens, ma chérie, serre-toi bien contre moi ! » L'ascenseur refermé, je m'excusai : je craignais, dis-je, que nous leur ayons volé quelques instants d'intimité. Il me répondit gaiement : « Pas du tout, c'était une plaisanterie ! » tandis que sa collègue, toujours serrée contre lui mais lui tournant le dos, secouait énergiquement la tête en signe de dénégation, avec des mines qui eussent fait un tabac à la Comédie française. Ce fut le dernier cadeau de l'hôpital.

Ceci n'est pas une publicité, mais le témoignage de ma gratitude à l'égard de ces admirables combattants de l'ombre, dont la société reconnaît si mal les mérites.

En hommage à S et M*, à J* qui nous a deux fois tirés d'embarras (me liront-ils jamais ?), à tous ceux et à toutes celles de l'équipe soignante dont j'ignore les noms, et bien entendu, à l'équipe si efficace des médecins.*

Jeudi 18 avril 2013

Le français, langue vivante

Non, il n'est pas mort des bons soins de ses curieux défenseurs, qui n'imaginent rien de mieux pour le protéger que de le serrer dans un corset et de l'enfermer dans une cage, avec interdiction de bouger : si on acceptait ces prescriptions, il s'étiolerait, bien sûr, mais il résiste. En quelle autre lieu tremble-t-on pour le devenir de la langue officielle ? Même un petit pays comme la Hongrie, dont la langue n'est parlée que par quatorze millions de personnes, ne la croit pas en danger. Et les Magyars ont bien raison, puisque *Euronevs* vient de créer une édition en hongrois !

Il est vrai que les langues aussi sont mortelles, soit parce qu'elles ne sont plus parlées que par un tout petit nombre de locuteurs, à qui les états-nations veulent imposer la leur – la moitié des 6 000 langues recensées seraient menacées de disparition d'ici la fin du siècle – soit parce que leur rayonnement, dû non pas à des qualités exceptionnelles, mais tout bonnement à la puissance économique et militaire de ceux qui les ont répandues, les ont avec le temps diluées et transformées au contact d'autres idiomes : tel fut le cas du latin, tel sera bientôt celui de l'anglais devenu *lingua franca* de la mondialisation, c'est-à-dire dorénavant et déjà éclaté en multiples sabirs qui permettent néanmoins de communiquer à tous les peuples de la planète, ou plutôt à leurs cadres politiques et financiers, scientifiques et artistiques, commerciaux et techniques. Ne vient-on pas de signaler que la commission européenne, qui ne travaille plus qu'en anglais, s'est forgé un idiome original, incompréhensible pour un anglophone ?

À l'origine de ces alarmes gauloises, il y a la légende d'une langue française universellement parlée, que l'anglais aurait détrônée.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Mais le français, langue de cour, n'a jamais été parlé hors de l'hexagone, d'une partie de la Belgique et de la Suisse et du Québec, où la forte immigration réduit chaque jour son audience, que par les chancelleries et les aristocraties européennes. Quant à la francophonie africaine, elle ne concerne aussi (pour combien de temps ?) que les classes dirigeantes. Il y a aussi la croyance, très caractéristique de la pensée de droite, en un âge d'or de la langue française qui serait les XVII^e et XVIII^e siècles, où elle s'est effectivement plus ou moins appauvrie et figée. Mais quoi qu'en disent les esprits chagrins, elle a connu des périodes où elle a fait montre d'une incroyable vitalité, comme au XVI^e siècle et en notre temps. Car vivre n'est pas demeurer immobile à jamais, c'est rester soi-même en changeant pour s'adapter à un monde en constante transformation.

J'ai eu ces jours-ci une curieuse révélation de ce que peut être le langage pour la jeune génération. Ma petite fille me présentait un dossier portant sur diverses œuvres d'art et rédigé en vue du bac, travail qui m'a paru remarquable pour une gamine de dix-sept ans. Pourtant j'ai sursauté – vieux réflexe de prof de français – en découvrant le mot « sculpteuse ». Étonné, je lui ai fait observer :

« On dit "sculptrice" !

– Sculptrice ? Mais ce n'est pas beau, c'est dur, je préfère sculpteuse qui est plus doux, plus poétique ! Si on me fait cette remarque, je saurai défendre mon choix. »

Rentré chez moi, et quelque peu perplexe, car le féminin est, avec la conjugaison, l'une des zones les plus perturbées du français, je consultai l'oracle Google :

« Ah, cette culture Internet !

– Je sais, Mme Sallenave (de l'Académie française), mais nous sommes la première génération à vivre une culture mondialisée,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

dont Internet est le principal instrument : c'est un privilège auquel je ne voudrais renoncer pour rien au monde ! »

Réponse de l'oracle :

sculpteuse : Environ 28 200 résultats (0,16 secondes)

sculpteur : Environ 55 100 résultats (0,20 secondes)

sculptrice : Environ 209 000 résultats (0,26 secondes)

D'où je conclus que j'avais raison, et que ma petite-fille n'avait pas tort, car c'est l'usage qui finalement décide, et les jeux ne sont pas faits !

Mais je retiens surtout de cette anecdote que les jeunes ont de la langue une conception qui nous était parfaitement étrangère ; car il ne s'agit pas seulement d'une manifestation de la présomption de l'adolescence : pour nous, il y avait un bon usage, il fallait s'y conformer, et plus tard Saussure a achevé de nous convaincre que les individus ne pouvaient modifier la langue sans l'assentiment de la société. Les temps ont changé, et il est vain de s'indigner des innovations du *Robert* : mieux vaut y apprendre que *kéké* est synonyme de frimeur, et qu'une *bombasse* est une « *jeune fille qui met en avant son physique sexy ; attirante, parfois un peu vulgaire, "bimbo"* » (dictionnaire *Reverso*). Un Malherbe viendra toujours assez tôt pour siffler la fin de la récréation !

Lundi 3 juin 2013

Pour une refondation de la gauche

1. État des lieux

En ce début d'un siècle qui n'est sans doute pas encore vraiment né, se développe dans notre société une telle incertitude au sujet de l'opposition entre droite et gauche politiques qu'on se demande parfois si cette distinction est fondée. J'ai tenté naguère de répondre à cette question dans ces mêmes pages (article *Droite et Gauche* du lundi 17 octobre 2011), et il ne s'agit pas ici de revenir sur ce sujet, mais puisque nous souffrons désormais de ce que psychologues et enseignants appellent une mauvaise latéralisation, de chercher à y remédier, et pour cela de bien reconnaître la nature du mal.

On peut objecter à cette entreprise que l'opposition Gauche-Droite subsiste clairement, non seulement dans le langage politique – mais il s'agit d'une langue de bois – mais encore dans les faits : la mort du jeune Clément Méric au cours d'une rixe entre militants de l'extrême-droite et de l'extrême-gauche n'en apporte-t-elle pas la triste preuve ? Sûrement pas : les groupuscules en question ne sont que des survivances du passé, et les jeunes gens qui y adhèrent, plus ou moins manipulés par de vieux et rusés renards³, poursuivent un vieux rêve éveillé. Ils crient à leur manière, qui est stupide, le désarroi et la souffrance d'une jeunesse à qui l'on n'offre aucun espoir, et n'ont aucun programme, aucune solution à apporter aux problèmes du jour. La vie politique réelle, dans la France actuelle et chez ses voisins, est dominée par un conflit d'une toute autre nature, le clivage se

3 Phrase écrite d'instinct, avant la publication de l'article du *Monde* sur Serge Ayoub

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

faisant sur la question de savoir s'il faut ou non poursuivre et mener à son terme l'entreprise de la construction européenne qui est, avec pour seule alternative le retour à nos anciens errements des guerres entre états-nations, la seule aventure que nous puissions offrir aux nouvelles générations : pour la première fois dans notre histoire, il est possible de leur ouvrir d'autres perspectives que le sacrifice sur l'autel de la patrie ! Et pourtant, les partis de gauche ne sont pas moins divisés que ceux de droite sur cet enjeu majeur, cependant que des tendances eurosceptiques et nationalistes se développent et menacent l'Europe !

Un article du *Huffington Post* du 29 avril 2013, *L'extrême droite s'invite dans de nombreux pays européens*⁴, faisait le point sur ces avancées des nationalismes alors qu'en France, le FN venait d'atteindre le 22 avril un résultat record de 17,9%, aux présidentielles. En Autriche, il faut compter avec le Parti pour la liberté (FPÖ), malgré des résultats irréguliers⁵ :

2000	Législatives	FPÖ	26,9%
2002	Législatives	FPÖ	10,00%
2005	Vienne Municipales	FPÖ	1,10%
2008	Législatives	BZO	15 %
2008	Législatives	FPÖ et BZÖ	29 %
2008	Législatives	FPÖ et BZÖ	17,80 %
2010	Présidentielles	FPÖ	15,24 %
2010	Vienne Municipales	FPÖ	27 %

4 http://www.huffingtonpost.fr/2012/04/27/extreme-droite-europe-nationalisme-politique_n_1458850.html

5 http://www.trianglerouge.be/pdf/extreme_droite_Monde.pdf

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

En 2009, le Parti du Progrès en Norvège recueille 22,9% des suffrages lors des élections législatives, et en Hongrie le Jobbik 19%, comme à l'autre bout de l'Europe le parti Vrais Finlandais, tandis que le Parti du Peuple, au Danemark, obtient 12,3% des votes. Enfin, en Italie, la Ligue du Nord, réunissait 8,53 % des votes et retombait en février 2013 à 4,1%, contre 3,9% en 2006. Faut-il préciser que ces partis, souvent nostalgiques du nazisme ou du fascisme, sont unanimement racistes et anti-européens ?

Dans le même temps se développent dans plusieurs pays des mouvements séparatistes, que Franck Tétart passe en revue dans un article du 6 janvier 2013, *UE – Nationalismes régionaux : vers une fragmentation accrue de l'Europe* ?⁶ Il recense donc les succès enregistrés en 2012 par les séparatistes flamands, ceux de l'Écosse qui ont obtenu la promesse d'un référendum sur l'indépendance en 2014, ceux des partis nationalistes catalans et basques, et note justement qu'il s'agit de régions riches qui rejettent toute solidarité avec celles qui le sont moins. Il y ajoute pour mémoire les revendications nationales des Corses, et rappelle pour faire bonne mesure que des « pseudo-états » ont fleuri dans le sud – Transnistrie, République turque de Chypre du Nord, – où le Monténégro et le Kosovo ont acquis l'indépendance, tandis que la Russie est touchée par les tendances centrifuges des Abkhazes, des Ossètes, des Tchétchènes : on peut ajouter que bien des états périphériques de la Fédération sont livrés à des autocrates qui peuvent tout se permettre, à condition que ce ne soit pas perçu comme contraire à ses intérêts par le tsar Poutine. Faut-il suivre les conclusions de Franck Tétart quand, remarquant que les nationalismes régionaux, en Europe, trouvent « *plus rassurant de*

6 <http://www.diploweb.com/UE-Nationalismes-regionaux-vers.html>

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

devenir autonome ou indépendant au sein d'une institution supranationale telle que l'UE, où le respect du droit et des normes est légion [sic] », il en conclut que « L'émancipation nationale rime donc souvent en Europe avec intégration européenne. » Qui ne voit que ce morcellement confirme le diagnostic de Brendan Simms, ce professeur d'histoire à Cambridge qui, dans *The New York Times* du 10/06/2010⁷, voit dans la construction de l'Europe politique une résurgence du Saint Empire Romain Germanique (quelle pudeur lui fait gommer le dernier adjectif ?), cette poussière d'États de dimensions et d'importance très inégales – cela allait des petits fiefs des chevaliers d'Empire, non représentés à la Diète, mais fort jaloux de leurs prérogatives, à la grande puissance autrichienne en passant par des villes comme Francfort – mais tous également jaloux de leur indépendance, et unis, *mutatis mutandis*, du X^e au début du XIX^e siècle, par des liens très formels, l'impuissance de cet état faisant l'affaire de la France qui l'entretint de son mieux, jusqu'à ce que Napoléon y mette fin.

Face à ces dangers, auxquels s'ajoutent ceux que font courir à l'Europe le développement des mouvements souverainistes – MPF et UPR en France – et l'eurosepticisme qui se développe dans toute l'Europe, comme le montre le tableau de la page suivante : et jusque dans les rangs de nos « partis de gouvernement »⁸, les présidents de la Cinquième République dont le fondateur était lui-même un souverainiste convaincu, participant à la construction de l'Europe, mais d'une « Europe des nations », se sont ralliés progressivement à un resserrement des liens qui

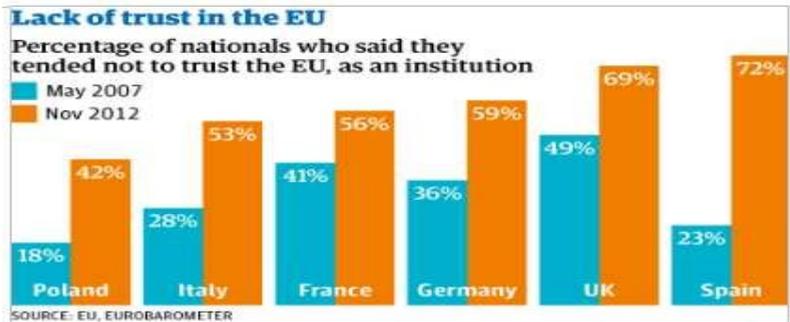
7 [http://www.nytimes.com/2013/06/10/opinion/the-ghosts-of-europe-past.html?](http://www.nytimes.com/2013/06/10/opinion/the-ghosts-of-europe-past.html?nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20130610&r=0)

nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20130610&r=0

8 <http://www.quickiwiki.com/fr/Eurosepticisme>

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

devrait nous conduire à un système fédéral parce qu'ils ne pouvaient faire autrement, à l'heure de la mondialisation qui réduit à l'impuissance les états-nations. Mais alors que la plus grande partie de nos lois sont édictées à Bruxelles, ils n'osent l'avouer et font comme s'ils disposaient encore d'un pouvoir indépendant, rejetant sur l'Europe la responsabilité de tous les problèmes, et renforçant ainsi cet euroscepticisme dont ils savent pourtant qu'il n'est porteur d'aucune solution, et lourd de dangers. À cet égard, on ne perçoit aucune différence entre Chirac, Sarkozy et Hollande, tous entretenant l'illusion que la France reste « un grand pays », tous également lâches.



Tel est l'état des lieux, dont le constat est un préalable à toute réflexion sur une refondation de la gauche, actuellement divisée sur cette question essentielle, sans boussole ni doctrine, et réduite à l'état de zombie.

À suivre...
Mardi 11 juin 2013

Pour une refondation de la gauche

2. Quelques sujets de réflexion

Il serait grotesque de prétendre présenter ici l'esquisse d'un programme en vue de cette refondation : on peut tout au plus proposer quelques pistes pour un travail de réflexion qui est à peine engagé dans les milieux de gauche. C'est donc par commodité que ces pistes, qui ne parcourent sûrement pas l'ensemble du territoire à explorer, sont indiquées sous forme de propositions.

1. Il faut en finir avec les structures caduques :

- le P.S., parti de notables qui a achevé sa dérive au centre, suivant le parcours du Parti Radical au temps de la Troisième République : il y a même des socialistes de droite et des socialistes de gauche ! Le Parti social-démocrate, à l'occasion de son 150^{ème} anniversaire, en mai 2013, a montré la voie en créant l'Alliance progressiste et en se retirant de l'Internationale socialiste – qu'il accuse à juste titre d'avoir admis dans ses rangs bien des dictateurs de l'ancien Tiers-Monde : Daniel Ortega (Nicaragua), Ben Ali (Tunisie), Hosni Moubarak (Égypte), Laurent Gbagbo (Côte d'Ivoire), José Eduardo dos Santos (Angola) Robert Mugabe (Zimbabwe) – et de n'avoir pas lutté contre la montée du pouvoir financier ;
- le P.C., le Parti de Gauche, et tous ceux qui n'en finissent pas de remâcher l'interprétation stalinienne du marxisme et les recettes qui en dérivent, comme si elles n'avaient pas fait leurs preuves au XX^e siècle.

2. Il n'y a pas de place pour un nationalisme ou un souverainisme de gauche

- à l'heure de la mondialisation et des superpuissances auprès desquelles les états-nations font figure de nains impuissants ;
- quand le déplacement de l'Atlantique au Pacifique de la puissance économique, militaire, culturelle, risque de faire connaître à l'Europe la régression et la longue décadence que le monde arabe a connues quand le même mouvement s'est fait de la Méditerranée à l'Atlantique, et dont il n'est pas encore sorti.

3. La construction de l'Europe reste à inventer.

L'Europe telle qu'elle est, créée par et pour les pouvoirs financiers qui constituent une nouvelle féodalité et n'ont de cesse d'opprimer toujours davantage celles et ceux qui n'ont pour vivre que leur travail, ne saurait satisfaire les peuples qu'elle rassemble et la gauche. Mais il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est à la gauche qu'il revient de la réorienter.

Pour cela, nous ne disposons d'aucun modèle, quoi qu'en dise le professeur Simms¹, qui nous prodigue ingénument ses conseils : *« Plutôt que de s'enfoncer davantage dans la récession et le déficit démocratique par des mesures d'austérité, les états de la zone euro doivent former une union complète et puissante sur le modèle anglo-américain. Ils doivent instituer à la tête du pouvoir exécutif une présidence forte élue par le peuple de la zone euro, une chambre dotée de réels pouvoirs et composée de citoyens élus proportionnellement à la population et un sénat représentant les régions.*

¹http://www.nytimes.com/2013/06/10/opinion/the-ghosts-of-europe-past.html?nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20130610&r=0

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Les dettes souveraines existantes devraient être fédéralisées par une « Union obligatoire », avec à l'avenir un plafond strict de la dette pour les gouvernements des États membres. Il devra y avoir une seule armée européenne et une langue de l'administration et de la politique : l'anglais. » Ainsi l'Europe deviendrait-elle ce qu'est déjà l'Angleterre : une composante un peu excentrique des États-Unis, dans le meilleur des mondes possibles !

Il n'en reste pas moins vrai que la gauche doit lutter contre la politique d'austérité qui pèse uniquement sur les classes moyennes et défavorisées, ces dernières payant de loin le plus lourd tribut, que seule une union bancaire peut permettre un réel contrôle financier, que la politique étrangère doit être unifiée et que le pouvoir central doit être renforcé et son organisation clarifiée.

4. Il faut soumettre le pseudo-concept de démocratie à un examen critique.

Il n'y a jamais eu de gouvernement « par le peuple », c'est-à-dire l'ensemble des citoyens confondus dans une égalité abstraite. Le pouvoir est nécessairement exercé par une classe sociale – hier les propriétaires terriens, aujourd'hui ceux qui possèdent les capitaux, demain peut-être les détenteurs du savoir – cette classe ayant réussi à persuader les autres, à tort ou à raison, que ses intérêts coïncident avec l'intérêt général. Le suffrage universel serait un système absurde si, comme le lui reprochent les Africains, la voix d'un idiot avait la même valeur que celle d'un sage. En fait, on sait depuis longtemps déjà que les gens s'en remettent, pour leurs choix politiques et autres, à des « leaders d'opinion » qu'ils jugent experts dans le domaine considéré. Quant aux représentants qu'ils élisent, ils appartiennent nécessairement aux classes privilégiées : le prolétaire Georges Marchais, en devenant militant du P.C. puis bouffon de la République a accédé, peut-être à son insu, au statut

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

de petit-bourgeois. Nos constitutionnalistes ont d'ailleurs reconnu depuis belle lurette que tout pouvoir s'appuie sur des fictions juridiques : la sainte ampoule et le suffrage universel ne sont rien d'autre.

On ne gouverne jamais non plus « pour le peuple », au sein duquel des intérêts contradictoires sont en conflit, mais pour favoriser certains d'entre eux. Le choix de la droite est de maintenir et renforcer les privilèges existants, celui de la gauche de rendre espoir et dignité à tous, de mettre fin au dénuement et à l'exclusion.

5. Soumettre le pouvoir à un contrôle étroit.

Quel que soit le contenu que l'on donne au mot démocratie, les institutions de la V^{ème} République, rédigées sur mesure pour de Gaulle, en sont un contre-exemple presque parfait. La gauche doit concevoir, pour la France comme pour l'Europe, des institutions qui assurent :

- la séparation des pouvoirs
telle que l'a conçue Montesquieu, et que notre constitution ignore superbement. Il s'agit, en lieu et place de la monarchie absolue (bien qu'élective) qui nous régit, de limiter strictement les pouvoirs de l'exécutif, comme c'est le cas dans les vieilles démocraties européennes, de rendre son indépendance au parlement, totalement soumis à l'exécutif, et surtout à la justice, soumise à des maîtres successifs qui la tiennent en laisse et lui accordent plus ou moins de longueur selon leurs caprices et leurs convictions personnelles.
- la dissolution de la classe politique
c'est-à-dire de cette caste marquée par la consanguinité qui s'arrose l'exercice du pouvoir et dont l'existence

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

explique que la pseudo-gauche qui y figure se soit si bien accommodée de l'héritage gaullien près l'avoir fortement dénoncé. C'est cette classe qui maintient une superposition incroyable de circonscriptions (communes de toutes dimensions, cantons, départements, régions et, dernière née, communautés de communes) qui sont autant de baronnies que l'on se partage entre amis, qui coûtent très cher, et paralysent toute réforme et toute action. Les moyens sont simples mais ne peuvent évidemment être pris que de l'extérieur, les bénéficiaires du système se cramponnant à leurs privilèges : interdire le cumul des mandats, interdire à un élu d'exercer dans sa vie plus d'un ou deux mandats, pour mettre fin aux carrières politiques. La France ne sait faire ce genre de réforme que par des révolutions, mais on peut espérer désormais que ce soit l'Europe qui l'impose, et en tous cas y travailler.

6. Assurer le respect des droits humains.

La première condition, pour vivre dignement, est de se voir assurées les nécessités de l'existence humaine : manger à sa faim, disposer d'eau potable et d'air respirable, s'abriter des intempéries, accéder aux soins. Il ne suffit pas de reconnaître ces droits, il faut trouver et prendre les moyens qui permettent à chacun d'en jouir, venir à bout de l'exclusion et du dénuement par une utilisation plus juste des richesses, et une politique de redistribution.

Sécurité des personnes et des biens, respect des personnes et des différences, égalité des sexes, liberté d'opinion et d'expression, accès à l'information et à l'éducation, et pour cela, accès de tous à la justice sont également indispensables à tout être humain : c'est un immense chantier, ouvert en Occident depuis le Siècle des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Lumières, mais encore à peine ébauché. Les droits humains ne sont pas liés à une culture, on ne peut les refuser au nom de traditions différentes : ils sont universels, et toutes celles et tous ceux qui y ont goûté refusent de s'en passer.

7. La réflexion et l'action politique ne peuvent se développer dans un cadre national.

Les vieilles frontières nous enferment dans des histoires et des cadres de pensée qui sont autant d'œillères et d'entraves qui nous empêchent d'avancer. Pour s'en tenir à notre exemple, beaucoup de Français sont déçus par l'Europe parce qu'elle n'est pas une France en plus grand et que son fonctionnement bouleverse toutes nos habitudes. Pourtant « la Patrie des Droits de l'Homme » apprend chaque jour de ses voisins, grâce à des institutions qu'on accuse à la légère de « déficit démocratique », à mieux les respecter, par le biais de lois nouvelles qui lui sont imposées pour réformer sa justice rétrograde, sa police d'un autre âge, etc. et mieux gérer l'environnement. Mais le cadre européen lui-même est trop étriqué pour réaliser la société à laquelle la gauche aspire : une refondation de la gauche n'a de sens que si elle est entreprise à l'échelle mondiale.

Tant de lignes pour enfoncer des portes ouvertes ? Il est vrai que la plupart le furent voici trois siècles. Il n'est pas douteux non plus qu'on les a refermées depuis longtemps, ou qu'on a oublié le chemin qui y conduit.

Lundi 17 juin 2013

Marie Laurencin

Adieu, printemps pluvieux qui nous a dérobé l'allongement des jours. Mais à Paris, nous avons été consolés de l'absence du soleil par deux très belles expositions impressionnistes où brillèrent des soleils d'autrefois et d'ailleurs : *Les impressionnistes slovènes et leur temps*, au Petit Palais, et *Les Macchiaioli 1850-1874 Des impressionnistes italiens ?* Au musée de l'Orangerie. Mais c'est d'une autre visite, celle faite à *Marie Laurencin (1883-1956)*, au musée Marmottan, qu'il faut parler ici.

Pourtant, les deux premières valaient le détour et ont compensé toutes celles que nous n'avons pas vues cette saison. Il est encore temps de courir à la première, qui ne doit pas fermer avant le 13 juillet, pour découvrir les peintres qui ont fleuri entre 1890 à 1920 dans l'ancienne Carniole austro-hongroise devenue Slovénie, si les noms d'Ivan Grohar, Matija Jama, Matej Sternen, Rihard Jakopič, ou d'August Berthold, cet admirable photographe, vous sont inconnus. Mais commencez, si ce n'est fait, par les inspireurs italiens des peintres de Ljubjana, ces « tachistes » qui inspirèrent le *Senso* de Luchino Visconti, les Telemaco Signorini, Silvestro Lega, Giuseppe Abbati, Giovanni Fattori qui découvrirent à Florence, avec une belle avance sur les impressionnistes français, ce qui allait devenir leurs thèmes et leurs techniques : vous disposez encore de trois semaines, jusqu'au 22 juillet ! Mais, quel que soit leur mérite, il n'y a pas grand chose à ajouter à tout ce qui en est dit sur Internet. Et puis l'impressionnisme, à la fois assez ancien et assez moderne pour attirer les foules, est un sujet que l'on exploite peut-être un peu trop dans les musées parisiens, qui cherchent tous les prétextes pour appâter le chaland : pour ne prendre que deux exemples, il n'y a pas six mois que l'on traitait

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

de *L'impressionnisme et la mode* au Musée d'Orsay, et l'on peut encore contempler à l'Hôtel de Ville *Paris au temps des impressionnistes* ! Pour en finir avec cette école, j'ai été atterré par le spectacle des Renoir exposés à l'Orangerie : ils m'ont fait le même effet que ces chromos qui « reproduisent » de grandes œuvres et dont on orne le couvercle des boîtes de biscuits ! Est-ce à cause de l'éclairage d'un jour blafard qui tombait du plafond de verre ? Mais je n'ai guère été plus satisfait par ceux qui sont accrochés au musée Marmottan. Si le temps n'a pas détérioré les pigments, ma vue ou mon goût, et si cette monstrueuse métamorphose résulte d'une rénovation maladroite, comment expliquer qu'elle n'ait pas fait scandale ?

Mais venons-en à Marie Laurencin : j'avoue, à ma courte honte, que je ne la connaissais que comme l'inspiratrice des vers admirables qu'Apollinaire lui a consacrés, et dont je sais par cœur un bon nombre. J'imaginai cette muse comme une Berthe Morisot des temps modernes, ce que m'ont laissé espérer les trois autoportraits qui ouvrent l'exposition : on sait que l'autoportrait est un genre fort apprécié des jeunes peintres, moins par narcissisme que parce qu'il leur économise le modèle, mais Marie Laurencin n'a cessé de se peindre. De même qu'elle est passée de l'Académie Humbert, où Braque lui a donné ses premières leçons, au Bateau-Lavoir, on est brusquement projeté, du fond de couloir où ils sont accrochés, dans une salle immense. Une salle à la mesure de notre déception. D'emblée, on pense à ces tableaux sans intérêt que les marchands introduisent dans leurs expositions de meubles, pour les égayer et leur donner un semblant d'intimité. Un examen plus attentif ne dément pas cette première impression : la jeune femme, au contact de Picasso et de ses amis, tente d'abord maladroitement de les imiter et tâtonne jusqu'à ce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

qu'elle trouve non pas son style, mais ses procédés : personnages cernés en quelques coups de pinceaux, principalement des femmes toutes semblables et tout en bras et en jambes inachevées, les yeux invariablement réduits à une tache noire, souvent accompagnées d'animaux – chiens et chevaux surtout – maladroitement ébauchés, couleurs où dominent les tons pastel, jaune, rose, vert... On est saisi dès le premier coup d'œil par la froideur de cette peinture répétitive. Non que Marie Laurencin ne soit une bonne coloriste, mais ses couleurs sont froides et l'examen rapproché de ses tableaux confirme son manque de sensibilité et l'interminable piétinement que fut sa longue carrière de peintre : on serait bien en peine, si cette indication ne figurait au mur et sur le catalogue, de dire si telle œuvre est de 1912 ou de 1955 !

On peut comprendre et même partager la crainte du public, échaudé depuis cent ans par l'événement impressionniste, de passer auprès d'une grande œuvre sans la reconnaître ou pis, en la tournant en dérision. Mais de là à gober passivement tout ce que les marchands et les experts proposent à notre admiration... Enfin, il faut appeler un chat un chat, et oser dire que la production picturale de Marie Laurencin, comme sa carrière de muse montmartroise rancie et parvenue au statut de mondaine pétaine, qui finit par prendre, comme au Grand Siècle, une assurance sur la vie éternelle en consacrant ses dernières années à la dévotion, n'est qu'une imposture.

Lundi 24 juin 2013

**Retour sur le putsch d'Alger
du 22 avril 1961**

Écrire l'histoire est un travail sans fin, même s'il ne s'agit que d'un détail minuscule d'un événement auquel on a participé. J'ai rapporté dans *Petite Chronique du temps perdu* comment s'est déroulée l'occupation du Commissariat central d'Alger par le Groupe de Livraison par Air n° 2 (G.L.A. 2), unité aéroportée du Train où je servais à Blida, sous le commandement du capitaine commandant par intérim cette compagnie, en l'absence de son commandant, en congé maladie... diplomatique.

Ce qui me conduit à en reparler est la communication par Marcel Sebban de deux documents qui m'ont conduit à une petite recherche dont je voudrais rendre compte. Le premier n'apporte que peu d'informations : c'est une photo extraite de *La Dépêche quotidienne d'Algérie* du Dimanche 23 avril 1961, qui montre des camarades stationnés la veille devant le Commissariat Central ; malgré la très mauvaise qualité de celle-ci, on devine les civils venus les encourager. La légende est éloquente :

« Le Commissariat central d'Alger a été investi par les parachutistes. Les militaires ont remplacé les policiers qui ont dû abandonner leur poste aux mains des forces de l'ordre ».

Éloquente et mensongère : les policiers, qui visiblement nous attendaient, se sont empressés de nous ouvrir toutes grandes leurs portes, de nous remettre les clés et de rentrer gaiement chez eux pour annoncer la bonne nouvelle !

Le second document est plus intéressant, puisque c'est le premier, parmi tous ceux dont j'ai eu connaissance, qui mentionne la participation au putsch de notre capitaine. Il s'agit d'un article du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

journal *Le Monde* du 26 août 1961, le compte rendu par Michel Legris de l'un des procès qui furent faits aux officiers rebelles, traduits devant deux tribunaux d'exception, formule que de Gaulle affectionnait particulièrement. Un Haut Tribunal militaire fut institué le 27 avril pour accommoder les gros poissons, et le « petit tribunal », chargé d'achever l'ouvrage du précédent, eut à juger sous la présidence du suppléant Gary les officiers rebelles de la base de Blida. L'article parut sous le titre :

LES PROCES DU PUTSCH

Cinq officiers de la base de Blida répondent
de leur participation à l'insurrection

Il s'agissait du lieutenant-colonel Le Bourhis, du chef de bataillon Penduff, des capitaines Mosconi et Clédic et du lieutenant Jean Auriolle, tous affectés à la base aéroportée de Blida et appartenant tous, me semble-t-il, au 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes (1^{er} R.C.P.)

Le principal responsable du putsch sur la base était le chef de bataillon Vailly. Comme il s'était échappé de la prison de Fresnes, et était en cavale au moment du procès, l'accusation et la défense le chargèrent de leur mieux. Il avait recruté ses collaborateurs en vue d'une « manifestation » et n'avait informé Le Bourhis qu'au dernier moment du véritable but de l'opération, qui n'était rien moins que la prise du pouvoir par ce qui n'était pas encore le fameux « quarteron de généraux en retraite ». Cette excuse paraît bien faible : depuis quand des régiments avaient-ils le droit de participer à une manifestation ? Et puis c'était jouer sur les mots : depuis le putsch d'Alger qui fonda la V^e République, on savait ce que manifester signifiait en Algérie ! Le brave lieutenant-colonel, ménageant la chèvre et le chou, dit à ses subordonnés déjà « mouillés » d'agir selon leur conscience, leur demandant toutefois de ne pas faire de nouvelles recrues.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Le verdict, rapporté en particulier par Maurice Cottaz, *Les Procès du putsch d'Alger et du complot de Paris* (1962, Nouvelles éditions) ne fut pas trop sévère : 2 ans avec sursis pour Le Bourhis et Penduff et 3 ans avec sursis pour Clédic et Mosconi ; le lieutenant Auriolle fut acquitté malgré le rôle important qu'il avait joué, mais il était sous les ordres de Mosconi et aucune poursuite ne devait être engagée au-dessous du rang de commandant. Pourtant, de Gaulle était fort vindicatif, « douze balles dans la peau » était l'un de ses mots favoris aux temps héroïques, et le châtement qu'il réservait sans état d'âme aux félons, mais c'était avant tout un habile politique, et on ne pouvait indisposer l'encadrement de l'armée d'occupation en Algérie qui était resté loyal dans son immense majorité et auquel il s'apprêtait à faire avaler deux grosses couleuvres : l'indépendance de cette colonie, et l'ignominieux abandon des harkis !



Au commissariat central de police on remarqua beaucoup le capitaine Mosconi, à cause de sa jambe dans le plâtre — il s'était en effet cassé la jambe cinq jours plus tôt. Il se trouvait avec son adjoint, le lieutenant Auriolle. L'investissement des lieux aurait dû être accompli en principe par un autre officier, le capitaine . Mais celui-ci, qui hésitait déjà à obéir au commandant Vailly, était arrivé un peu tard sur les lieux où il fut stupéfait par le désordre régnant et les distributions d'armes, accomplies par des civils de l'O.A.S. Dès le lendemain il devait rentrer dans la légalité et n'a pas été poursuivi.

On voit que si aucun officier du G.L.A.2 ne figure dans cette brochette, son capitaine apparaît pourtant au procès, sans que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

l'article permette de savoir si ce fut comme prévenu ou comme témoin.

Il avait bel et bien pris la tête, le soir du 21, de sa petite troupe ; j'ai encore dans l'oreille ses ordres, que je citai textuellement dans ma lettre au ministre de la guerre Messmer, le 3 mai, parce qu'ils avaient de quoi surprendre et annonçaient des événements dont les suites pouvaient être tragiques : « *Tenue de campagne, prenez vos armes, soyez prêts à embarquer dans un quart d'heure. Nous allons occuper le commissariat central d'Alger.* » Sa défense était habile. Je ne saurais dire si ce fut lui qui se fit ouvrir la porte du commissariat, n'ayant pas de souvenir précis à ce sujet. Mais s'il « arriva un peu tard » au rendez-vous comme il le prétendait, peut-être parce qu'il alla prendre des ordres auprès de l'état-major de l'insurrection, il savait parfaitement que ses hommes, eux, avaient été ponctuels. Mais il fut peut-être effectivement « stupéfait par le désordre régnant et les distributions d'armes » aux civils. Le soir du 22, comme je l'ai rapporté, nous fûmes relevés ; par des camarades de notre unité, comme me l'a écrit le colonel Huet. Et ce n'est que le 23 au soir ou le 24, quand notre capitaine se fut rallié au colonel Lavergne, mis aux arrêts par les mutins, que le capitaine Mosconi prit la relève avec quelques-uns de ses parachutistes et sa jambe plâtrée, qui fut la seule chose que l'on voulut retenir. Il faut aussi reconnaître que si le 1^{er} R.C.P. a occupé des points stratégiques, la préfecture, le central téléphonique Mogador et Fort-l'Empereur, l'occupation du commissariat central ne fut que symbolique : les braves policiers qui nous accueillirent à bras ouverts n'avaient nul besoin d'être relevés !

On pourra trouver bien vain de revenir sur ces événements, plus d'un demi-siècle plus tard, et y voir le radotage d'un vieillard un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

peu gâteaux. Pourtant je constate que toute la vérité n'a pas encore été dite par les historiens, et crois utile de verser ce nouveau témoignage au dossier. Sans rancune, et avec mon bon souvenir à l'ex-capitaine devenu mon collègue.

Lundi 1^{er} juillet 2013

Le Café-Restaurant LE BOSPHORE

Dans quelques années, qui se souviendra encore du premier café judéo-espagnol de Paris, qui s'ouvrit en 1905 dans l'Hôtel de l'Europe, au 74 rue Sedaine, au cœur du XI^e arrondissement, dans ce quartier de la Roquette qui voyait affluer des juifs en provenance principalement de l'Empire Ottoman – Turquie et Égypte surtout – et de Salonique où ils étaient établis depuis plus de trois siècles, et qui vinrent s'installer dans les rue Popincourt, Basfroi, Sedaine... ?



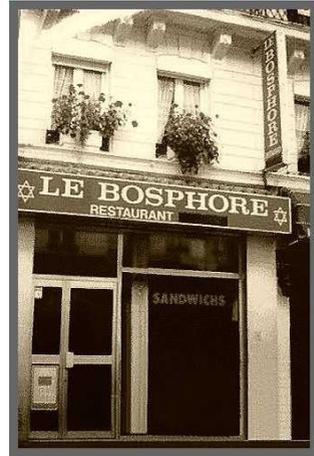
Au cours de leur long exil, ils étaient restés fidèles à leur religion mais aussi à leur langue, ce vieil espagnol à peine mâtiné de quelques mots turcs ou grecs, mais ils avaient appris à parler, lire et écrire en français dans les écoles de l'Alliance israélite universelle, dont le siège était à Paris, et de l'Alliance française, et aussi à aimer le pays qui avait émancipé les juifs pendant la Révolution et se proclamait fièrement « la Patrie des Droits de l'Homme ». Ils avaient bénéficié de la tolérance

relative des pays musulmans qui, contrairement aux chrétiens, expulsèrent rarement leurs juifs jusqu'à 1948. Mais cette tolérance avait pour contrepartie le statut de *dhimmis*, soumis à diverses vexations et brimades et à l'interdiction de porter les armes. Les Jeunes Turcs avaient aboli cette dernière discrimination en 1909,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

mais toléraient le paiement de remplaçants. La révolution kémaliste de 1922, qui se voulait laïque, mit un terme à cette pratique, mais elle était également nationaliste et se défiait des minorités ; aussi beaucoup de jeunes juifs partirent pour échapper à un service militaire où on ne leur confierait que des pelles et des pioches pour l'entretien des routes, et préférèrent servir la France. Enfin, bien sûr, l'aventure tentait particulièrement les plus pauvres, qui espéraient échapper à la misère et y réussirent en général.

Quelles qu'aient été leurs motivations et leur fortune, tous, à leur arrivée à la Gare de Lyon, trouvèrent en ce havre mythique non seulement un point d'accueil, mais un lieu de retrouvailles – « *Témoin cette famille qui arrive à Marseille, se fait voler ses papiers contenant l'adresse des parents de Paris et se retrouve, perdue, devant la gare de Lyon. Un chauffeur de fiacre [sic] lui offre ses services. Ne pouvant dire où elle va, mais indiquant d'où elle vient - de Turquie - le cocher la conduit rue Sedaine, au Bosphore où elle retrouve un cousin.* »¹ – où



l'on pouvait rencontrer dans une atmosphère conviviale parents et amis, parler affaires autour d'un raki, et même célébrer les fêtes religieuses. Dans les premières années (de 1905 à 1913 ?), l'arrière-boutique est transformée en oratoire où l'on prie, selon la tradition sépharade, en hébreu et en ladino. On y pratique aussi les rites initiatiques : brith mila (circoncision), bar mitzva (accueil

¹ *Les quartiers parisiens de l'industrie de l'habillement et les relations pluri-ethniques* (ouvrage cité)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

des jeunes garçons dans la communauté des adultes), mariages... Le 27 mars 1909 est fondée par une petite quarantaine de familles « l'Association Culturelle Orientale de Paris » qui loue un cinéma (muet), au 7 rue Popincourt (*Al Syete*, Au sept), qu'elle achètera dans les années 1910-1913, pour en faire une synagogue. Mais les juifs orientaux ont appris dans les écoles françaises les principes de la laïcité, et les ont adoptés : attachés à leur religion et à leur identité, leur pratique n'est pas ostentatoire, et ils ne respectent guère la casherout : « *Les cafés-restaurants - on en comptait 6 entre les deux guerres - rassemblaient les célibataires, nouveaux immigrants, qui y mangeaient, parfois à crédit, le repas qu'aurait préparé leur mère, et y recevait les conseils donnés par les anciens pour démarrer leur installation dans le quartier. Il y avait deux ou trois boucheries en face des six cafés-restaurants et aucune n'était casher* »², pas même celle tenue rue Basfroi par Behoradji Pinto !



Au Bosphore, qui doit sa célébrité à sa longue existence – près d'un siècle ! – on goûte aussi la cuisine traditionnelle, les grands-mères y apportent petits plats et gâteaux. Enfin les commerçants forains, nombreux parmi les premières générations, y occupent les loisirs de leurs après-midi et

de leurs soirées en jouant inlassablement aux cartes au fond de la salle (malheur à qui les dérange !) : le Bosphore est aussi un tripot, que la police feint d'ignorer. Maurice Havio, se souvient que jadis son père l'y



2 Ibidem

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

conduisait en sa qualité d'aîné de la fratrie : né en 1929, il n'avait que douze ans quand son père fut déporté par le Convoi n° 3 du 22 juin 1942 à Auschwitz d'où, comme tant d'autres, il ne devait jamais revenir. Le Bosphore lui-même fut touché par les mesures raciales de Vichy, et « aryanisé », c'est-à-dire confié à un gérant non juif. Passée la tourmente, Maurice devait le fréquenter assidûment de 1948 à sa fermeture : son oncle, Isaac Flores (prononcer Floris) y exerça les fonctions de cuisinier dans les années 50. On a, semble-t-il, peu de traces photographiques de la décoration « orientale » – murs blancs et fausses colonnes – du Bosphore, mais elle n'a sans doute guère varié. Un marchand ambulant venait y proposer des *pepitas* (graines de citrouille). Son dernier propriétaire, Pierre Danna, que l'on appelait « Pierrot » en prit la direction vers 1977. Il avait embauché un autre Algérien, « Alain », un musulman toujours aimable et gai, très populaire auprès de la clientèle, qui prit ensuite un commerce dans le Marais.

L'histoire du Bosphore a pris fin avec le XXe siècle. C'est une boutique de grossiste en vêtements de femmes, FIDELE S.A.R.L., qui en occupe aujourd'hui l'emplacement. La présidente de l'Association Al Syete m'ayant demandé d'en retracer l'histoire, je fais appel à des témoins éventuels en vue de préciser et de compléter cette ébauche : je souhaiterais connaître en particulier les noms des propriétaires et/ou gérants successifs : je sais seulement qu'à la veille de la guerre, le propriétaire s'appelait Cicurel, et je ne puis pour l'instant garantir les dates mentionnées ci-dessus. À l'avance, merci de votre aide.

Bibliographie :

- *Chez les Séphardis – Une enquête de Raph Feigelson* (Droit et Liberté

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

N° 34 (102) du 1er septembre 1949) (photo 3)

- *Les quartiers parisiens de l'industrie de l'habillement et les relations pluri-ethniques* (Groupe de recherche Travail et Quartier, Annie Benveniste, Jeanne Brody, Nancy Green, Sandrine Tasmadjian, Responsable scientifique: GREEN Nancy, Projet n° 1085 P177, MIRE, 1987)

- *Le Bosphore à la Roquette - La communauté judéo-espagnole à Paris, 1914-1940* (Annie Benveniste, L'Harmattan, 1989)

Sites :

- Site [Alyete](#) (photos 1 et 4)

- Site [Famille Abonav Valero - A la recherche du temps perdu...](#)

Calculettes

« *J'écris dans un pays dévasté par la peste*
[...]
J'écris dans ce pays où l'on parque les hommes
dans l'ordure et la soif, le silence et la faim
[...]
« *J'écris dans cette nuit profonde et criminelle*
Où j'entends respirer les soldats étrangers »

(François la Colère, alias Aragon,
Le Musée Grévin)

Ils sont bien propres sur eux, ce sont des parents et des époux ni pires ni meilleurs que d'autres, mais voilà : ils ont pour cerveau un tout petit ordinateur muni d'un très pauvre logiciel, tout juste capable de glaner quelques informations et de les transmettre à leur cœur qui se charge de les traiter et de leur envoyer ses ordres : hélas ! ils ont une calculette à la place du cœur !

La peste brune est de retour dans nos villes. Bien sûr, elle n'a jamais complètement disparu, mais enfin, seuls quelques rats engraisés dans les égouts où ils se cantonnaient en étaient porteurs. Mais voici qu'à peine a-t-on levé l'immunité parlementaire de Marine Le Pen, coupable d'appel à la haine raciale, d'autres se répandent dans nos rues et se mettent à mordre, non pas dans l'Oran mythique d'Albert Camus, mais bien de ce côté de la Méditerranée, en cette bonne ville bien réelle de Nice : le père, d'abord, toujours fidèle à son image, mais qui n'en est plus aux dérapages : il alerte le bon peuple, des hordes de Roms, « malodorants et urticants » s'appêtent à vous envahir ! Leur avant-garde est parmi vous, mais ils seront bientôt 50 000 et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

vous submergeront ! À l'U.M.P. on s'alarme : pas question en tous cas de se laisser déborder par le Front National ! De grands chefs qui savent calculer ce que la bêtise et la haine peuvent rapporter en voix d'électeurs et en « pouvoir » – non pas le pouvoir de bien gouverner, qui est hors de leur portée et pour bien des raisons, mais celui d'accéder aux honneurs et aux avantages très concrets qu'un mandat politique peut procurer – ont heureusement montré la voie : Sarkozy, Copé et leur clique ont su reprendre les slogans de l'extrême droite, et si cela ne leur a guère réussi jusqu'à ce jour, c'est qu'ils n'ont pas frappé assez fort. C'est en tous cas ce que sa calculette a suggéré à Estrosi : rassurez-vous, bonnes gens, votre maire vous protège, et appelle ses collègues à suivre son exemple. Il suffit d'imposer aux intrus une vidéo-surveillance, de relever les numéros matricules de leurs *« belles et grosses voitures avec lesquelles ils tirent leurs belles et grosses caravanes pour lesquelles il faudrait parfois aux Français toute une vie pour pouvoir se payer les mêmes »* afin de les saisir ! Et comme il s'agit de *« mater »* gens du voyage et Roms confondus dans un même ostracisme, il est bien clair pour tout le monde que si cela ne suffit pas, ou si les juges (ah ! ces gens de justice qui s'acharnent sur les bons citoyens et laissent courir les voyous !) saisis *« en référé »* n'obtempèrent pas, on aura recours à la trique et s'il le faut aux grands moyens ! Voilà pour le premier vers cité en épigraphe.

Dans ce beau pays de France qui se flatte d'appartenir au club très sélect des pays les plus riches du monde (du G5 au G11) *« 3,6 millions de personnes sont concernées par le mal-logement en France. 685 000 personnes n'ont pas de domicile personnel, 85 000 vivent dans une habitation de fortune, cabane, camping ou mobil home toute l'année... »*, 2 778 000 vivent *« dans des conditions de logement difficiles »* nous

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

rappelle l'*Observatoire des inégalités*¹, reprenant les chiffres publiés en 2012 par la fondation Abbé Pierre qui évalue à 140 000 le nombre de sans domicile « dont 30 000 enfants. 9 % sont des sans abri. » On comprend que Mme Duflot veuille « interdire aux marchands de sommeil condamnés l'achat de biens immobiliers », « contraindre les propriétaires bailleurs », par le paiement d'astreintes, à réaliser les travaux de mise en conformité, et « suspendre le versement des allocations logement pour inciter à la réalisation de travaux », enfin « permettre à l'intercommunalité de devenir l'acteur unique de la lutte contre l'habitat indigne ».² Qui sont donc ces « marchands de sommeil » ? Des hommes à calculette, bien sûr, indifférents à tout ce qui n'est pas leur profit. Mais les édiles ne les tolèrent-ils pas, soit parce que leur calculette leur a dit que leurs administrés (qui sont aussi leurs électeurs, et vive la démocratie) seront moins incommodés par des gens qui dorment dans des caves, des placards à poubelles ou des logements lépreux et insalubres que par le spectacle de miséreux, ouvriers, vieillards, femmes et enfants, immigrés dormant dans la rue, soit qu'ils aient des raisons plus inavouables encore ? Pour un maire comme Didier Paillard et son adjoint à l'habitat Stéphane Peu qui, à Saint-Denis, tentent de sévir depuis 2010 (mais le marchand de sommeil – une S.C.I. – a fait rouvrir par un serrurier la porte d'un immeuble que la ville avait muré) et dénonce à la presse ceux qui ont divisé 24 logis insalubres et dangereux (dans une ville qui « Depuis 2001, et l'incendie de la rue Fraissier, recense vingt-cinq morts violentes directement liées à l'insalubrité »³ pour en louer 45, et transformé des locaux à poubelles en

1 *Le mal-logement en 2013*, du 1er février 2013 ; le même journal cite dans [un autre numéro](#) le rapport *L'hébergement des sans domicile en 2012* (Insee première n°1455, juillet 2013)

2 *Le Midi Libre* du 19/06/2013

3 *Le JSD.com* du lundi 8 juillet 2013

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

logements), combien sont les complices passifs ou actifs de tels forfaits ? Voilà pour les deux vers suivants !

Les deux derniers vers, malheureusement, ne s'appliquent plus à notre « cher et vieux pays ». Ce n'est plus une armée d'occupation fanatisée par un dictateur fou qui veut imposer des lois infâmes, mais des gens bien de chez nous, qui se disent de gauche, ou au service d'un gouvernement de gauche. Les « étranges étrangers », qui ont si bien contribué aux trente glorieuses, ont gagné à la sueur de leur front des retraites d'autant plus maigres que c'est sur les chantiers des B.T.P. que la plupart se sont usés. En vertu d'un règlement inique mais bien compréhensible, puisqu'il s'agit pour la France non moins avare qu'éternelle de ne pas perdre un sou, ils sont tenus, pour bénéficier de leur pension, de passer au moins six mois dans l'ancienne métropole. Quand on dispose de 1 000 euros par mois pour faire vivre une famille – enfants qui n'ont pas terminé leurs études et épouse plus jeune – il n'est pas possible de s'offrir un voyage aller et retour d'Afrique en Europe chaque année, même si des parents sont prêts à vous héberger, en vertu de cette solidarité qui est la seule protection des pauvres. Alors, près avoir vécu trente-cinq ans loin de sa famille, le vieux se résigne à faire venir sa femme devenue vieille elle aussi, pour qu'elle l'aide à supporter les misères de l'âge : on s'arrangera pour envoyer 250 euros aux enfants, qu'on ne reverra peut-être jamais. De bons esprits s'en inquiètent, sans doute parce que cela grossit les rangs de ces « envahisseurs » dénoncés par l'extrême droite. Alors on songe à autoriser ces vieillards à mourir en paix chez eux, sans perdre leur pension. Mais comme il ne faut pas confondre générosité et prodigalité, « *Seuls pourraient être bénéficiaires les immigrants âgés de " plus de 65 ans " justifiant " d'une résidence régulière et ininterrompue en France pendant les quinze*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

années précédant la demande d'aide". *Ces personnes, que la mission évalue à environ 20 000 [sur un total de 805 000 retraités], devront en outre être logées dans un foyer de travailleurs lors de leur demande.* »⁴ Ainsi parlent les calculettes. Comme disait de Gaulle : « *C'est beau, c'est grand, c'est généreux, la France !* »

Hommes et femmes à calculettes « font du fric », mais sont bien incapables de créer des richesses : ils ne savent que les détourner à leur profit. En certaines circonstances, ils peuvent être excessivement violents : témoins le nazisme et le fascisme en Europe, et tant de dictatures dans le monde. Chez nous, pour l'instant, ils se contentent de prospérer dans la corruption à la française, c'est-à-dire à l'abri de la loi. Laissons au poète le soin de conclure :

« *Tant de honte sans vomir* »

(Paul Éluard, *Au rendez-vous allemand*,
Les Sept poèmes d'amour en guerre, 4)

Lundi 15 juillet 2013

⁴ http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/07/04/les-migrants-pourraient-toucher-leur-retraite-au-pays_3441625_3224.html ; voir aussi, dans le même journal, à la même date, *Les "chibanias", nouveaux visages de la vieillesse immigrée*, article qui a été l'un des déclencheurs de celui-ci.

Vies de Job

« On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne. » Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, 1973

« Ce n'est rien. Ni un récit ni un discours. Pardonnez-moi. Je l'ai appelé roman sans doute afin qu'on me le pardonne. » ARAGON, *Henri Matisse, roman*, 1968

Les soirées littéraires organisées par Roula El Jabri Aïta pour son atelier de lecture et d'écriture

<http://sijecrivais.typepad.fr/blog/actualité-littéraire/>

où elle reçoit plusieurs fois l'an un écrivain, dans le cadre prestigieux de *l'atelier de Géricault*, et qui se terminent invariablement par un dîner oriental au-dessus de tout éloge, sont l'occasion, pour celles et ceux qui ont la chance d'y être invités, de rencontres souvent mémorables. Ce fut le cas de celle du 20 novembre dernier, où l'on eut le plaisir d'entendre Pierre Assouline présenter son livre *Une Question d'orgueil*, histoire d'un espion français qui défraya la chronique dans les années 60.

L'invité du jour est un conteur si talentueux que, dans l'auditoire, on a pu se demander si l'on avait encore quelque chose à apprendre de la lecture de cette œuvre. C'était mal connaître les ressources de l'auteur, la richesse de sa culture, les détours imprévus de ses récits et l'acuité de sa pensée. De ce premier contact vint la curiosité de lire *Vies de Job*, un « roman » que les deux textes cités en exergue de son livre et reproduits ci-dessus définissent autant qu'il est possible. Le projet de Pierre Assouline, qui alterne infatigablement les activités de journaliste (sur papier comme à la radio et sur Internet), de romancier et de biographe, a

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

cette fois de quoi surprendre : qu'est-ce qu'écrire la vie, ou plutôt « les vies » de Job ? Chacun connaît, pour l'avoir lu ou avoir au moins entendu citer le nom de son héros, *Le Livre de Job* qui figure, avec les *Psaumes*, *l'Écclésiaste*, *le Cantique des Cantiques*, etc. parmi les « livres poétiques » de la *Bible*. L'auteur est inconnu, l'époque de sa rédaction discutée, et le personnage central imaginaire, comme les autres acteurs du récit : Dieu et « le Satan », qui font au sujet de cet homme juste et pieux une sorte de pari, la femme de Job qui l'accable de ses sarcasmes et ses trois amis, des « beaufs » qui lui prodiguent leurs conseils. Mis à l'épreuve par « le Satan » avec la permission de Dieu, Job perd ses enfants, sa fortune et sa santé mais garde la foi, non sans demander vertement à Dieu des comptes au sujet de l'injustice qui le frappe. Une *happy end* clôt l'histoire : Job recouvre fortune et santé, et Dieu lui accorde de nouveaux enfants !

Après un prologue un peu longuet, où l'auteur étale peut-être un peu trop d'érudition – c'est avec le dernier chapitre, où « le biographe » prend à grand peine congé de son héros et de son lecteur, la seule faiblesse de ce beau livre – on entre dans l'enquête proprement dite. La première partie (*Sources*) commence comme une enquête sur les origines du texte (*À l'origine*), se poursuit par l'examen du problème des traductions (*Les excavateurs*), puis l'enquêteur nous entraîne dans le séjour studieux au cours duquel il a poursuivi sa recherche en un lieu privilégié et inattendu : « *le couvent de Saint-Étienne protomartyr où est installé l'École biblique de Jérusalem.* » La confrontation du journaliste juif et des dominicains est l'occasion d'échanges passionnants (*Du génie des lieux*). La seconde partie (*Mille vies*) fournit les résultats de ce travail au cours duquel Pierre Assouline s'est efforcé de mieux cerner un personnage qui le fascine et l'obsède, et l'on est étonné

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

des fortunes diverses de ce dernier, de la quantité comme de la diversité et la qualité des esprits qui se sont intéressés à lui, et du foisonnement de commentaires, d'interprétations et d'œuvres picturales et littéraires qu'il a inspirées, par delà l'exégèse religieuse. À la page 324, il semble que tout soit dit, et le lecteur est en droit de se demander ce qui l'attend dans le dernier tiers du livre (*Souffrance*). On s'aperçoit alors que l'auteur entre enfin dans le vif du sujet, c'est-à-dire dans une confidence aussi touchante qu'inattendue. Comme avec Job, il part de ses origines (*Les miens*), retraçant l'aventure du grand-père qui entraîna sa famille miséreuse de l'oasis de Figuig, dans le Tafilalet, à Oran où il devint un commerçant prospère avant de poursuivre son chemin jusqu'en France, « *au lendemain du massacre des pieds-noirs à Oran le 5 juin 1962* ».

L'histoire de sa famille le conduit à la révélation ultime, celle d'une de ces blessures de l'adolescence qui ne guérissent jamais, et qui fut l'occasion de sa première rencontre avec Job, quand le grand-père récite, dans l'émotion générale :

« *L'Éternel avait donné, l'Éternel a repris, que le nom de l'Éternel soit béni !* » (*Job*, I, 21, trad. Zadoc Kahn)

Tout ce qui suit est une méditation sur le thème jobien de la justice (ou de l'injustice) de Dieu, de la soumission et de la révolte. Ici, et tout en saluant la sincérité de l'émotion, la profondeur de la réflexion et l'incontestable qualité spirituelle de cette démarche religieuse, le lecteur athée (à qui ce qualificatif « paraît encore trop religieux », comme à Jean-Claude Grumberg, rencontré dans le livre, disons donc le lecteur affranchi de toute pensée religieuse) ne peut que s'étonner de voir un esprit aussi brillant et ouvert se perdre dans le labyrinthe des paradoxes du monothéisme. Mais qui peut se vanter d'échapper totalement au

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

conditionnement subi au cours de son enfance et de sa jeunesse ? Pourtant, l'inconséquence est au cœur des religions qui posent l'existence d'un dieu créateur et lui donnent, entre autres attributs, la toute-puissance, la bonté et la justice. Celui qui a imaginé un monde où les êtres vivants ne subsistent qu'en s'entredévorant ne peut être qu'un sadique de la pire espèce. En vérité, la justice ne saurait lui appartenir, elle est une invention purement humaine et n'a cours (sous réserve de l'existence très probable d'extra-terrestres) que dans notre espèce, si méchante soit-elle : mais enfin, elle a le mérite de l'avoir conçue et d'y tendre. Autant faire l'économie d'une hypothèse qui pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. La souffrance subsistera, bien sûr, mais elle ne sera pas accrue par la fantasmagorie du combat du Bien et du Mal : on dira « je me sens bien » ou « j'ai mal », tout simplement, et on ne s'embarrassera plus (du moins en français), de majuscules inutiles.

Reste que *Vies de Job* est un très beau livre, dont il faudrait encore louer le ton chaleureux, l'humour, l'imprévu de rencontres aussi piquantes que riches en enseignement (quelques unes doivent bien être fictives), la richesse des commentaires d'œuvres littéraires et picturales et bien sûr, l'érudition. Pierre Assouline est un homme qui, aux heures de pessimisme, vous réconcilie avec l'humanité.

Lundi 22 juillet 2013

Képis en ébullition

« *Il fait trop beau pour travailler !* » (Chanson des années soixante)

Et bien trop chaud pour écrire, alors il faudra cette semaine se contenter de peu (je veux dire d'encore moins). Ces températures africaines et l'actualité brûlante suggèrent de se tourner de nouveau vers l'Égypte, hélas !

Dans un article précédent, *Médias et information* en date du 14 février 2011, le Témoin gaulois posait la question suivante : « *Agacé par ce comportement infantile [des médias qui se contentent d'amplifier les grands mouvements sociaux et politiques sans chercher à comprendre leur sens et leur avenir] et agissant comme le vieux prof, incorrigible donneur de leçons, que je suis, j'ai donc interpellé mon journal préféré en lui adressant ce "commentaire" après le départ de Moubarak : "Pourrait-on savoir le nom du président du Conseil suprême militaire, qui sera sans doute le prochain rais ?"* » Le nom de son président, Hussein Tantoui, fut bientôt connu. Considérant qu'il était trop vieux pour jouer ce rôle, le Témoin voulut connaître – en vain à cette époque – la liste des membres de ce même conseil, persuadé que l'Égypte se verrait imposer un nouveau maître sorti de ses rangs. N'ayant pas obtenu des fées qui se sont penchées sur son berceau le don de prophétie, il se trompait mais n'est pas tombé trop loin : l'officier des renseignements Abdel Fattah al-Sissi, formé outre-Manche et outre-Atlantique, allait être introduit la même année par le brave maréchal Tantaoui dans ce même Conseil suprême, puis nommé par le président élu, l'islamiste Mohamed Morsi, ministre de la Défense en août 2012, à la place de son protecteur. Il ne restait plus à ce pieux ami des Américains et des Saoudiens, ayant trahi son premier protecteur, qu'à trahir le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

second pour accéder au pouvoir suprême, tout en se cachant habilement derrière des fantoches qu'il pourrait désigner à leur tour à la vindicte publique, quand l'incapacité congénitale de l'armée de renflouer – même par personnes interposées – le vaisseau Égypte qu'elle a conduit d'une main sûre au naufrage éclaterait de nouveau aux yeux des Égyptiens, indéfiniment bernés. Ainsi serait assurée pour l'éternité la mainmise de l'État-Major sur les richesses du pays.

Malheureusement, le monde est un peu plus compliqué que l'image simpliste qu'on s'en fait sous les képis. C'était compter sans la réaction, pourtant prévisible, des islamistes interrompus dans leur travail de mise au pas de la société égyptienne, avant même d'avoir eu le temps de se remplir les poches à leur tour ! Et voici de nouveau le pays plongé dans le chaos, et le général Sissi, acclamé comme un sauveur par les « révolutionnaires » de la place Tahir, débordé par les protestations des islamistes qui, ayant récupéré la révolution mais incapables de transformer l'essai, découvrent la valeur du suffrage universel quand il leur est favorable, et agitent le drapeau de la démocratie ! Et voici le général Sissi affolé, qui appelle les progressistes à manifester contre les « terroristes », au risque de plonger le pays dans la guerre civile. Telle est la nullité de l'État-Major égyptien (mais ceux qui l'ont acclamé bien naïvement auraient dû s'en douter, on ne sort pas indemne des écoles militaires), telle est la division et le manque de maturité politique des forces de progrès, telle est la voracité et la bêtise des islamistes que ce qui peut arriver de mieux à ce peuple malheureux serait un nouveau coup d'état à la manière de Neguib et de Nasser ou mieux, de Mustapha Kemal : que de jeunes officiers (on les dit écœurés par leurs chefs) balaient les vieilles culottes de peau corrompues (et cela sent très mauvais)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

et mettent au pas les islamistes, puis engagent les réformes auxquelles aspire la partie la plus éclairée du peuple égyptien, en commençant par lui restituer ce que les militaires ont confisqué à leur profit, c'est-à-dire les entreprises les plus rentables.

Si le scénario qu'on vient d'envisager est le seul qui puisse tirer l'Égypte du chaos et la faire avancer de quelques pas, il ne saurait conduire bien loin, tant que les progressistes n'auront pas mûri et réussi à s'unir. Afin de les encourager, et ayant commencé par une chanson, terminons par une autre, dont les deux vers qui suivent ne sont pas moins sensés que les paroles de la précédente :

*« Il n'est pas de sauveur sur terre,
Ni Dieu, ni César ni tribun ! »*

Lundi 29 juillet 2013

Les enfants et le travail

*« Le temps ne fait rien à l'affaire
Quand on est con, on est con
Qu'on ait vingt ans, qu'on soit grand-père
Quand on est con, on est con »* (Georges Brassens)

Ce jour là Deauville, où nous avons fui la chaleur qui pesait sur Paris, était une fournaise. Le vent du sud, très sec et très chaud, soufflait sans rafraîchir : on eût dit du khamsin, ce vent qui souffle dans le Néguev ; nous avons quitté en hâte les planches pour chercher refuge sous les ombrages qui les séparent des maisons.

Sur un banc, un jeune Black s'est poussé pour nous faire place. Je lui ai fait remarquer qu'il n'avait pas à se déranger, il y avait de la place pour trois. Il est retombé dans sa rêverie, interrompue un instant par un appel sur son téléphone portable ; il a indiqué sa position à son correspondant, puis a repris sa ruminant. Tout à coup il nous a demandé :

« On peut travailler à partir de quel âge ? Je n'en savais rien, mais ma femme lui a répondu :

– À partir de dix-huit ans.

– Quel âge avez-vous ? ai-je dit

– Quatorze ans, mais il faut que je trouve du travail, j'en ai vraiment besoin ! »

Il était bien vêtu et bien nourri, sans doute voulait-il acheter des baskets à la dernière mode ou un gadget électronique dernier cri, mais comme je venais de lire un article du *Monde* du 30 juillet qui reprenait un vieux thème – les agences de placement, de crainte de mécontenter leurs clients, éliminent d'office les candidatures

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

black et beurre, et même toutes celles qui proviennent de quartiers réputés difficiles, quelle que soit la qualification des demandeurs, si bien que des centaines de milliers d'emplois ne sont pas pourvus – j'ai songé à ce que serait peut-être son avenir dans cette patrie, « *mère blafarde* », qui a inventé les droits de l'homme (la déclaration américaine dont elle s'inspire n'a fait que proclamer ceux des citoyens d'un pays) mais ne les a jamais vraiment respectés.

Puis je me suis rappelé que dans mon enfance, les familles de commerçants ou artisans, et les familles paysannes dont elles étaient issues, trouvaient tout naturel de faire travailler les enfants dès le plus jeune âge, selon leur force. J'avais la chance d'appartenir aux premières toute l'année, et aux secondes pendant les vacances. Très paresseux, je me dérobaï de mon mieux aux tâches qu'on me demandait, la seule sanction étant la surprise et quelques moqueries. Puis, vers l'âge de douze ans, je me suis mis à aider gratuitement, cela allait de soi, et de toutes mes forces mon père à la cave, à la vente et à quinze ou seize ans à de lourdes livraisons, et mes parents du Morvan à la fenaison, à la moisson, aux différentes récoltes et aux divers travaux des champs et des bois. Comme tous ceux de mon âge et de ma condition je n'en avais pas « vraiment besoin » : nous n'étions pas agressés par cette publicité monstrueuse qui s'en est prise aux jeunes à partir des années soixante – *La Baye*, pièce de théâtre de Philippe Adrien est la première œuvre, je crois, à en faire état, en 1967 – je travaillais pour l'honneur et pour le plaisir et n'ai eu besoin de gagner de l'argent que comme étudiant. Et je demande si, le siècle dernier, l'on n'est pas passé d'un excès à l'autre, en renonçant à l'exploitation impitoyable et sans frein du travail des enfants, telle que l'a pratiquée le XIX^e siècle, et telle que nous la pratiquons de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

nouveau, en toute hypocrisie et par personnes interposées, dans les pays émergents, pour édicter une interdiction rigoureuse en Europe, qui a correspondu à un allongement des études obligatoires, comme si toute la société avait adopté le point de vue de ces enseignants bornés qui ne jurent que par les diplômes, avec pour effet de décourager et de démoraliser des adolescents incapables de suivre l'enseignement secondaire, mais qui auraient pu s'épanouir dans l'exercice de tâches à leur mesure, exécutées dans des conditions dûment contrôlées ?

Quand donc ce vieux pays de vieux abandonnera-t-il enfin ses préjugés archaïques, ses fantasmes et son fonctionnement machinal, sources de tant de maux, pour prendre en compte le monde réel dont il n'est qu'une petite partie, et s'y adapter ?

Lundi 5 août 2013

Les Boutefeux

Il en est de notre actualité nationale comme de la presse : elle a ses marronniers ! Aussi sûrement que la photo de la place de la Concorde au 15 août, revient le « problème » du voile islamique. On en sourirait si cet acharnement n'était gros de menaces pour la paix civile et ne témoignait de l'archaïsme et de la bêtise de notre « classe politique ». Décidément, je ne puis croire qu'on a les gouvernants qu'on mérite.

Ancien enseignant, élevé dans le respect de la laïcité dont l'église catholique elle-même avait fini par reconnaître les bienfaits, j'ai d'abord ri du détournement tenté par le clan Le Pen pour faire, d'un instrument de paix sociale et de respect mutuel, une arme de guerre. Franchement, j'ai eu la naïveté de croire qu'une manœuvre aussi grossière ne pouvait réussir. Mais comme disait à peu près le docteur Goebbels, « plus c'est gros, mieux ça passe » ! Qu'une partie de la droite puisse se rallier à l'intolérance n'a rien qui puisse étonner, mais que notre prétendue « gauche » lui emboîte le pas, jusque dans ses instances dirigeantes, laisse pantois. Il faut le dire bien haut : si l'opposition politique gauche-droite a un sens, l'étiquette « gauche », tombée aux mains de gens sans aveu dont on ne sait s'ils sont des crétins ou des cyniques (je proposerais, dans une motion de synthèse, qu'on leur reconnaisse ces deux qualités) masque aujourd'hui une marchandise douteuse, pour ne pas dire avariée. Qu'on m'entende bien : je sais que le voile intégral n'est qu'une coutume limitée à quelques pays, et ne répond à une prescription religieuse que dans l'esprit des fondamentalistes, qui ignorent tout de l'histoire ; j'estime que cette coutume discriminatoire est une offense faite aux femmes, et une manifestation particulièrement odieuse du régime

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

patriarcal, et je fais confiance aux femmes musulmanes pour s'en libérer bientôt ; je tiens aussi pour évident qu'il est des circonstances où personne ne doit refuser de montrer son visage : contrôle d'identité, y compris à l'entrée d'une salle d'examen, démarche officielle où il faut pouvoir identifier la personne, et je me souviens d'un texte persan où une femme ôte son voile en entrant dans le bureau d'un fonctionnaire. Mais je dis que s'en prendre périodiquement, en France, aux femmes voilées, est une ânerie et un crime.

Car enfin, de quoi s'agit-il ? De légiférer sur l'accoutrement des citoyens ! Le gouvernement de Sarkozy a osé le faire, celui de Hollande continue d'appliquer scrupuleusement ses lois scélérates. Résultat, après plusieurs années : un peu plus de 700 contrôles et verbalisations, qui ont finalement touché 400 femmes portant le voile intégral, ce qui veut dire que chacune d'elles a été interpellée deux fois ! C'est dire la menace que le fanatisme islamique fait peser sur notre société ! Bien entendu, aucun de nos sages législateurs, comme aucun de nos policiers zélés n'a le pouvoir d'imposer à sa fille la manière dont elle doit s'habiller, et c'est fort heureux ! Si vous objectez qu'une loi vestimentaire ne peut qu'être perçue comme une provocation par les jeunes – et il faut espérer que, si l'on osait leur interdire le voile, nos étudiantes, petites-filles de ces soixante-huitards qui ont proclamé « nous sommes tous des juifs allemands ! » l'adopteraient massivement, qu'elles soient ou non musulmanes ; que l'université a pour vocation de réunir dans son travail civilisateur des gens de toutes sortes, de toutes convictions et de toutes croyances, que l'on n'y a jamais interdit la soutane et les costumes religieux, et que c'était le cas même dans l'enseignement technique : l'un des premiers jurys auxquels j'aie participé, celui d'un concours de recrutement

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

d'infirmières, comprenait deux religieuses dans le costume très pittoresque et « ostentatoire » de l'époque, sans que personne en fût choqué ; enfin que le combat laïque a consisté à libérer les citoyens et l'État, dans un vieux pays catholique, du magistère de l'Église, en même temps qu'il affranchissait cette dernière de la tutelle de l'État, et non à humilier les croyants et à prescrire aux bonnes sœurs et aux curés quels uniformes ils devaient porter, on vous répondra par un argument massue : « selon un sondage, 78% des Français approuvent l'interdiction du voile islamique. » Et alors ? Si on leur demandait s'ils condamnent le chômage organisé et les inégalités monstrueuses, combien seraient-ils à répondre « oui » ? Mais résoudre ces vrais problèmes est une autre paire de manches ! Et l'on sait bien que la plupart de nos concitoyens regrettent l'abolition de la peine de mort : pour autant on n'a, heureusement, pas osé revenir sur la loi Badinter !

Je me suis intéressé naguère dans ces pages, dans la rubrique *La Vie de château*, à l'incroyable dilapidation de l'argent public pratiquée de longue date par tous nos gouvernements, qui créent sans cesse et au moindre prétexte, au profit de leurs amis, des « comités Théodule ». Jusqu'ici, il ne s'agissait que de gabegie. Aujourd'hui, cette pratique montre qu'elle peut avoir des effets extrêmement pervers. La dernière relance de cette polémique vient en effet du Haut Conseil à l'intégration, « instance de réflexion et de propositions » créée en 1989 par Michel Rocard, qui fut souvent mieux inspiré. Pour rappeler leur existence, ses membres n'ont rien trouvé de mieux que d'interdire « *dans les salles de cours, lieux et situations d'enseignement et de recherche des établissements publics d'enseignement supérieur, les signes et tenues manifestant ostensiblement une appartenance religieuse* ». Outre que le ridicule s'attacherait dans n'importe quelle nation civilisée à ceux qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

présenteraient une telle proposition, on ne saurait mieux faire pour retarder l'intégration des musulmans récemment immigrés : elle est déjà faite pour les autres. Mais voilà, il faut bien que ces Messieurs et Dames justifient leurs émoluments ! Et que dire du ministre de l'Intérieur, Manuel Valls, qui s'associe à ce beau projet parce qu'il est « *partisan d'une laïcité qui nous permet de vivre ensemble, qui permet d'émanciper les femmes* » ! Bien sûr, le président d'un autre comité Théodule imaginé par Jacques Chirac en 2004 et mis en marche le 8 avril 2013 par François Hollande lui-même, qui en a nommé les membres, l'Observatoire de la laïcité, puisqu'il faut l'appeler par son nom, associé au président de la Conférence des présidents d'université, ont condamné cette initiative, et Geneviève Fioraso, ministre des Universités, a demandé « *Qu'on n'invente pas des problèmes là où il n'y en a pas* », mais le mal est fait, et la presse fait ses choux gras de l'affaire et attise l'incendie.

Le plus consternant est peut-être de lire, dans *La voix du Nord* du 09/08/2013, sous le titre *Le foulard, nid à polémiques* un article signé par un soi-disant journaliste, Matthieu Verrier, qui commente la polémique entre les deux ministres en énumérant dans les termes suivants ce qu'il nomme ses « *ingrédients* » : « *la réaction ferme du ministre de l'Intérieur, un sondage et un ministre subalterne s'opposant à son médiatique collègue.* » Un pays où l'on peut écrire sans soulever l'indignation que la fonction universitaire est subalterne par rapport à la fonction policière affiche son délabrement moral. Faudra-t-il que nos voisins Allemands, Espagnols et autres ramènent les Français à la raison, au respect des droits humains et à la vertu de tolérance ?

Lundi 12 août 2013

Terreur en Égypte

Les progressistes égyptiens, qui ont fait alliance avec les putschistes contre les islamistes, n'ont pas tort de rappeler que la Révolution française a triomphé par la Terreur. Peut-être ignorent-ils, comme nos jeunes générations, à qui nos gouvernants – de droite comme de « gauche » – refusent l'enseignement de l'histoire du XIX^e siècle, parce qu'il fut l'époque des conquêtes ouvrières contre la bourgeoisie triomphante, que la Terreur s'est reproduite tout au long de ce siècle à chaque soubresaut populaire et jusqu'à la sauvage répression de la Commune de Paris, de la semaine sanglante du 21 au 28 mai 1871 à la déportation des survivants en Nouvelle-Calédonie, où ils ont retrouvé les rebelles algériens des Aurès, jusqu'à l'amnistie qui n'intervint qu'en 1880, et au-delà avec l'utilisation de l'armée contre les grévistes, comme à Anzin en 1884.

Mais comparaison n'est pas raison. La Révolution française s'est produite dans un pays riche et puissant, dont la démographie était stabilisée depuis un bon siècle. Les événements d'Égypte se déroulent dans un pays pauvre, largement dépendant des États-Unis, et dont la population, multipliée par vingt au cours des deux derniers siècles continue à croître, quoique en décélérant. Surtout, la bourgeoisie française avait pu jeter en pâture les biens du Clergé à la fraction la plus riche de la paysannerie, ce qui lui a valu l'appui de cette classe. Enfin, les militaires égyptiens, du moins leurs cadres supérieurs, qui ont confisqué à leur profit exclusif les richesses du pays, ressemblent moins aux bourgeois du XVIII^e siècle qu'aux féodaux du XI^e, et n'ont rien à offrir aux masses incultes, que du sang et des larmes.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

On n'est sorti de la féodalité qu'avec le développement de nouvelles sources de richesse qui ont fini par appauvrir les possesseurs des terres. C'est dire que les maîtres des pays arabes, qu'ils soutiennent la réaction islamique comme les émirs orientaux du pétrole, ou qu'ils tendent vers la modernité, comme les traîneurs de sabre occidentaux, ont de beaux jours devant eux.

Lundi 19 août 2013

Avis de recherche



Au dos de cette photo figure la mention suivante : « *Behoradji Pinto et Cassape Gobata Cal de Faniosse* ». Behoradji Pinto, né vers 1870, était le grand-père de Sarah, Éliane et Lucienne PINTO. Nous ne savons rien de Cassape Gobata (le boucher ? c'était aussi le métier de Behoradji, à Istanbul puis à Paris), et ne pouvons situer Faniosse (sans doute s'agit-il d'un quartier, mais de quelle ville ?).

Merci à toute personne qui pourrait répondre à l'une ou l'autre de ces questions de contacter notre Association.

Janvier 2013

L'avis qui précède, paru sur le site [Al Syete](#), n'a obtenu jusqu'à ce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

jour aucune réponse. Mais pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ? Ce site a été visité en un an – ce qui ne signifie pas qu'à chaque visite il soit lu attentivement – par des internautes des cinq continents et de soixante-sept pays. Parmi eux figurent tous les riverains de la Méditerranée, à l'exception de la Libye, et la plupart des états d'Europe centrale. Pourquoi ne pas lancer un appel aux lecteurs ?

J'en profite pour remercier de leur aide mon savant neveu et les non moins savantes collègues qui lui ont prêté en un temps record leur gracieux concours, et pour publier leurs réponses, qui laissent malheureusement la question en suspens.

« A mon avis, *fainosse* n'est pas roumain : le mot roumain le plus proche serait *fanina* forme dialectale de *farina* (= le français *farine*) avec le dérivé adjectival *fainos* (=le français *farineux*) et *fainoase* (=des produits qui contiennent de la farine). Il est vrai qu'à Bucarest il existe un quartier qui s'appelle *Fainari* et qui est un ancien quartier juif, mais je ne connais pas le nom de ce quartier en ladino, malheureusement. Je pense que le roumain est une mauvaise piste pour trouver l'explication de la note sur la photo dont tu me parles. Qu'en pensent les hispanophones ?

Il faudrait presque faire un dictionnaire du ladino, si cela n'existe pas encore!

En tout cas, j'ai demandé des renseignements à des amis roumains qui connaissent très bien les dialectes roumains, mais aussi à Myriam Benarroch qui est spécialiste en portugais et en espagnol et qui a de bonnes connaissances sur le monde juif : je te tiens au courant si j'ai du nouveau.

4 juin 2013

Les roumains et les ladins (rhéto-roman) me confirment que ce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

n'est ni du roumain, ni du rhéto-roman (ladin). Par contre, pour l'espagnol et le grec, Myriam Benaroch a trouvé des informations qui peuvent être intéressantes, à mon avis.

Voici ce que Myriam m'écrit :

Faniosse n'est pas répertorié dans les dictionnaires de ladino et de judéo-espagnol que j'ai consultés. Je pense toutefois que *Cal de Faniosse* est un nom de lieu. *Cal* est très courant, à la fois dans le sud de la France, en occitan, en particulier dans la région de Nice (j'ai trouvé sur internet *Cal de Spagnol, Cal de Moura*), mais aussi en catalan : cela signifie "chez le". Par exemple, de nombreux restaurants à Barcelone s'appellent *Cal de* quelque chose. J'en ai trouvé en Galice aussi (*Cal de San Mamede, Hornos de Cal de la Guirra*).

Mais *Call* avec *-ll* est aussi le nom servant à désigner le quartier juif historique en Catalogne. Je suppose que vous avez lu ce que l'auteur du livre où figure la photo légendée dit sur *Faniosse* (p. 33): "Je n'ai trouvé aucune trace de Faniosse. Il existe bien une petite île du nom de Phanos (750 habitants) dans la mer Ionienne, près de Corfou. Phanos (qui a l'éclat du jour) et Phanios sont des noms de personnes répandus, depuis la mythologie grecque, dans tout ce qui fut l'aire hellénistique, et des rues portent ce nom jusqu'en Égypte. Faniosse est-il la transcription plus ou moins fidèle du nom d'un quartier de quelque ville du Levant ? Ce nom n'évoquait rien aux vieux Turcs que j'ai rencontrés au Cal... de la rue Popincourt !"

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

L'auteur dit donc que *Phanios* est un nom de personne répandu et aussi un nom de lieu. Mais avec la graphie *Faniosse*... cela sonne plus occitan ou français régional du sud peut-être ? Sur internet, j'ai trouvé de nombreux noms de famille Fanios en Grèce (Vassilis Fanios, etc.). Il y a aussi de très nombreux Fanios émigrés aux Etats-Unis (cf. <http://www.ancestry.com/name-origin?surname=fanios>).

Ultime remarque, *fañozo* en judéo-espagnol signifie "nasillard, qui parle avec le nez". On a l'équivalent en espagnol *fañoso* et en portugais *fanboso*. Il faudrait voir si *faniosse* existe en français régional ou en occitan, mais je n'ai pas de dictionnaire ici. »

31 mai 2013

Marta Andronache

Les citations de *faniosse* sur Google varient et n'apportent pas de réponses très satisfaisantes : il y eut un texte roumain où la traduction automatique recrachait le même mot dans un contexte incompréhensible, même chose pour celle du texte italien de <http://www.comunecamugnano.gov.it/> « *E se l'inverno per qualche motivo faniosse aj̀.rrsi sentire, i nostri vecchi ci hanno sempre ani'loniti casi:* » où le mot semble être une forme verbale dialectale, bien que Camugnano soit très proche de la Toscane. Sur le site <http://a7bab-al3rb.com/vb/member.php?u=10189>, il s'agit bien d'un d'un nom propre, enfin le site :

<http://joepet.freeshell.org/besinat/tiegse.htm>

dont voici un extrait : « Ti nu, fiah. Tehiwih nearay hapooti ehium dugo tihileg Keitottun me re buoco buye **faniosse** » pose un problème inédit : impossible de dire dans quelle langue il est publié, Google l'identifiant comme... anglais ! Cela ressemble à la transcription d'une langue non indo-européenne. Peut-être les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

personnes qui s'expriment sur ces sites pourraient-elles être contactées ?

À ce point de l'enquête il semble probable que l'ancêtre Behoradji Pinto ait désigné par *famosse* (que ni lui ni personne n'écrit avec une majuscule) un troisième personnage, à moins que ce ne soit le surnom de son compagnon ? Voilà (comme on dit si souvent aujourd'hui), vous avez tous les éléments pour répondre. Merci d'avance.

Lundi 26 août 2013

Syrie

« *Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer.* »

(Lettre du roi de Prusse à Voltaire, de Meissen, le 12 mai 1760)

De Gaulle, dont il serait ici trop facile de rappeler les propos sur « *l'Orient compliqué* », était l'homme du monde le moins accessible à la pitié. Aussi a-t-il eu ce mot impitoyable : « *Toute vieillesse est un naufrage.* » Il est de brusques naufrages, le bateau sombre en quelques minutes ; il en est d'interminables. Il faut donc se méfier de l'âge, qui pousse au cynisme et à l'excessive prudence des conservateurs. Pourtant, un froid examen de l'atroce actualité syrienne y inclinerait.

Rions donc, mais « *d'un ris sardonien* » (Du Bellay).

Si les folles gesticulations des Occidentaux ne s'y rapportaient pas, il y aurait en effet de quoi rire : le 26 août, un titre du journal *Le Monde* attribuait à Hollande ces fiers propos : « *Il faut punir Assad !* » et on apprenait le lendemain 27 septembre, dans les mêmes colonnes, que nos soldats achètent, de leurs propres deniers, leur équipement, au prix modique de 2 525 €, parce que celui que leur fournit le roi Hollande, grand conquérant devant l'Éternel, est de la même qualité que les sous-vêtements anachroniques que notre armée de circonscription offrait dans les années 1950 à ses 500 000 appelés : gris et piqués de mystérieux petits points noirs, ils dataient sans doute de la première guerre mondiale ! Mais le reste de l'équipement (vêtements et chaussures – si l'on ne se souciait pas d'élégance –, armes, etc.) était d'excellente qualité, du moins dans mon unité, même si les avions avaient beaucoup servi et si camions et jeeps provenaient des surplus américains. En somme, même dans le domaine militaire,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

on régresse vers l'Ancien Régime : petite armée de métier, soldats équipés à leurs frais... On comparera les coups de menton et la sottise vanité de notre « chef des armées » aux propos désabusés d'un vrai conquérant, quoique à une petite échelle, ce pauvre « Grand Frédéric » qui porta toute sa vie le poids de son éducation et dut se conformer à l'idée sinistre, qui lui avait été durement imposée par son père, de leur métier de roi.

Le grand frère américain ne se ridiculise pas moins, qui a eu l'imprudence, il y a un an, de tracer « une ligne rouge », l'emploi des armes chimiques, et qui s'aperçoit que ce chacal d'Assad est capable de le braver ! En somme, Obama a été victime, toutes proportions gardées, du syndrome des présidents français : ces gens-là se font tous une idée excessive de leur pouvoir. Il était pourtant le mieux placé pour savoir ce qu'un excellent commentateur entendu à la radio, mais dont je n'ai malheureusement pas compris le nom, disait cette semaine et que je rapporte de mémoire : « *L'armée américaine n'a actuellement qu'un souci, la Chine. Le reste du monde est sous-traité, mal traité ou pas traité du tout.* » : on aura reconnu le sort fait à la poussée islamique en Afrique, affaire sous-traitée par la France, celui qui est réservé au conflit entre Israël et les Palestiniens, mal traité au moyen de palabres poursuivies par les deux parties avec la volonté de ne pas aboutir, parce que les États-Unis n'exercent aucune pression sur chacun des intéressés, enfin le problème syrien, qui touche si peu Obama qu'il n'est que trop content de saisir la perche que lui tend le grand humaniste Poutine, et qui leur permettra de noyer le poisson, c'est-à-dire de laisser le tyran de Damas achever tranquillement son œuvre monstrueuse de « pacification » et de « normalisation » !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Pourtant, il y a surtout de quoi pleurer.

Il est des mots historiques qui n'ont peut-être jamais été prononcés, mais qui décrivent si parfaitement une situation qu'on ne se lasse pas de les attribuer à toutes sortes d'auteurs. C'est le cas de cette réplique que l'on prête au moins à trois présidents américains, à propos de trois dictateurs d'Amérique centrale ou du sud : « *C'est un salaud, mais c'est notre salaud !* ». S'agit-il de Roosevelt, de Kennedy ou de Truman ? Impossible de le savoir, Yahoo promet à ce sujet plus qu'il ne tient. Peut-on l'appliquer aux rapports qui unissent Assad à l'Occident ? Les choses sont plus complexes.

À propos du Proche-Orient, on observe une singulière convergence entre deux grands esprits qu'un gouffre sépare, large de deux siècles : Montesquieu, le génial amateur des Lumières, et l'historien Fernand Braudel. Le premier s'appuie sur une théorie des climats non moins fantaisiste que celle des animaux machines de Pascal : mais toutes deux cherchent à expliquer des intuitions qui ne sont pas entièrement fausses, dans la mesure où l'esprit humain est capable d'approcher de la vérité ou plutôt d'en produire. Et il en déduit que la tyrannie est inévitable sous certains cieux. Le second affirme, contre Paul Valéry, que les civilisations ne sont pas mortelles (je suppose qu'il veut dire qu'elles ne mourront pas tant que l'aventure humaine se poursuivra). De là à penser, comme Montesquieu, que l'Orient et le Proche-Orient seront toujours soumis à des pouvoirs autoritaires et violents, il n'y a qu'un pas. Il est pourtant permis de ne pas les suivre et de chercher d'autres explications à la situation qui prévaut dans ces régions. On n'aura rien dit en constatant qu'on y assiste aux répercussions de la décolonisation, car le mal est plus ancien et plus profond. Le problème est que le Proche-

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Orient est une marmite de sorcières où cuisent dans un bain d'intolérance d'innombrables religions dominées par l'islam, lui-même en proie à d'inexpiables divisions. C'est ainsi que les descendants des fondateurs de grandes civilisations auxquelles nous devons tant, et qu'un ex-otage décrit comme des gens aimables, chaleureux et intelligents, mais toujours prêts à égorger les « infidèles », et on est toujours l'infidèle de quelqu'un, ne peuvent coexister que sous la férule d'un pouvoir violent qui leur impose la paix. Des dictateurs comme Saddam Hussein, Moubarak et Assad, dont il n'est pas question d'approuver les méthodes sanguinaires et la profonde corruption, représentent cette indispensable coercition. Ils représentent aussi la modernité, dans la mesure où ils sont ouverts, avec une petite minorité de privilégiés, à certaines influences de l'Occident.

N'aurait-on le choix qu'entre eux et le chaos ? Sûrement pas, dans la mesure où, de plus en plus nombreux, des jeunes et des femmes exigent dans ces pays de bénéficier des droits humains qui leur sont refusés au nom d'une prétendue différence culturelle, et commencent à jeter un regard plus distancié et plus scientifique sur leur religion, sans la renier. Il faut donc traiter ces nations en adultes, comme elles le méritent, laisser le temps au temps, et se garder d'intervenir dans des conflits révoltants, certes, mais que l'intrusion des Occidentaux ne peut qu'envenimer.

Lundi 16 septembre 2013

De quoi se fâcher

Chaque jour, l'état du monde fournit bien des sujets d'indignation, et il serait facile d'en faire une rubrique régulière. Il ne s'agira pourtant pas ici des grands maux qui frappent l'humanité depuis toujours, et dont elle est largement responsable – guerres, famines, etc. – mais de ces multiples petits abus qui sont le poil à gratter de la vie politique hexagonale parce qu'ils corrompent sournoisement mœurs et institutions. En voici trois exemples récents, empruntés aux beaux titres du *Monde*.

Edmund Phelps : « L'histoire de l'innovation s'est arrêtée à la fin des années 1960 » (28/08/2013)

Le lecteur ignorant apprend du même coup que cet hurluberlu a reçu le Prix Nobel d'économie en 2006. Hurluberlu, dites-vous ? C'est que, quand on a été le témoin des changements intervenus depuis un demi-siècle du fait des progrès de la science – et dans tous les domaines, technologies, médecine, information, économie... – on reste pantois. L'innovation est si présente que c'est un lieu commun, depuis plus de vingt ans, de dire que les enfants des nouvelles générations exerceront plusieurs métiers dans leur vie, dont la plupart n'existent pas encore, et cela se vérifie chaque jour. L'interviewer, Adrien de Ticornot, a d'ailleurs une réaction de bon sens :

« Pourtant, ne vivons-nous pas, avec, entre autres, Internet et le numérique, une grande phase d'innovation ?

– Oui, mais elle reste confinée à un petit nombre d'industries. »

Au début des années 1980, on a pu voir, dans les établissements où l'on formait les professeurs de l'enseignement professionnel (E.N.S.E.T.), les ateliers de toutes disciplines évacuer tout leur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

matériel, devenu soudain obsolète comme les savoirs et savoir-faire de nos professeurs, issus de l'élite ouvrière, pour remplacer ceux-ci par de jeunes diplômés de l'enseignement supérieur, et celui-là par des machines numériques. Et cela se passait dans un des pays les moins réactifs et les plus timorés de l'Occident !

Hurluberlu, donc ?

Pas du tout, et la fin de la réplique montre bien vite pour qui roule ce monsieur Phelps :

« *Il s'agit d'inventer de nouveaux produits qui augmentent la croissance économique.* » Autrement dit, ce qu'il faudrait, ce ne sont pas des inventions qui soulagent la peine des hommes ou améliorent leur confort et facilitent leur accès à la culture, ce sont de nouveaux besoins, de nouveaux gadgets parfaitement inutiles, sauf à ceux que leur production enrichit, et quelles qu'en soient les conséquences pour l'environnement et la survie des générations à venir.

Le dernier échange n'est pas moins révélateur : comme le journaliste lui reproche de « *Présenter le XIX^e siècle en exemple – alors que la violence des injustices économiques et sociales y a facilité l'essor des idéologies extrémistes* », le bon apôtre refuse de répondre parce que « *Dans ce livre, je veux montrer combien le système d'innovation [tel qu'il l'entend] est désirable et comment il serait bon et juste pour la plupart [sic] des gens.* »

Décidément, ce valet a bien mérité de ses maîtres !

« *La Cour des comptes s'attaque à l'organisation du travail chez EDF* » (15/09)

« *Dans son rapport annuel sur la Sécurité sociale, publié mardi 17 septembre, la Cour des comptes critique sévèrement le fonctionnement du marché des lunettes et des prothèses auditives.* » (17/9)

« *La Cour des comptes veut une réforme radicale des aides à la presse* »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

(18/09)

Une rapide consultation du site de cette très vénérable institution <http://www.ccomptes.fr/Nos-activites/Cour-des-comptes> suffit à vous rassurer : sa fonction est bien, depuis sa fondation en 1807, de contrôler les finances publiques et de dénoncer les dysfonctionnements et les abus qu'elle pourrait relever, ce dont elle s'acquitte ponctuellement chaque année, même si ses avis, qui ne sont donnés qu'à titre consultatif, ne sont pas toujours, loin de là, suivis des réformes et des sanctions qui s'imposeraient.

Pourtant, depuis peu de temps, on voit cette instance administrative élargir sans limites ses interventions au domaine politique, et jusqu'au ridicule, qui malheureusement ne tue plus personne dans notre beau pays. On dit que c'est Philippe Séguin, qui montrait si drôlement son derrière à Mitterrand, en signe de soumission au Grand Singe (voir le premier article du premier livre de *Au Fil des jours*, pages 5 et 6), qui serait à l'origine de cette étonnante dérive. En fait, elle plaît évidemment beaucoup aux courageux « pouvoirs » qui président aux destinées de la République, bien trop contents de fuir leurs responsabilités et de s'abriter derrière le gouvernement des juges.

« *Le ras-le-bol fiscal des grandes banques françaises* » (19 septembre)

Sous ce titre amusant (mais qui se souvient que cette expression d'origine argotique ne renvoie pas au bol de riz trop plein mais... au cul !) on apprend que MM. nos banquiers sont ulcérés d'avoir à verser 8 milliards de taxes à l'État, soit l'équivalent « *des profits des cinq grandes banques françaises en 2012* ».

Cette information affligeante appelle au moins trois remarques :

- L'alourdissement indéfini des charges fiscales, poursuivi avec constance depuis des lustres par les gouvernements de (vraie)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

droite et de (fausse) gauche est certainement tout le contraire de ce qu'il faudrait faire, mais les vraies économies, sur les gaspillages de l'État, demanderaient du courage.

- Il y a belle lurette qu'il n'existe plus de « grandes banques » en France. Elles furent jadis parmi les plus prospères de la planète, les Français (pas tous, mais en nombre suffisant pour assurer cette réussite) étant riches et fort économes. Mais nos P.D.G. pleureurs ont joué avec l'argent qui leur était confié, au lieu de le faire fructifier – ce qui aurait demandé du travail et de la compétence – joué et perdu. Et ce sont les contribuables (c'est-à-dire les moins riches de nos concitoyens) qui les ont renfloués, ou plutôt qui leur ont permis de ne pas sombrer corps et bien.
- Quant aux prétendus services que les banques françaises rendent à l'économie, il suffit de regarder les « produits » qu'elles offrent : des assurances vie, des systèmes d'alarme (contre les cambrioleurs) et des téléphones portables ! Mais les P.M.E. qui font la force d'une économie moderne n'ont qu'à aller se rhabiller et vendre leurs brevets à l'étranger, si elles ont besoin d'argent !

Ainsi va le bateau France...

Lundi 23 septembre 2013

L'Horloge

*« Dors comme un enfant bien sage,
L'horloge, vieille souris,
Qui croit manger du fromage
Grignote un morceau de nuit. »* (Berceuse)

Voici presque trois quarts de siècle que je t'entends compter ponctuellement les minutes et les heures de ma vie, mais tu n'avais pas attendu que j'en sois informé pour t'atteler à cette tâche. Tu as déjà dépassé de beaucoup l'espérance de vie de la plupart de nos contemporains : cela fait un bail, à l'aune de nos brèves existences, mais ce n'est pas tellement pour toi, qui croques les heures depuis cent-trente-cinq ans, soit 1 182 600 heures ou 70 956 000 minutes !

Mais plus que cette longévité, j'admire l'extrême simplicité de ta constitution. Un long corps de bois dont les planches minces (de hêtre ?) ne pèsent presque plus rien, une visage d'émail composé d'un beau cadran qui n'a pas pris une ride, entouré d'un clinquant un peu noirci, à la vérité, dont le motif représentant une riche corbeille de fruits reprend en abîme le symbole d'opulence et d'abondance que tu fus et cache un cerveau de fer qu'animent les battements réguliers d'un balancier revêtu d'une mince couche de cuivre, cadran et balancier protégés par des vitres de facture archaïque où sont restées enfermées quelques bulles d'air... N'oublions pas, bien sûr, les lourds poids de fonte suspendus à de simples ficelles qui entretiennent le mouvement des aiguilles et celui du timbre, qui retentit une fois à chaque demie, et une à douze fois à chaque heure, et interrompt brutalement par un incroyable vacarme les plus beaux moments des concerts ou les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

phrases-clés des dialogues retransmis par la télé, ou se mêle indiscrètement aux conversations qu'il faut interrompre.

Car tu n'es, au fond, qu'une vieille paysanne bavarde, qui n'a jamais appris les bonnes manières. Les ignorants te baptisent « comtoise », mais le nom du commerçant qui t'a troquée contre une montre ne or – A. TESTE, dont l'horlogerie, place de l'Hôtel de Ville, figure encore sur d'anciennes cartes postales – et la ville où tu es née – Lormes – proclament fièrement sur ton cadran tes origines morvandelles. Il ne m'est pas difficile d'imaginer ton long voyage précautionneux de douze kilomètres, arrimée sur quelque charrette, tout au long de cette route dont je connais par cœur chaque détour pour l'avoir cent fois parcourue, à pied, en voiture à âne ou à bicyclette : sans parler de l'auto, qui a aboli les distances et transformé nos campagnes et nos bois en paysages fuyants qui basculent bientôt dans l'oubli. Et je revois comme si j'y avais été ton entrée triomphale dans cette chaumière qui était l'embryon de la grande maison de grand-mère, et dont tu serais longtemps le seul luxe.

Car bien avant de devenir la compagne des jours de mon père et des miens, chargée de nos souvenirs d'enfance que tu ne cesses d'évoquer à chaque tic-tac, ton arrivée dans notre famille a marqué son entrée dans la modernité. Certes, les « comtoises » sont apparues au XVII^e siècle, et tu fus parmi les dernières nées. Mais les parents de « grand-mère » (c'était la grand-mère de mon père) en avaient possédé une avant elle, achetée précisément moins de vingt ans auparavant pour permettre à la petite écolière de ne pas prendre la route (ou plutôt les chemins creux) au milieu de la nuit, par erreur, comme cela lui était arrivé. C'est que notre Morvan est resté à l'écart du progrès jusqu'au milieu du XX^e

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

siècle ! Ce que vous apportiez, c'était une nouvelle manière de mesurer l'écoulement des jours, où chaque heure avait son importance, en un temps où la République commençait à fixer des rendez-vous impératifs et précis aux citoyens : l'école, puis pour les garçons, l'armée, et bien d'autres activités nouvelles allaient bientôt rythmer le cours de la vie.

J'aimerais que mes héritiers t'entourent du respect et de l'affection qui ne t'ont jamais manqué parmi nous. Mais s'il est aussi facile que plaisant, dans nos humbles familles, de transmettre la vie, il n'en va pas de même de la mémoire. Et puis ils appartiennent déjà à une autre époque, où les montres elles-mêmes deviennent des objets de musée, et où le temps se mesure en minutes : il ne disent plus dix heures et demie passées, mais vingt-deux heures trente-deux, et chaque jour les éloigne de leurs racines terriennes, qu'ils soupçonnent à peine. Enfin tu n'es pas non plus éternelle : ton mécanisme paraît toujours inusable, mais ta gaine de bois craque sous son poids, et il me faut parfois faire appel à l'un des derniers horlogers dignes de ce nom pour rétablir ton fragile équilibre : les paysans, eux, savaient : c'est une question d'oreille et de patience, qualités qui ne se perdent pas mais s'appliquent à d'autres objets. Pourtant, j'ai la quasi certitude que tu me survivras, et cela me plaît : tu berceras mon entrée dans le dernier sommeil.

Lundi 14 octobre 2013

La Honte

« *Et c'était comme si la honte devait lui survivre.* » (Kafka, *Le Procès*)

Dans le billet *Présidentielles* du jeudi 10 mai 2012, j'écrivais : « *De toutes manières, les grands perdants, à moyen terme, sont les barons socialistes douillettement installés dans l'opposition depuis des lustres et qui ont cru, en désignant le plus falot des candidats de leur parti, assurer par une nouvelle défaite la possession de leurs fiefs d'élus régionaux et locaux, d'où les premières consultations les balaieront à coup sûr, parce qu'on leur fera porter la responsabilité des échecs que leur soumission à la pensée libérale et les limites étroites des pouvoirs nationaux rendent prévisibles.* » Qu'on me pardonne cette longue auto-citation. La prévision qui y était exprimée ne relevait certes pas de la voyance, j'avais seulement hésité entre « falot » et « bête ». C'est évidemment le second adjectif qui aurait été le plus convenable, comme le montre la lamentable affaire Leonarda.

Mais aussi, mettons-nous à la place de ce malheureux président que tous les médias, et sans doute une bonne partie des citoyens, mettent chaque jour en demeure de donner son opinion sur toutes choses ! Alors qu'il n'a jamais eu la moindre opinion sur rien, si ce n'est sa carrière ? Il ne reste pourtant pas grand chose à gouverner dans les vieux états-nations d'Europe, et c'est une grande chance pour eux, mais c'est évidemment encore trop pour ce notable qui a fait carrière dans les *combinazioni* d'un vieux parti qui est le véritable héritier du radicalisme façon Troisième République, dans le rôle d'un arbitre entre barons, et dont la principale prouesse politique aura été de conduire à une défaite imprévue, en sa qualité de premier secrétaire du P.S., celui qui fut notre moins mauvais premier ministre depuis Michel Rocard, son

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

candidat Lionel Jospin !

Si l'on se remémore cet itinéraire, on comprend mieux l'incroyable décision qu'il a prise au sujet de la jeune écolière extraite par les soins de la police d'un bus scolaire, comme au bon vieux temps du Maréchal, pour être expulsée avec sa famille : le *New York Times* parle plus justement de « *deportation* ». Décision qui n'en est même pas une, puisqu'il « propose » seulement à l'intéressée de quitter sa famille pour reprendre ses études en France. Ce faisant, il a cru agir en bon secrétaire du P.S., et satisfaire les différents « courants » qui font tout son charme, alors qu'il donnait des verges à tous, dans son parti comme dans l'opposition et dans la presse internationale, pour se faire battre !

Que peut-il sortir de ce désastre ? Deux conséquences positives, sans doute. En premier lieu, la décision (pour combien de temps ?) de « sanctuariser » l'école – un bien grand mot pour dire qu'on n'arrachera plus des enfants à leur pupitre comme au temps de Vichy, de Sarkozy... et de Hollande, hélas ! Une décision qui exaspérait à coup sûr, dans la police et le personnel préfectoral les éléments qui auraient en d'autres temps exécuté avec empressement les ordres de Vichy, et une fraction de l'opinion qui n'a même plus l'excuse du choc brutal que fut la défaite de 1940, et qu'un sondage BVA dit largement majoritaire. Mais faut-il le croire ? En second lieu, l'espérance que cet épisode achèvera de discréditer un vieux parti fourbu, qui depuis longtemps usurpe le titre de « parti de gauche » et qui n'a plus à proposer comme candidats « populaires » que des crypto-fascistes aux allures mussoliniennes.

Malheureusement, la relève à gauche n'est pas prête : les Verts ne

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

sont qu'un petit frère tout semblable au P.S., jusque par la présence dans leurs rangs de quelques éléments généreux (mais Noël Mamère l'a compris et a quitté ce bateau), le P.C. n'a plus de boussole et ne sait à quel saint se vouer pour survivre, passant sans vergogne du parrainage de Mélanchon, démagogue qui s'est fait un nom en quittant bruyamment le P.S. où il avait trop de concurrents, à celui de ce même P.S., dans l'espoir de sauver quelques sièges aux prochaines municipales. Dieu merci, l'histoire s'écrit ailleurs qu'à Paris !

Lundi 21 octobre 2013

Les Gènes de la France

Ce beau titre est emprunté à l'éditorial du journal *Le Monde* daté du 25 octobre, consacré à la fameuse opposition droit du sol (le pays accorde automatiquement sa nationalité à tout enfant qui y naît)/droit du sang (un enfant, même né dans ce pays, conserve la nationalité de ses parents, s'ils sont étrangers). Je ne sais pas si la France (éternelle) a des gènes, mais je constate que l'excellent résumé historique que cet édito consacre à la manière dont nous avons traité la question, au cours des siècles, montre clairement qu'il ne s'est jamais agi d'une question de principe, mais d'opportunité.

Sur le fond, l'expulsion d'un enfant scolarisé en France, que l'on arrache à son école pour ne pas le séparer de sa famille – ce fut l'argument de Laval qui envoya en déportation les enfants juifs que les nazis ne songeaient pas à lui réclamer – m'indigne, et cela d'autant plus que cette famille vivait parmi nous le plus légalement du monde depuis quatre ans, parce qu'elle avait demandé, à tort semble-t-il, le droit d'asile. Mais je ne vois pas très bien en quoi le droit du sol est plus « moral » que le droit du sang. Je constate seulement qu'il n'est nullement appliqué dans notre pays (il faut qu'un enfant né en France y réside depuis plus de quatre ans pour qu'il acquière la nationalité française), et que ce repli sur elles-mêmes de nos nations – car ce mouvement n'est pas seulement hexagonal – alors que leur population vieillit de façon inquiétante et qu'elles ont de toutes façons un besoin urgent de la renouveler et de recruter ailleurs la main-d'œuvre qui leur fait défaut, paraît aller à l'encontre de leurs intérêts. Il est vrai qu'il est conforme aux intérêts de tous ceux qui surexploitent les « sans-papiers ». Et je relève que la *Déclaration universelle des droits de*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

l'homme, à laquelle nous adhérons jusqu'à nouvel ordre, reconnaît à chacun le droit de vivre dans le pays de son choix :

« **Article 13**

1. *Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un État.*

2. *Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays. »*

ce qui me paraît la moindre des choses, même s'il faut reconnaître que l'application de ce principe dans le monde tel qu'il est ne va pas de soi.

Pourtant ce n'est pas de cet article que je voudrais parler, mais de celui du sociologue Jean-Pierre Le Goff, paru dans le même numéro. Il fut quelquefois mieux inspiré, me semble-t-il, mais à force d'observer les mutations sociales et les mouvements de l'opinion, il se croit obligé de les accompagner et dénonce comme « *gauchiste* » toute mise en cause des dérives auxquelles nous assistons et auxquelles le Parti « socialiste » s'associe, plutôt que de les combattre, ce qui demanderait un courage politique qui lui fait cruellement défaut, et quelques souvenirs de ce qu'il prétend être. Le titre de cet article a le mérite d'annoncer la couleur : « *Briser l'influence du gauchisme culturel* », mieux que le sous-titre : « *En finir avec la pratique de la "synthèse" et ses salmigondis, de trancher le nœud gordien entre angélisme et sens de l'État* », extrait maladroit d'une phrase qui, ainsi tronquée, devient presque inintelligible. Ce qui est visé est « *le gauchisme sociétal qui s'est approprié le magistère de la morale* ». Qu'il reproche à certains vétérans de mai 68 et à leurs émules d'appeler « *les lycéens à la lutte* », à propos de l'affaire Leonarda, se conçoit : les adultes ont une fâcheuse propension à manipuler les jeunes, toujours prompts à s'enflammer, pour toutes sortes de causes, bonnes et mauvaises.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Mais son principal grief à l'égard de ce courant est qu'il « *accentue la coupure de la gauche ["politique et sociale", c'est-à-dire du P.S.] avec les couches populaires* » en reprenant « *les schémas du passé : "lutter contre le fascisme" toujours renaissant, "faire payer les riches" en se présentant comme les porte-parole attirés des pauvres, des exclus et des opprimés de tous les pays du monde, en développant un chantage sentimental et victimaire contre la raison.* » Ce que Jean-Pierre Le Goff dénonce, ce n'est donc pas le gauchisme, mais la gauche elle-même, coupable à ses yeux de rester fidèle à ses idéaux. Car les prétendus socialistes les ont trahis une première fois en se ralliant à la monarchie électorale instituée par De Gaulle et endossant avec délices, chaque fois qu'ils ont pu s'y glisser, les habits un peu grands et de plus en plus démodés de ce brav' général. Car ils les trahissent chaque jour en rivalisant avec la droite qui, elle, reste fidèle à ses chères « valeurs », pour encourager les progrès d'un nationalisme égoïste, haineux et borné, héritier dégénéré du fascisme, peu dangereux sans doute parce qu'il sert surtout d'épouvantail parfaitement contrôlé, mais qui pourrait les cœurs et les esprits. Comme leurs compères de droite, ils s'arrangent très bien d'une évolution qui fera bientôt du SMIC, pour 90% des Français, un rêve presque inaccessible, et ont appris qu'il est plus facile et plus rentable de tondre cette masse que de demander leur juste contribution à ceux qui ont beaucoup d'argent et savent se défendre. Pour eux, « *faire payer les riches* » est un gros mot, et ils considèrent que se faire les avocats des victimes de l'ordre établi est un crime, « *un chantage sentimental et victimaire contre la raison.* » C'est qu'à leurs yeux, « *La raison du plus fort est toujours la meilleure.* »

Dans cette perspective pleine d'espoir ouverte par ce qu'il ose appeler « *une gauche républicaine et sociale* », le programme esquissé

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

par Jean-Pierre Le Goff est parfaitement cohérent : jeter par-dessus bord, pour alléger la barque du gouvernement qui prend l'eau, ses « gauchistes » (mais au fait, qu'y font-ils ?) ; faire toujours plus de concessions à l'extrême droite pour montrer son sens de l'État et des responsabilités. Leur seule excuse est que cet État-là (l'état-nation) n'est plus qu'un théâtre d'ombres, de plus en plus dépourvu de prise sur la réalité. De quoi angoisser ceux qui le sentent mais à qui on le cache, et qui souffrent de ce passage douloureux à un espace politique plus vaste, devenu indispensable alors que les grands courants économiques se détournent de la vieille Europe. De quoi inquiéter aussi ceux qui tirent encore un réel profit et, croient-ils, beaucoup d'importance, d'institutions désuètes et impuissantes et qui n'ont pas l'honnêteté de (se) l'avouer.

Lundi 28 octobre 2013

Préhistoire

Dans une famille, c'est bien connu, les cadets profitent de l'expérience de leurs aînés, et progressent souvent plus vite qu'eux. C'est le cas de la jeune Préhistoire, née dans la seconde moitié du XIX^e siècle, qui atteint déjà la maturité à laquelle sa grande sœur l'Histoire est péniblement parvenue en vingt-cinq siècles, si on la fait naître avec Hérodote et Thucydide. L'exposition *Mythique Préhistoire* qui s'est tenue du 6 mars 2010 au 31 janvier 2011 à Solutré et deux livres récents en témoignent : *Mythique Préhistoire*, le compte rendu de Sylvain Quertelet (Édition du Musée départemental de Préhistoire de Solutré, 2012) et *Le Passé du fantasme – la représentation de la Préhistoire dans la seconde moitié du XX^e siècle (1940-2012)* de Pascal Semonsut (Éditions Errance).

Cette maturité ne va pas jusqu'à un consensus entre archéologues sur les origines de la Préhistoire : il en va de sa naissance comme de celle du cinéma, de bien des techniques et de la plupart des sciences et, comme il fallait s'y attendre, une rapide enquête montre que chaque pays prétend plus ou moins en être le berceau : la France considère que son fondateur est Jacques Boucher de Perthes ; le Danemark, et ses voisins, dont l'Allemagne décernent ce titre à C.J. Thomsen qui, en 1836, avec Forchhammer (géologue) Nilsson (zoologue) et Worsaae décrit son déroulement en trois âges : Pierre, Bronze et Fer ; la Belgique semble leur préférer l'Autrichien Schmerling, « inventeur » d'un crâne d'enfant néanderthalien à Engis, dans la province de Liège, en 1830, lequel ne fut toutefois reconnu comme tel qu'en 1936, tandis qu'une thèse de M. Lanzarote Guiral affirme que la préhistoire est née en Espagne, et s'insurge contre l'impérialisme

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

des Français et des Allemands, qui tirent toujours la couverture à eux. Je ne sais malheureusement ni le russe ni le chinois, mais imagine sans peine que les empires où l'on parle ces langues ont aussi leurs revendications, comme les U.S.A. qui, me semble-t-il, ignorent superbement les noms précités et en avancent d'autres, tous anglo-saxons... Je me garderai bien de prendre parti dans cette savante controverse, et me contenterai d'observer que la mondialisation, dont on nous rebat les oreilles, a encore du chemin à faire...

Il se trouve que les auteurs que j'ai cités, qui voient loin dans le passé, n'ont pas d'autre horizon géographique que celui, fort limité, de notre petit hexagone béni des dieux, et que la maturité qui se manifeste dans leurs deux ouvrages consiste à savoir prendre ses distances avec ce que l'on enseigne, et à être capable de jeter un regard critique sur la façon dont la science s'est constituée. Et comme pour l'Histoire, on en apprend de belles : beaucoup de nos représentations de la Préhistoire sont le fruit de l'imagination la plus folle ! Les cités lacustres, plantées au milieu des lacs et des cours d'eau, pour mieux se défendre des ennemis à deux et quatre pattes, sont nées de la découverte de quelques pieux enfoncés dans la vase d'un lac suisse ; il se peut bien qu'ils aient servi de fondation à des huttes, mais ils se trouvaient à l'époque en bordure de l'étendue aquatique en question, et n'ont protégé leurs constructeurs que des inondations ! Le procédé de chasse si romantique, qui consistait à pousser le gibier jusqu'au bord d'une falaise pour le précipiter dans le vide et recueillir ses restes fumants dans la plaine est né de l'imagination d'un préhistorien qui n'a risqué cette hypothèse que dans un roman : il avait observé une quantité anormale d'ossements de chevaux au pied de l'éperon de Solutré, mais on n'y trouve pas de fractures

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

correspondant à une telle chute : les chasseurs apportaient seulement leur butin en cet endroit pour le traiter ! Bien pis ! Nos ancêtres d'avant les Gaulois n'étaient peut-être pas velus, nul ne peut dire s'ils étaient blonds comme Rahan ou bruns comme Tounga, ils ne vivaient pas au fond de cavernes où ils se fussent enfumés, ne se vêtaient pas, ou pas exclusivement, de peaux de bêtes, cousaient soigneusement leurs vêtements au lieu de jeter négligemment des dépouilles de loups sur leurs épaules, rien n'indique que leurs compagnes étaient des femmes au foyer soumises à leur seigneur et maître, qu'elles ne participaient pas à la chasse, ni même que nos lointains ancêtres aient toujours vécu dans la peur et la précarité... J'en passe et des meilleurs !

Si *Mythique Préhistoire* est plus didactique, *Le Passé du fantasme*, qui eût gagné à être plus soigneusement rédigé dans sa première partie et mériterait d'être réécrit pour le grand public sans les lenteurs, lourdeurs et répétitions auxquelles beaucoup de chercheurs se croient actuellement astreints, a le mérite d'ouvrir quelques perspectives sur les mécanismes psychologiques (les « fantasmes ») qui ont conduit des savants à forger ce passé mythique et les Français à s'en délecter. À partir d'une analyse des discours savants, de leur retransmission par l'école, des images diffusées par le roman, le cinéma et la bande dessinée, Pascal Semonsut montre comment les représentations de la Préhistoire relaient le discours sur l'homínisation – notre histoire est celle d'une longue ascension qui a fait de nous les plus intelligents et les plus beaux, et les maîtres incontestés de la planète (j'entends rire les mille milliards de fourmis, et les centaines ou milliers de milliards d'insectes qui la partagent avec nous, et s'apprentent à nous survivre) – ce qui suppose des ancêtres à la fois mal dégagés de l'animalité, mais déjà supérieurs par l'intelligence et assez

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

robustes pour survivre aux mille dangers et difficultés qui sont leur lot quotidien et qui mettent en valeur la sécurité et l'abondance dont nous jouissons. Il montre bien aussi comment les transformations de cette image épousent celles de notre société. Mais comment s'en étonner ? L'Histoire n'y échappe pas, et les « sciences humaines » sont toutes pétries d'idéologie.

Chose curieuse, l'enquête présente d'étonnantes lacunes : comment peut-on affirmer qu'on ne rit pas, ou très rarement, de la Préhistoire ? Et ignorer des films aussi remarquables que les post-soixante-huitards *Tarzoan, la honte de la jungle* (1975) et *Le Chaînon manquant* (1980) du Belge Picha ? Et *Silex and the city*, cette petite série d'animation, actuellement diffusée sur Arte, tirée des albums de Dargaud, où le dessinateur français Jul exploite le goût très américain de la transformation des héros nés de notre imagination en petits bourgeois, dont Mickey, troquant sa minimale culotte rouge contre le complet trois pièces et les pardessus confortables des années quarante, fut la première victime ?

Lundi 4 novembre 2013

Armistice

Pour mon père, la célébration de l'Armistice de 1918 allait de soi : ce traité l'avait tiré d'une captivité courte mais éprouvante marquée par les travaux forcés et la faim, succédant à deux années de piétinement dans la boue des tranchées qu'interrompaient de longues et absurdes marches d'un point à l'autre du front et des assauts meurtriers d'où il ne revint souvent qu'avec quelques hommes de sa compagnie. Sur la fin de ses jours, il raconta en pleurant à l'un de ses petits-fils qui n'a pu démêler s'il s'agissait d'une expérience vécue, ou qu'on lui avait rapportée, ou d'une histoire édifiante qu'il avait lue ou entendue, une anecdote bizarre : des soldats joyeux revenaient vers l'arrière. Sur leur chemin, ils avisèrent des camarades qui attendaient, immobiles, autour d'une batterie. « Venez donc, leurs crièrent-ils, la guerre est finie ! » Mais les autres ne les rejoignirent pas : ils étaient morts.

Pour lui, l'absurdité de la guerre tenait cette seule question : « Pourquoi eux, pourquoi pas moi ? ». Mais dûment formaté par l'école républicaine, il n'a jamais douté de l'utilité de ces grands massacres. Cela aide à vivre. Ma génération et a fortiori celles qui ont suivi sont fondées à s'étonner de voir encore célébrer – mais le fait-on ailleurs que dans notre pays cocardier ? – ce qui ne fut que la victoire militaire d'une coalition, dans cette interminable série de défaites et de victoires qui ont longtemps fait notre histoire, celle de 1918 ayant été obtenue contre un peuple qui nous est aujourd'hui si proche, et exploitée de façon si stupide (« l'Allemagne paiera ! ») qu'elle déclencha, moins de vingt ans plus tard, la vague de barbarie la plus monstrueuse que l'humanité ait engendrée, alors que l'on avait réussi à faire croire aux combattants qu'ils défendaient, de part et d'autre du front, la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Civilisation ou la *Kultur* contre les barbares d'en face !

Pourtant, il est une leçon que l'on devrait tirer de cette commémoration anachronique : pour la première fois dans son histoire, l'Europe a connu, à ce jour, soixante-huit ans de paix ! Et cet incroyable bonheur n'est pas dû à une victoire militaire qui aurait assuré pour longtemps la domination de l'une de ses tribus sur les autres, mais à une union librement consentie entre elles ! Que cette construction soit imparfaite et inachevée, rien de plus évident ! Certains affirment que ce progrès est irréversible, que l'intégration est d'ores et déjà si poussée qu'on ne peut plus la détricoter : c'est sous-estimer gravement la folie des hommes. D'autres, effrayés par les problèmes que nous pose la mondialisation et surtout la redistribution des cartes entre pays riches et pauvres, et trompés par les discours de ceux qui feignent encore de les gouverner, et les promesses éhontées qu'ils sont bien incapables de tenir, se demandent si le salut ne se trouverait dans un retour en arrière : se replier derrière les anciennes frontières, revenir aux anciennes monnaies et sans doute aux anciennes armées nationales ?

Qu'ils regardent bien ceux qui leur prêchent de telles « solutions ». Exaltation du chef et de la nation, repli sur le groupe, intolérance, haine de l'étranger : nos peuples ont payé cher ce genre d'entraînement. Comment ne pas y reconnaître cette « *pensée mortifère et meurtrière* » si justement dénoncée par l'une de ses dernières victimes, Christiane Taubira, que la bassesse et la complicité de ses adversaires politiques et la lâcheté de ses amis a laissée si seule dans l'épreuve ignoble à laquelle on la soumet ?

Lundi 11 novembre 2013

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Assistanat

« L'homme sensible, comme moi, tout entier à ce qu'on lui objecte, perd la tête et ne se retrouve qu'au bas de l'escalier » (Diderot, Paradoxe sur le comédien)

Il est des discours qui vous laissent sans voix, surtout quand ils sont tenus par des personnes que l'on aime et que l'on estime. L'occasion passée, il est trop tard pour y revenir. C'est ce qu'on appelle « avoir l'esprit de l'escalier ». Reste heureusement l'écrit, toujours disponible quand est venu le temps de la réflexion.

Il y a quelques jours, une jeune enseignante disait l'indignation que l'assistanat soulevait en elle : n'entendait-elle pas des enfants de sept ans dire qu'ils ne travailleraient jamais, parce qu'on gagne autant à ne rien faire ? De telles opinions ne pouvaient leur venir que de leur famille : honte à leurs parents, mais honte aussi à un système qui, en permettant aux chômeurs de cumuler le RSA et diverses aides, réduit à rien ou presque rien la différence de revenus entre une famille dont un membre travaille au SMIC et une autre où les deux conjoints émargent au RSA et à diverses aides sociales dont certaines sont refusées à ceux qui ont un emploi, en particulier pour des raisons de seuil de ressources. Et de conclure qu'il faut en finir avec l'assistanat !

Un tel discours n'a rien d'étonnant de la part d'une certaine frange du patronat, dont l'idéal serait en effet d'avoir à sa disposition une main d'œuvre si démunie qu'on pourrait exiger d'elle n'importe quoi, à commencer par accepter des conditions de travail et des salaires pouvant rivaliser avec ce à quoi sont réduits les habitants des pays les plus pauvres de la planète. Et si

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

le nôtre appartient encore au club des plus riches, ce serait, face à la mondialisation, le seul moyen de l'y maintenir sans délocaliser les emplois. Mais il surprend de la part de gens qui n'ont rien à y gagner – à quoi sert de vivre dans un pays riche, si l'on est avec tous ceux qui travaillent condamné avec ses enfants à une pauvreté croissante ou plongé dans la misère ? – et tout à y perdre parce que, à force d'appauvrir une population qui n'est pas (encore ?) accoutumée au dénuement, on s'expose à une montée de la délinquance, voire à des révoltes aveugles qui s'en prendront non pas aux exploitateurs, mais à ceux, bien plus visibles, qui ont encore droit à un peu d'aisance.

C'est bien pour acheter la paix sociale que la partie la plus éclairée du patronat, celle qui est capable de raisonner au-delà de ses intérêts immédiats, a choisi de limiter la pauvreté de ceux qui ne trouvent pas de travail parce qu'on n'en a pas à leur offrir, et se résigne à distribuer chichement quelques aides : car c'est finalement le patronat qui décide, dans nos sociétés, de la politique sociale ou y consent. Même l'Allemagne, dont la réussite économique est si vantée, tout en abaissant de façon inouïe en Europe le niveau de vie des travailleurs, condamnés à des emplois partiels et de plus en plus mal rétribués (un chômeur ne peut refuser un travail payé 1 € l'heure !), leur assure des conditions d'existence minimales, en particulier en ce qui concerne le logement, ce que nous ne savons pas faire, car si nous excellons à voter de belles lois comme « le droit au logement », nous sommes bien incapables de les appliquer.

Ceux qui, n'ayant le choix qu'entre un salaire de misère et l'assistanat, optent pour le second, font un choix parfaitement légitime puisqu'on les y engage, et rationnel puisqu'ils n'ont rien

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

que des contraintes et de la fatigue à gagner en travaillant. Quant à ceux (et celle, qu'elle veuille bien me pardonner) qui croient travailler pour d'autres et – ce sont souvent les mêmes – crient à l'insécurité, ils sont victimes de mirages ou plutôt de manipulations et devraient plutôt s'inquiéter de la politique « d'optimisation fiscale » des entreprises les plus productives, qui consiste à ne pas payer d'impôts, détournant ainsi les richesses au profit d'un petit nombre, ce qui s'appelle du vol. Ce sont les instigateurs, les agents, les bénéficiaires de ces détournements et leurs serviteurs des médias qui désignent à la vindicte publique les assistés et les étrangers, ces pelés, ces galeux, d'où viendrait tout le mal .

Lundi 18 novembre 2013

Quelques chiffres à l'appui :

« Un couple sans enfants bénéficiaire du RSA perçoit environ 700 euros, alors que le SMIC confère un salaire mensuel d'un peu plus de 1 000 euros. Le smicard gagne donc plus. Cependant, grâce à leur statut, les bénéficiaires des minima sociaux ont droit à de nombreux avantages que n'ont pas forcément les smicards : gratuité ou réduction sur les transports en commun, les cantines, les crèches ou les centres aérés, services de garde, tarifs sociaux du téléphone ou de l'électricité. À Paris, certains peuvent même prétendre à la coiffure à domicile. Ces nombreuses aides (seize en moyenne, selon un rapport sénatorial) sont accordées par les municipalités et les conseils généraux. [...] D'après le professeur d'économie Yannick L'Horty, toutes ces aides locales peuvent représenter jusqu'à 20 % du revenu d'un foyer au RSA. Elles réduisent donc l'écart de revenu entre RSA et SMIC. Résultat, de nombreux Français se désintéressent des emplois industriels ou pénibles : faire les trois huit pour gagner 100 ou 200 euros supplémentaires est un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

choix que de nombreux attributaires des minima sociaux se refusent à faire.
»

Eric Brunet : *Assistanat : les vrais chiffres d'un fléau français*, *Atlantico*
du 27 avril 2013

« *Quel que soit le seuil retenu, ces chiffres confirment, selon cet observatoire, le « changement historique » enregistré depuis une dizaine d'années : si la pauvreté avait baissé entre les années 1970 et la fin des années 1990, elle est nettement repartie à la hausse depuis, et en particulier depuis 2008 : « Entre 2002 et 2011, le nombre de personnes pauvres au seuil de 50 % [du revenu médian, « (soit 814 euros mensuels pour une personne seule ou 1 709 euros pour un couple avec deux enfants)] a augmenté de 1,2 million (+ 31 %) et le nombre au seuil de 60 % a progressé de 1,3 million (+ 18 %).* »

Gérard Courtois : *Cancer de l'assistanat ? Non, de la pauvreté*, *Le Monde* du 05.11.2013

« *Au cours de la dernière décennie, l'Allemagne a créé 2 millions d'emplois à temps partiels (et peu à temps plein), tandis que la France en a créé 2 millions à temps plein (et très peu à temps partiel). La proportion de temps partiels a augmenté d'un tiers outre-Rhin sur cette période, alors qu'elle restait stable en France. [...]*

Plus globalement, l'Allemagne compte 12 millions de pauvres (avec moins de 940 euros par mois, soit 15% de la population contre 13,5% en France. »

Émilie Lévêque : *Faut-il vraiment envier le modèle allemand ?*
L'Expansion – L'Express du 02/02/2012

Éloge de l'eau de rose

« *Si l'on a raison de figurer l'infigurable* » (Gil Bartholeyns, GAHOM)

Lundi dernier, l'association Ciné-Histoire projetait dans une salle de l'Hôtel de Ville, devant un public clairsemé et âgé, le film admirable de Rithy Panh : *L'Image manquante*, qui évoque le génocide perpétré par les Khmers rouges dans leur propre pays, le Cambodge, entre 1975 et 1979. À quoi donc attribuer cette faible affluence ? Peut-être à la diffusion récente de ce film à la télévision ? En ce lieu, on est en effet accoutumé à voir plus de monde, sur des sujets voisins – car le génocide dont on proclamait ingénument après Auschwitz « *Plus jamais ça !* », comme on l'avait dit de la guerre après celle de 14-18, tend à devenir une pratique aussi courante qu'il le fut, sur une échelle plus modeste, dans l'Antiquité. Témoins celui-ci et celui du Rwanda, sans parler de ceux que nous prépare l'islamisme tel qu'il se comprend et se pratique en Orient.

Qui donc a dit, à propos, je crois, de *Nuit et Brouillara*, que la poésie est le seul moyen d'échapper à l'obscénité si l'on veut traiter un tel sujet ? Posez la question à Google à l'aide des trois mots-clés *génocide*, *obscénité*, et *poésie*, et vous obtiendrez « Environ 312 000 résultats (0,22 secondes) » parmi lesquels il est permis de renoncer à trouver la bonne réponse. Peu importe que de cette pêche les filets rapportent autant de fange que de pépites – des propos de Robert Faurisson voisinent avec ceux de Claude Lanzmann – elle montre à quel point les trois concepts sont liés. Ce qui est certain, c'est que Rithy Panh, né en 1964 et conduit avec toute sa famille en 1977 dans un « camp de travail » dont il fut le seul à revenir, a réussi à transcender son expérience

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

inhumaine pour en tirer une œuvre d'une grande force poétique avec l'aide d'une toute petite équipe dont il faut au moins retenir les noms du sculpteur Sarith Mang, de l'auteur du commentaire Christophe Bataille et de Randal Douc, qui lui prête sa voix et répondit avec intelligence et simplicité aux questions du public après la projection organisée par *Ciné-Histoire*. L'image manquante est celle du génocide, que ses auteurs se sont abstenus de photographier ou de filmer, et le film est le résultat d'une quête sans espoir : « *Durant de nombreuses années, j'ai recherché l'image manquante : un cliché pris entre 1975 et 1979 par les Khmers Rouges, alors qu'ils étaient à la tête du Cambodge... A elle seule, bien sûr, une image ne peut pas prouver un génocide, mais elle nous incite à réfléchir, à méditer, elle écrit l'Histoire. Je l'ai cherchée en vain dans les archives, les vieux documents, dans la campagne cambodgienne. Aujourd'hui, c'est une image manquante. Donc je l'ai créée. Ce que je vous propose aujourd'hui, ce n'est pas une image ni même la recherche d'une image unique, mais l'image d'une quête : une quête que seul le cinéma nous permet d'entreprendre.* »

Le génie de Rithy Panh, c'est de ne pas avoir cherché à substituer aux images qui n'existent pas une reconstitution réaliste. Il les remplace par des images d'époque, toujours à peu près la même : un plan de grand ensemble montrant la foule des esclaves – hommes, femmes et enfants – transformés en automates, et transportant de la terre dans des paniers pour réaliser quelque projet pharaonique, et d'autres images de cette foule des victimes, d'admirables petites statues d'argile très stylisées et colorées, l'ensemble étant lié par un commentaire sobre et poétique qui n'a rien à envier à celui qu'écrivit Jean Cayrol pour Alain Resnais, de même que la voix de Randal Douc soutient la comparaison avec celle, inoubliable, de Michel Bouquet. Les derniers plans montreront ce qui reste du drame : des crânes anonymes que la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

pioche déterre, un étang dormant au milieu de ce cimetière sans sépultures, dont l'eau a pris une étrange teinte d'un vert phosphorescent. Le hasard a voulu que deux jours plus tard, la chaîne *Arte* ait programmé le film canadien *Incendies* (2010) de Denis Villeneuve qui prend aussi pour sujet une quête – celle d'un père et d'un frère – dans la tourmente que fut, à peu près à la même époque que celle du génocide, la guerre civile du Liban (1975-1990). Ici, nulle poésie, mais la reconstitution, à grands frais, du climat de l'époque, pour y faire vivre une fiction chargée de meurtres et de tortures imaginaires. De quoi vous écœurer et vous engager à zapper, parce qu'il est indécent et gratuit de rajouter à des malheurs bien réels, et qui perdurent, ceux qu'a enfantés la cervelle d'un scénariste pour le plaisir du spectateur-voyeur.

Ce qui pose le problème de notre motivation quand nous regardons non pas *Nuit et Brouillard* ou *L'Image manquante*, d'où tout voyeurisme est à peu près exclu, mais des films comme *Shoah*, et tant d'autres, qui donnent à voir l'horreur. Il y a bien sûr « le devoir de mémoire », la nécessité de savoir exactement ce qui s'est passé pour le dénoncer inlassablement, et prévenir ou combattre les résurgences du monstre génocidaire, surtout quand le réalisateur, comme c'est le cas de Claude Lanzmann, a pour premier souci d'informer et d'expliquer, et que cette intention a guidé la construction du documentaire. Mais toute reconstitution de tels faits n'est-elle pas impuissante et fautive, et toute fiction sur un tel sujet n'est-elle pas suspecte d'exploiter l'attraction trouble que l'inhumain exerce sur nous ? Décidément, mieux vaut écrire ou adapter à l'écran de bons vieux romans à l'eau de rose !

Lundi 25 novembre 2013

Généraux à vendre

« Le fossé entre les riches et les pauvres est normal car des millions de personnes sont tout simplement trop stupides pour réussir dans la vie. »

Boris Johnson, lord maire de Londres,
27 novembre 2013

L'époque n'est pas si lointaine où, à défaut de pétrole, nous avions des idées et même, si l'on en croit la chanson de Francis Blanche, des généraux à vendre. Les temps ont bien changé : nous allons chercher des idées où il s'en fabrique, c'est-à-dire ailleurs, quand nous ne revenons pas aux plus rancieuses et étriquées de notre passé, comme le montre le retour en force du crétinisme raciste et d'un nouvel ordre moral. Quant à nos armées, elles ont fondu comme neige au soleil, et bien qu'elles fassent un bruit inversement proportionnel à leur importance, au moins dans notre Landerneau hexagonal, grâce aux initiatives africaines de notre « chef de guerre », il ne semble pas qu'elles disposent encore de surplus de généraux.

Oui, mais nous avons des capitaines d'industrie (à moins que ce ne soient des chevaliers d'industrie ?) que le monde entier nous envie, et est prêt à acheter leur poids d'or. C'est du moins ce qu'affiche fièrement à sa Une notre « *grand journal de référence* » daté du vendredi 29 novembre 2013 : « *Les gouvernements successifs n'ont jamais légiféré, pris en étau entre l'opinion, l'éthique et la compétition mondiale pour attirer les dirigeants.* » (on aura reconnu *Le Monde*). Il s'agit, bien sûr, de savoir si l'on doit limiter par la loi les retraites-chapeaux, l'un des grands thèmes de notre folklore, que l'actualité ramène aussi régulièrement que les fruits du marronnier et que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

l'affaire Philippe Varin, président de PSA, vient de replacer sur le devant de la scène. Pour reprendre chaque terme de ce beau titre, on se gardera de dire ici s'il faut légiférer : nous faisons tant de lois inutiles parce qu'inapplicables ! En l'occurrence, la double page à laquelle renvoie le titre en question nous rappelle que les multinationales ont bien d'autres moyens plus discrets que les retraites de récompenser les éminents services de leurs actuels et anciens directeurs : voilà qui nous rassure, au moins, sur le sort de ce pauvre Monsieur Varin, que l'on a cru réduit à la portion congrue par l'abandon public d'un avantage que des jaloux et des aigris lui contestaient (l'ex-ministre UMP Eric Woerth, a salué, en connaisseur, « *un geste élégant* »).

Venons-en au deux termes suivants. Il est vrai que l'opinion tolère de plus en plus mal que ceux-là même qui demandent à « leurs » salariés d'accepter des « plans sociaux » (traduire : anti-sociaux) et, en attendant leur licenciement, des « sacrifices » toujours plus grands pour maintenir l'outil de travail, se servent grassement au même plat, dans le même temps, prenant des parts qui dépassent l'imagination des gens de peu : 21 millions d'euros, c'est tout de même plus de 11 666 années de SMIC ! Comment une seule famille peut-elle venir à bout d'une telle somme ? Fi donc, raisonnement de gagne-petit ! Cela ne représente que 209 euros pour chacun des 100 000 salariés français de Peugeot (dont l'effectif, il est vrai, doit fondre l'an prochain), et guère plus de 100 par salarié du groupe dans le monde ! Pourtant, de mauvaises têtes s'en indignent, à commencer dans les syndicats, et la presse est bien obligée de relayer leurs protestations, même si elle s'efforce d'amortir les coups. Pour ce qui est de l'éthique, il est bien évident qu'elle diffère beaucoup « *Selon que vous serez puissant ou misérable* ». « *Nous l'[a]vons montré tout à l'heure* », alors, autant n'en

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

plus parler.

Tout cela coule de source. En revanche, on s'attendrait à trouver dans la suite de l'article un développement au sujet de « *la compétition mondiale pour attirer les dirigeants* », et l'on reste sur sa faim. Et pour cause. Rappelons d'abord qu'il y a une vingtaine d'années nos grands patrons criaient famine et affirmaient qu'il n'y avait aucune comparaison entre les émoluments versés à leurs homologues des autres pays industrialisés et les leurs, ce qui était vrai. Chose curieuse personne, parmi ces étrangers qui nous envient, ne venait puiser dans ce vivier de hautes compétences si mal reconnues dans leur pays et l'on ne sache pas que nos cerveaux entrepreneuriaux aient alors choisi de s'exiler, à la recherche de rétributions mieux proportionnées à leurs éminents mérites. Ils se sont arrangés au contraire pour rester bien au chaud et se servir une part toujours plus grande au détriment des salariés. En échange, ils ont conduit et continuent à conduire à leur perte les entreprises qui leur ont été confiées. On pourrait dire, pour leur défense, que les temps sont difficiles et les circonstances particulièrement défavorables pour notre vieux pays, et que personne ne ferait mieux à leur place. Mais alors, où sont ces qualités extraordinaires qui justifieraient leurs gains colossaux ?

On ne sait trop ce qui est le plus méprisable, de la glotonnerie indécente de ces grands patrons, de leur prétention à des talents qu'ils sont seuls à se reconnaître, ou de la servilité d'un journal qui n'hésite pas à écrire qu'ils nous sont indispensables et si précieux qu'on se les arrache, alors qu'un article pas très ancien de cette même feuille montrait que le patronat de chaque grand pays se réserve soigneusement son pré carré et se garde bien de recruter

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

hors de ses frontières ! En attendant, n'en déplaise à Mme Parisot, les syndicats font bien leur travail en dénonçant et entravant le pillage organisé des richesses produites par ces gens « *trop stupides pour réussir dans la vie* », que l'on jette à la rue sans vergogne, en guise de remerciement.

Lundi 2 décembre 2013

La Mère de l'information

Nous n'allumons jamais la télévision avant vingt heures quarante et sauf en de rares occasions où un programme retient mon attention, je prends un livre... et fais un somme jusqu'à l'extinction de l'engin, après quoi je suis en forme pour lire une heure ou deux. Mais j'ai la fâcheuse habitude d'écouter très régulièrement la radio chaque matin, dès mon lever et pendant près de deux heures. Moyennant quoi je reçois dans mon café quotidien des hectolitres d'hémoglobine et des tonnes de viande froide.

Quand le défunt est illustre, on assiste à une véritable orgie médiatique. Le reste du monde peut s'écrouler, les journalistes ne sont occupés qu'à exploiter – enfin – les documents écrits et audiovisuels entreposés de longue date, dans les placards de la rédaction, en vue de cet événement. On sent courir sur les ondes une irréprensible allégresse : que voulez-vous, leur seule tâche, ce jour-là, est d'ouvrir le robinet de l'information ! Rien d'autre à faire ! Elle coule toute seule : une vraie journée de vacances !

Vendredi, les trompettes de la renommée sonnaient en l'honneur d'un homme entré tout vif, et depuis belle lurette, dans la légende. Il s'était fait longuement prier pour nous quitter, lui qui avait eu la très rare élégance de renoncer au pouvoir de sa propre initiative, ne l'ayant exercé que le temps de mettre sur les rails cette Afrique du Sud multiraciale qui lui doit d'être entrée pacifiquement dans l'Histoire, après avoir connu un régime si révoltant qu'on pouvait croire qu'il ne disparaîtrait que dans les pires convulsions.

Il est en France des parents qui apprennent à leurs enfants qu'un

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

tel homme, parce qu'il a la peau noire, ne peut appartenir à l'espèce humaine. Hélas ! Si c'était vrai, nous aurions du moins un modèle à suivre ! Malheureusement, Saint Mandela n'était qu'un être humain moins imparfait que la plupart des autres. La preuve en est que son peuple est, paraît-il, confronté au « problème » de l'immigration et réagit comme de blonds aryens ou de vulgaires Européens !

*« Le Père Ackaoui [...] croyait bien faire en traduisant systématiquement des expressions arabes en français. Le robinet de la fontaine était pour lui "la mère de la fontaine" »** écrit Robert Solé dans *Le Tarbouche*, plaisante chronique, qui s'étend sur moins d'un siècle, d'une de ces familles maronites ayant fui en Égypte les massacres de Damas (9 au 17 juillet 1860) après avoir trouvé refuge auprès d'Abd el-Kader. Pour ne pas me noyer, j'ai « fermé la mère » de l'information.

Lundi 9 décembre 2013

* Voilà expliquée la mystérieuse expression « inventée » par Saddam Hussein en 1991 : « À 2 h 30 de la nuit du 16 au 17 janvier, les lâches ont attaqué par trahison, et le Satan Bush a commis son crime, lui et le sionisme criminel, et la grande confrontation, la mère de toutes les batailles, a commencé entre le Droit qui vaincra avec l'aide de Dieu et le Mal qui reculera si Dieu le veut. »

Jardins

Au temps lointain où j'enseignais le français, je fis le projet de réunir des textes littéraires ayant pour thème ou pour décor un jardin : il existait alors de nombreuses anthologies thématiques à usage scolaire, mais aucune sur ce sujet. J'ai commencé à sélectionner quelques textes puis, ayant changé d'activité, je n'y ai plus songé. Depuis il en est paru au moins deux* en livres papier, mais elles ne sont pas consacrées aux textes littéraires. En revanche plusieurs sites offrent des recueils de poèmes : je me promets de les piller éventuellement, mais en signalant toujours mes emprunts.

Pourquoi ce choix ? Je pourrais invoquer mon ascendance paysanne, et une prédisposition qui résulterait de mon nom : un Collinot fut jardinier de Louis XIV, et s'il n'a pas laissé un souvenir aussi prestigieux que Le Nôtre, il eut un descendant aide-major du roi en 1788, proposé en 1792 pour une gratification de 8 000 livres et assez débile pour se faire appeler « M. de Collinot » ! On songe au monologue qui ouvre *Les Plaideurs* de Racine : « *Monsieur de Petit-Jean, ah ! Gros comme le bras !* » Rien ne laisse soupçonner dans ma généalogie la moindre parenté avec eux, Dieu merci ! Mais mon père fut lui aussi un grand jardinier devant l'Éternel. Sa passion pour ce violon d'Ingres que les privations du temps de l'occupation nazie avaient rendue fort utile, et en particulier sa manière d'y associer les siens m'ont définitivement dégoûté du jardinage, mais j'ai gardé de ma première enfance à Brassay un goût très vif pour les paysages qu'il

* *Les Jardins* (Michel Baridon, Bouquins, 1998) et *Jardins et paysages : une anthologie* (Jean-Pierre Le Dantec, Éditions de la Villette)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

produit. Et puis, quel beau sujet littéraire !

Si l'on en croit les *Écritures*, c'est Dieu en personne qui inventa le premier jardin ! Et la *Bible* compte 40 occurrences de ce mot : 6 dans *Genèse* (2 et 3), où il désigne le Paradis (jardin en persan) terrestre, 1 dans *Deutéronome* (11:10), 5 dans *Rois* (21:2, 9:27, 21:18, 21:26, 25:4), 1 dans *Néhémie* (3:15), 3 dans *Esther* (1:5, 7:7, 7:8), 1 dans *Job* (8:16). Dans le *Cantique ds cantiques* (4:12, 4:13, 4:16, 5:1, 6:2, 6:11, 6:11) tantôt le mot prend le sens de potager ou de jardin royal, comme auparavant, tantôt il est une métaphore du corps de la fiancée (« *J'entre dans mon jardin* »). Le jardin réapparaît comme comparaison dans *Ésaïe* (51:3, 58:11, 61:11), dans les deux emplois dans *Jérémie* (31:12, 52:7) et dans les *Lamentations* (2:6). *Ézéchiel* (28:13, 31:8, 31:9, 36:35) et *Joël* (2:3) reviennent à l'Éden. Beaucoup plus rares sont les occurrences dans le Nouveau Testament : les évangélistes Luc (13:19) et Jean (18:1, 18:26, 19:41) ne parlent que de jardins privés. On sait, d'autre part, quelle place considérable le *Coran* réserve, lui aussi au jardin du Paradis, promis aux croyants et décrit avec force détails, ces deux mots revenant 162 fois, et « jardin » apparaissant dans 52 sourates sur 114 !

On comprend aisément qu'un Dieu né dans le désert ait offert pour séjour à sa créature un jardin bien arrosé et luxuriant, ou plutôt, cela revient au même, que les peuples vivant dans des régions désertiques aient rêvé d'un tel cadre, au point d'en faire le lieu de délices perdu par l'humanité, mais promis comme récompense dans une autre vie d'une bonne conduite ici-bas. Mais la littérature occidentale, témoin de notre histoire et de nos manières de vivre montre à quel point ce goût est répandu sous des cieux plus humides. Du modeste potager au parc royal, des

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

jardins ouvriers aux plates-bandes des Sam'Suffit, récompenses ultimes de la vie sage des petits bourgeois, les jardins sont présents dans nos paysages et dans nos livres, depuis les origines.

Bien entendu, toute contribution de lecteurs à cette anthologie sera la bienvenue.

Lundi 16 décembre 2013

Des Questions de vie ou de mort

A Matter of Life and Death est le titre d'un film anglais de l'immédiate après guerre que le cinéma Mac-Mahon, cher à tous les cinéphiles parisiens, a eu l'heureuse initiative de reprendre dans une de ces copies numérisées qui permettent au public actuel de revoir les vieux films comme aucun spectateur de l'époque n'a pu les visionner. C'est aussi par cette expression qu'on pourrait caractériser chacune des questions que se posent pour la première fois des historiens à propos de la guerre.

En 1946, comme à la fin de chaque grand conflit, l'heure était à l'optimisme : chacun pensait ses plaies en tâchant d'oublier le passé immédiat – sur le continent, personne ne voulait entendre les récits des rescapés des camps nazis – ou de n'en conserver que les aspects positifs et en regardant résolument vers un avenir qui promettait d'être meilleur : c'était le parti-pris du cinéma français qui produisit cette année-là *La Bataille du rail*, *Un ami viendra ce soir*, *Mission spéciale*, *les Clandestins* à la gloire de la Résistance. Michael Powell, né en 1905, et Emeric Pressburger né en 1902, scénaristes, réalisateurs et producteurs de notre film, on choisi de rire de ce passé qui ne demandait qu'à passer. On prétend que ce fut sur commande, le gouvernement de Sa Majesté souhaitant apaiser les tensions subsistant entre ses sujets et les libres citoyens des U.S.A. dont l'intervention les avait pourtant sauvés.

Le scénario est simplet : le pilote de guerre Peter Carter (interprété par David Niven, jugé « typiquement anglais » par les deux cinéastes, mais qui aurait tout aussi bien pu interpréter un Français moyen) n'a le choix, sur son avion en feu, et tous ses camarades étant morts, qu'entre griller ou sauter... sans parachute,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

le sien étant hors d'usage. Il en informe par radio une charmante opératrice américaine, June (Kim Hunter, jugée « typiquement américaine » par les mêmes) qui s'en montre fort émue, lui annonce qu'il a choisi la deuxième solution et prend le temps de s'enquérir de son nom et de son adresse. En dépit des lois de la physique, qui veut que l'on s'écrase en tombant de 300 mètres en chute libre, que ce soit sur terre ou sur l'eau, il reprend connaissance, bercé par les vagues, sur une plage qui se trouve être celle dont June a parlé. Bien entendu les deux jeunes gens se retrouvent tombent amoureux, mais un messenger du ciel vient informer le jeune homme qu'il vit par suite d'une erreur due au « *fog* », et que son heure étant venue et même passée, il doit le suivre au Ciel. Bien entendu Peter fait appel de cette décision.

Le spectateur l'approuve d'autant plus qu'il a découvert le Paradis en compagnie du reste de l'équipage, et que cet endroit n'a rien d'engageant : conformément à l'idée, répandue à cette époque à cause, j'imagine, du cinéma, selon laquelle nous rêvons en noir et blanc, le Technicolor est réservé aux scènes terrestres ; suivant un autre cliché du temps, que l'on retrouve dans la pièce de Jean-Paul Sartre *Huis clos* (1943) et dans le film *Juliette ou la clé des songes* de Marcel Carné (1951), l'Au-Delà est régi par une bureaucratie tatillonne. Comme il s'agit d'un Paradis anglais, cette bureaucratie est de surcroît très puritaine (défense de fumer, déjà !), et l'on s'y ennuie comme par un dimanche anglais. En fait, le pauvre Peter est victime d'hallucinations, et son sort dépend autant de l'opération qui est décidée sur terre que du procès qui se déroule au Ciel.

Bien sûr, l'intrigue ne laisse guère de place au suspense, bien que les auteurs aient reçu les conseils amicaux de Hitchcock, mais le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

film vaut par la qualité littéraire du texte, le jeu excellent des comédiens et un humour qui s'exerce aux dépens des Français et de leur épouvantable accent (le messager du Ciel, Marius Goring, auteur de la bévue, est un gentilhomme efféminé qui a été guillotiné sous la Terreur), et surtout du contentieux anglo-américain, qui remonte aux démêlés de l'ancienne colonie avec son ex-métropole et que l'amour et le film finiront par régler.

Lundi 23 décembre 2013

Venons-en aux historiens, qui se posent pour la première fois, je crois, quelques questions fort intéressantes au sujet de la guerre. Est-ce un hasard ? Ou bien la publication en octobre 2013 du livre de Hervé Drévilion, *L'Individu et la Guerre – Du chevalier Bayard au Soldat Inconnu* (Belin) a-t-elle provoqué la traduction bien tardive de celui de John Keegan, *The Face of Battle – A Study of Azincourt, Waterloo and the Somme* (1976), traduit maladroitement par *Anatomie de la bataille*. Ou est-ce le contraire ? On voit qu'à un siècle près, les deux études couvrent en gros la même période. Et toutes deux se posent à peu de choses près les mêmes « questions de vie ou de mort » : comment le soldat, sur le terrain, vit-il le rôle qu'on lui fait jouer ? Pourquoi consent-il à combattre, c'est-à-dire à courir des risques épouvantables, et à tuer ?

Les deux ouvrages répondent à ces interrogations en empruntant des voies différentes : le sous-titre de John Keegan indique clairement la sienne, qui est de décrire trois batailles célèbres, réputées « décisives » (mais ce professeur à l'Académie royale militaire de Sandhurst se demande au passage si jamais bataille a servi à quoi que ce fût), et particulièrement bien documentées. On ne reprochera pas à ce fils d'Albion d'avoir choisi deux

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

batailles dont l'issue fut une belle pâtée infligée aux Français, d'autant qu'il les traite avec beaucoup de courtoisie, et que les ennemis des deux premiers affrontements se retrouvent unis face aux Allemands dans le troisième. Et le *Témoin gaulois* a pris grand plaisir, pour sa part, à découvrir le point de vue anglais. Il a appris, par exemple, que les historiens anglo-saxons sont bien supérieurs à ceux du Continent dans le domaine de l'histoire militaire, parce qu'ils n'ont pas connu la guerre sur leur territoire et, bien que leurs armées aient participé à la plupart des conflits européens, ils ont eu le privilège de les observer de leur balcon, donc en toute objectivité. Disons pourtant que si les deux premières parties semblent confirmer ce jugement, notre historien n'évite pas les pièges du chauvinisme dans la troisième partie, qui, pour des raisons familiales, le touche de plus près.

Quoi qu'il en soit, son approche pragmatique – on dispose de bien des récits de ces trois batailles, mais il ne se contente pas de tactique et de stratégie et s'efforce de reconstituer et de comprendre ce qu'a été, de part et d'autre, le vécu des combattants, et d'en trouver les raisons – est bien supérieure, me semble-t-il, à celle, plus abstraite et en apparence plus ambitieuse, de son collègue français, directeur d'études à l'Institut de Recherche Stratégique de l'École Militaire. On apprend dans cette dernière l'existence d'un « *humanisme militaire* », c'est-à-dire d'une conception particulière que les humanistes de la Renaissance ont eue du métier de soldat, le chapitre qui lui est consacré s'ouvrant sur la seule note d'humour des deux livres que leur sujet, il est vrai, n'appelle pas : « *Comme la musique et la justice, l'humanisme semble déchoir quand l'épithète militaire le qualifie.* » J'y ai appris aussi pas mal de petites choses, comme par exemple le fait que l'uniforme n'a été généralisé dans les armées françaises qu'à la fin

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

du règne de Louis XIV.

Mais il me semble que c'est John Keegan qui répond le mieux aux questions initialement posées. Longtemps, le métier de soldat a été le meilleur moyen de s'enrichir rapidement, grâce au système des rançons. À l'époque de Waterloo, encore, on dépouille consciencieusement les cadavres et les blessés, qui portent sur eux toute leur fortune. Il y a aussi la coercition : la cavalerie se chargeait de rappeler à leur « devoir » les candidats à la désertion, et l'on connaît le rôle des gendarmes dans les guerres modernes et l'histoire des « fusillés pour l'exemple ». Plus simplement, seuls les fantassins du premier rang, dans les batailles rangées d'autrefois, sont les seuls à voir le danger, et lui tourner le dos pour fuir est plus dangereux que de se battre. Quant aux guerres modernes, la dimension même du champ de bataille exclut toute fuite. Plus subtilement, Keegan note la force d'entraînement de l'exemple des « forts », ceux qui aiment affronter leurs semblables et les tuer, sur les « faibles », la solidarité née de la vie commune et du danger affronté ensemble, la crainte du jugement des camarades et à partir du XIX^e siècle, la force du patriotisme et de l'idéologie, qui viennent relayer sans toujours l'éliminer, les promesses et le réconfort de la religion. Il note aussi, très justement, que la guerre est devenue de plus en plus « inhumaine », c'est-à-dire horrible, avec son industrialisation.

Les deux historiens semblent s'accorder pour penser que la grande majorité des hommes n'aiment pas se battre et répugnent à tuer. Il me semble qu'ils cèdent à une mode, ou plutôt à une illusion née de l'idéologie dominante depuis 1945 dans une Europe fourbue par l'excès de la violence. De même, une archéologue vient de publier un beau livre pour assurer que la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

guerre était ignorée au paléolithique, la preuve étant qu'on n'y relève guère de traces de coups sur les squelettes qui nous en sont parvenus. Conclusion : la violence et la guerre ne sont pas dans nos gènes ! Je trouve l'argument un peu court, comme bien optimiste la conclusion de John Keeegan selon laquelle « *les batailles ont fini par se dévorer elles-mêmes* ». Comme si la guérilla agrémentée de toutes les ressources de la chimie ou les fusées intercontinentales, ornées éventuellement de têtes nucléaires, valaient mieux ?

Lundi 30 décembre 2013



INDEX

Noms cités

Thèmes

Oeuvres et publications citées

INDEX DES NOMS CITÉS

Abbati Giuseppe 91
« Alain » 102
Alem Raja 45
Al Gohani Abdullrahman 46
Al Mansour Haifaa 45
Andronache Marta 128
Apollinaire Guillaume 92
Assad Anouar al 130
Assouline Pierre 109
Auriolle Jean 95
Ayoub Serge 80
Bach Johann Sebastian 68
Badinter Robert 121
Bartók Béla 67
Bataille Christophe 159
Ben Ali 85
Benaroch Myriam 127
Berthold August 91
Blanche Francis 161
Bouquet Michel 159
Braque Georges 92
Brassens Georges 312
Braudel Fernand 132
Britten Benjamin 68
Carrez Gilles 10
Carrière Jean-Claude 39
Cayrol Jean 159
Chávez Hugo 51
Chirac Jacques 84,122

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Cicurel 103
Clarac Pierre 28
Claudel Paul 11
Clédic capitaine 96
Collinot 167
Copé Jean-François 106
Cottaz Maurice 96
Coty René 14
Danna Pierre 103
De Gaulle Charles 7,14,52,89,96,109,130,146
Demetrian Serge 39
Dibrani Leonarda 141,145
dos Santos José Eduardo 86
Douc Randal 159
Drévilhon Hervé 172
Duflot Cécile 36,64,107
Dzuhayatin Siti Ruhaini 46
El Jabri Aïta Roula 110
El-Ghoul Asmaa 48
Élizabeth d'Autriche 67
Estrosi Christian 106
Fattori Giovanni 92
Faurisson Robert 158
Fauvelle-Aymard François-Xavier 35
Fioraso 122
Flores Isaac 103
Frédéric II de Prusse 130
Gary (magistrat) 96
Gbagbo Laurent 86
Gide André 61
Giscard Valéry 14,34

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Goebbels Joseph 119
Goldsmith Oliver 7
Goring Marius 172
Grohar Ivan 92
Grumberg Jean-Claude 112
Havio Maurice 102
Heredia José Maria (de) 35
Hessel Stéphane 50
Hitchcock Alfred 171
Hollande François 10,16,84,120,130,141,182
Hortefeux Brice 14
Huet Roger 97
Hugo Victor 26
unter Kim 170
Hussein Saddam 133,166
Jakopič Rihard 92
Jama Matija 92
Johnson Boris 161
Jospin Lionel 61,141,142
Jul (Julien Berjeaut) 150
Kemal Mustapha (Atatürk) 115
Kennedy John F. 132
Keegan John 172
La Fontaine Jean (de) 28
Lanzmann Claude 158
La Rochefoucauld François (de) 62
Laurencin Marie 92
Laval Pierre 144
Lavergne (colonel) 98
Le Bourhis (lieutenant-colonel) 96
Lega Silvestro 92

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Le Goff Jean-Pierre 144
Legris Michel 96
Le Pen 105,119
Luca Lionnel 14
Malherbe François (de) 79
Malraux André 62
Mamère Noël 143
Mandela Nelson 166
Mang Sarith 159
Marchais Georges 88
Mélanchon Jean-Luc 51
Méric Clément 80
Messmer Pierre 98
Minkowski Marc 68
Mir-Hosseini Ziba 46
Mitterrand François 136
Mohammed Waad 46
Montesquieu Charles-Louis (baron de La Brède et de) 89,132
Morisot Berthe 92
Morsi Mohamed 113
Mosconi capitaine 95
Moubarak Hosni 85,113
Mugabe Robert 85
Napoléon 83
Napoléon III 34
Nasser Gamal Abdel 114
Neguib Mohamed 114
Newton Isaac 35
Niven David 170
Obama Barack 131
Orbán Viktor 67

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Ortega Daniel 85
Pal George 39
Panh Rithy 158
Parisot Laurence 164
Pascal Blaise 50,132
Penduff chef de bataillon 95
Petitbon Patricia 68
Phelps Edmund 134
Picha (Jean-Paul Walravens) 150
Pinto Behoradji 101,125
Poutine Vladimir 82,131
Powell Michael 170
Prégardien Christophe 68
Pressburger Emeric 170
Quertelet Sylvain 148
Renoir Auguste 92
Resnais Alain 159
Rimbaud Arthur 68
Rocard Michel 121,142
Roosevelt Franklin D. 132
Salisbury Robert Gascoyne-Cecil (Lord) 14
Sallenave Danièle (de l'Académie française) 63,78
Sarkozy Nicolas 12,51,84,105
Sartre Jean-Paul 171
Séguin Philippe 136
Semonsut Pascal 148
Signorini Telemaco 91
Simms Brendan 83,86
Sissi (Abdel Fattah al-) 113
Solé Robert 166
Sternen Matej 91

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Talbi Mohamed 47
Tantaoui Hussein 113
Taubira Christiane 153
Tétart Franck 82
Truman Harry S. 132
Tuksal Hidayet 46
Vailly chef de bataillon 95
Valéry Paul 132
Valls Manuel 122
Varin Philippe 162
Verrier Matthieu 122
Vianney Jean-Marie (curé d'Ars) 27
Villeneuve Denis 160
Villepin Dominique (de) 14
Vilmorin Louise (de) 42
Visconti Luchino 91
Voltaire 9
Wells Herbert George 39
Zonneveld Ani 46



INDEX THÉMATIQUE

Appel aux internautes 125
Art 91
Cartes postales 66
Colonisation 16
Culture 77
École 26,31
Europe 152
Fin de vie, équipes soignantes 69
Génocide 158
Gouvernance 10,48,80,85,104,113,134,141,144
Histoire 31,94,123,138,148,170
Hôpital 69
Immigration 99,104,119,141
Information 19,166
Littérature 6,26,167
Logement 36
Parti socialiste (P.S.) 11,61,85,141,145
Pauvreté 154,161
Putsch d'Alger 94
Société 38,60,116,161
Sondages 19
Syndicats 54
Syrie 130



INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

Œuvres

- Anatomie de la bataille* (John Keegan, Perrin, 2013) 172
Bible 44,110,167
Chez les Séphardis – Une enquête de Raph Feigelson (Droit et Liberté N° 34 (102) du 1er septembre 1949) 102
Coran 167
Huis clos (Sartre, 1943) 171
Illuminations (Rimbaud, Britten) 68
La Baye (Philippe Adrien, Seuil, 1967) 116
La Machine à explorer le temps (H. G. Wells, 1896) 39
Le Bosphore à la Roquette - La communauté judéo-espagnole à Paris, 1914-1940 (Annie Benveniste, L'Harmattan, 1989) 100
Le Collier de la colombe (Raja Alem, Stock, 2012) 45
Le Mahābhārata 39
Léon , Matricule 173293 (Léon et René Collinoi) 176
Le Passé du fantasme – la représentation de la Préhistoire dans la seconde moitié du XXe siècle (1940-2012) (Pascal Semonsut, Éditions Errance) 148
Le Rhinocéros d'or (F-X Fauvelle-Aymard, Alma, 2013) 35
Le Tarbouche (Robert Solé, Poche, 1992) 166
Les Procès du putsch d'Alger et du complot de Paris (Maurice Cottaz, 1962, Nouvelles éditions) 96
Lettres pures et Lettres impures ? (Clémence Cardon-Quint, 2010, thèse) 29
Les quartiers parisiens de l'industrie de l'habillement et les relations pluri-ethniques (Groupe de recherche Travail et Quartier, Annie Benveniste, Jeanne Brody, Nancy Green, Sandrine Tasmadjian, Responsable scientifique: GREEN Nancy, Projet n° 1085 P177,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

MIRE, 1987) 103

L'Individu et la Guerre – Du chevalier Bayard au Soldat Inconnu (Hervé Drévilion, Belin, 2013) 172

Mythique Préhistoire (Sylvain Quertelet, Édition du Musée départemental de Préhistoire de Solutré, 2012) 148

Pensées (Pascal Blaise, 1669) 50

The Face of Battle – A Study of Azincourt, Waterloo and the Somme (John Keegan, Pimlico, 1976) 172

Vies de Job (Pierre Assouline, Folio, 2012) 109



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Presse

Atlantico 157

BVA 173

Dimanche Ouest France 173

France Culture 35

Ifop 173

Insee première 106

iTélé-CQFD 173

La Dépêche quotidienne d'Algérie 94

La Voix du Nord 122

Le Figaro 12

Le Midi Libre 106

Le Monde 16,19,25,49,95,116,130,134,144,157,161

Les Échos 11

L'Expansion – L'Express 157

L'Observatoire des inégalités 12,106

The New York Times 25,83, 142

Wikipedia 63

Yahoo 132



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

Films et vidéos

- Juliette ou la clé des songes* (Marcel Carné, 1951) 171
Le Chaînon manquant (Picha, 1980) 151
L'Image manquante 158
Nuit et Brouillard 158
Shoah 160
Silex and the city (Jul, 2009-2013) 151
Tarzoan, la honte de la jungle (Picha, 1975) 151
The Simpsons 52
Wadjda, 2012, (Haifaa Al Mansour) 45

Musique

- La Passion selon Saint Jean* (J. S. Bach) 68



TABLE DES MATIÈRES



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

AVERTISSEMENT

ANNÉES 2013-2014

<u>Contresens</u> (Lundi 7 janvier 2013)	6
<u>Égalité</u> (Lundi 14 janvier 2013)	10
<u>Les va-t-en guerre</u> (Lundi 21 janvier 2013)	14
<u>Un sondage</u> (Lundi 28 janvier 2013)	19
<u>Rhétorique</u> (Lundi 4 février 2013)	26
<u>La Fin de l'histoire</u> (Lundi 11 février 2013)	31
<u>Lettre ouverte à Cécile Duflot</u> (Lundi 18 février 2013)	36
<u>Un Monde sans travail</u> (Lundi 25 février 2013)	38
<u>De bonnes nouvelles de l'islam</u> (Lundi 4 mars 2013)	42
<u>Pot pourri</u> (Lundi 11 mars 2013)	49
<u>Pour une refondation syndicale</u> (Lundi 18 mars 2013)	54
<u>Mariage pour tous ?</u> (Lundi 25 mars 2013)	60
<u>Carte postale : Budapest</u> (Mercredi 4 avril 2013)	66
<u>Souvenirs de vacances</u> (Jeudi 18 avril 2013)	69
<u>Le français, langue vivante</u> (Lundi 3 juin 2013)	77
<u>Pour une refondation de la gauche (1)</u> (Mardi 11 juin 2013)	80
<u>Pour une refondation de la gauche (2)</u> (Lundi 17 juin 2013)	85
<u>Marie Laurencin</u> (Lundi 24 juin 2013)	91
<u>Retour sur le putsch d'Alger</u> (Lundi 1 ^{er} juillet 2013)	94
<u>Le Restaurant LE BOSPHORE</u> (Lundi 8 juillet 2013)	99
<u>Calulettes</u> (Lundi 15 juillet 2013)	104
<u>Vies de Job</u> (Lundi 22 juillet 2013)	109
<u>Képis en ébullition</u> (Lundi 29 juillet 2013)	113
<u>Les enfants et le travail</u> (Lundi 5 août 2013)	116
<u>Les Boutefeux</u> (Lundi 12 août 2013)	119
<u>Terreur en Égypte</u> (Lundi 19 août 2013)	123

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours III

<u>Avis de recherche</u> (Lundi 26 août 2013)	125
<u>Syrie</u> (Lundi 16 septembre 2013)	130
<u>De quoi se fâcher</u> (Lundi 23 septembre 2013)	134
<u>L'Horloge</u> (Lundi 14 octobre 2013)	138
<u>La Honte</u> (Lundi 21 octobre 2013)	141
<u>Les Gènes de la France</u> (Lundi 28 octobre 2013)	144
<u>Préhistoire</u> (Lundi 4 novembre 2013)	148
<u>Armistice</u> (Lundi 11 novembre 2013 2013)	152
<u>Assistanat</u> (Lundi 18 novembre 2013 2013)	154
<u>Éloge de l'eau de rose</u> (Lundi 25 novembre 2013)	158
<u>Généraux à vendre</u> (Lundi 2 décembre 2013)	161
<u>La Mère de l'information</u> (Lundi 9 décembre 2013)	165
<u>Jardins</u> (Lundi 16 décembre 2013)	167
<u>Des Questions de vie ou de mort</u> (Lundi 30 décembre 2013)	170



FIN